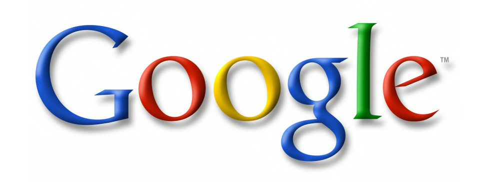




Conditions:

1) Le prix de l'abonnement est payé d'avance pour un an 9 fl. — kr.
   Pour six mois 5 „ — „
   Pour un mois 1 „ — „
2) Pour un volume par jour — „ 3 „
3) Les personnes qui nous sont inconnues, déposeront le prix de l'ouvrage.
4) Les abonnés qui envoient chercher des livres sont priés de noter chaque fois plusieurs numéro, afin qu'au défaut de l'un, on puisse en donner un autre.
5) Les lecteurs sont priés d'avoir soin que les livres ne soient salis ou endommagés en aucune manière. Au cas contraire ils seront obligés de payer la valeur du livre, selon le prix indiqué dans ce catalogue.

Le cabinet de lecture se trouve Frauenplatz (place de notre dame) Nro. 8. parterre. Il est ouvert chaque jour de 8 heures le matin jusqu' à midi, et de deux heures l'après-midi jusqu' à 6 heures le soir excepté les dimanches.

Les amateurs de la litérature française sont prévenus que la librairie de Joseph Lindauer (Kaufingergasse Nro. 29.) se chargera de toute commission en livres français et fournira les demandes qui lui seront faites dans ce genre, aussi vite que possible et pour un prix modéré.

Munic, Janvier 1849.

Joseph Lindauer.

LE

JEU DE LA MORT.

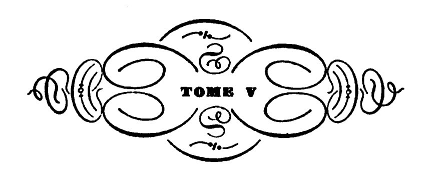
IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

JEU DE LA MORT

PAR

Paul Féval.

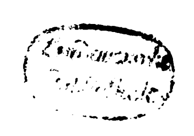


BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1850



XV

Une nuit de M. Fargeau.

Lucienne sentait bien que tout cela n'avait pas le sens commun, mais ce qui regardait M. André Lointier était la vérité même. Il eût fallu scinder l'argument pour y répondre, et Dieu merci, Lucienne n'avait jamais fait sa philosophie.

Gabriel continuait en s'animant :

— Songe donc, petite sœur, si une fois M. Lointier disait oui ! comme nous serions heureux!... Moi, le mari de Clémence! Quand je pense à cela, vois-tu, je perds la tête!... Allons plus loin! que me manque-t-il pour

faire une brillante fortune médicale, à moi qui possède seul au monde les traditions de Van Eyde? Un premier pas, un premier cri de la renommée... avec un peu d'argent on fait crier la renommée. Tu dis que ma mère est pauvre : je n'en crois rien, mais enfin, tu le dis... Eh bien, me voilà médecin célèbre! ma caisse s'enfle... J'aime bien Clémence, mais notre mère, oh! notre chère mère, c'est de l'adoration que j'ai pour elle!... Je la fais notre reine; elle est riche de notre richesse... Quant à toi, ma Lucienne, je te donne une belle dot; tu épouses quelque bon gentilhomme, et nous vivons tous ensemble dans un vrai paradis!

Les programmes ne lui coûtaient rien, à ce docteur blond.

Et il parlait de la meilleure foi du monde.

Lucienne lui avait pris la main.

— Tu es bon, mon pauvre Gabriel, dit-elle; tu penses aux autres et tu veux nous donner une part de ton bonheur... Mais, ajouta-t-elle avec un soupir, ton bonheur, où est-il? C'est le pot au lait de Perrette...

— Les femmes sont sceptiques! prononça Gabriel sentencieusement.

Lucienne se leva et reprit d'un ton sérieux :

— Je vais voir Clémence. Quand je saurai au

juste ce que nous avons à craindre, je reviendrai te le dire... Ah! j'y pense, s'interrompit-elle en rougissant un peu; j'ai là quelque chose pour toi.

— Une lettre de Mazurke! s'écria Gabriel en prenant le papier que Lucienne lui tendait; voilà un beau joueur!... Tu ne dois pas faire beaucoup de cas de celui-là, toi, Lucienne!

Mademoiselle de Marans avait détourné la tête.

Et, bien qu'elle eût annoncé l'intention de descendre au jardin pour chercher Clémence, elle demeurait à la même place, indécise et troublée.

Gabriel lisait.

Lucienne tournait la tête bien doucement et lui jetait un regard furtif, comme si elle eût voulu lire la lettre dans ses yeux.

— Bon! s'écria Gabriel, il a encore fait sauter la banque de Wiesbaden!... Quel gaillard!

Le front de Lucienne devint triste.

— Il ne pense qu'à jouer!... se dit-elle.

— Ah çà! reprit Gabriel, je n'y comprends rien, moi, à sa lettre! lui qui a tant d'esprit, le voilà qui fait du sentiment comme un troubadour!... Il parle d'étoiles dans la nuit, de fleurs bleues qui penchent leur tige sur le bord de sa route...

Le cœur de Lucienne battait.

— Je crois, ma parole d'honneur! acheva Gabriel, que le pauvre Mazurke est amoureux comme un fou!...

Lucienne s'enfuit. Elle avait la paupière humide et le front radieux.

La lettre était pour elle! Oh! Gabriel pouvait la cacher, cette lettre, Lucienne était bien sûre de la retrouver.

La chambre de M. le docteur Gabriel communiquait avec le jardin par un petit escalier. Lucienne n'eut pas besoin de passer par l'appartement de madame de Marans. Elle était émue comme si Mazurke lui eût fait une déclaration d'amour.

Elle se rendit en courant au berceau où Clémence l'attendait d'ordinaire. Clémence n'y était point.

Lucienne resta longtemps, espérant toujours que son amie avait dormi plus tard que d'habitude, et qu'elle allait bientôt la voir descendre les degrés de marbre du perron.

Ce qui la soutenait dans son attente, c'était le souvenir de la lettre de Mazurke qui venait à chaque instant traverser son inquiétude.

Et aussi cette pensée que Clémence ne pouvait manquer au rendez-vous, après avoir en-

tamé des révélations qu'elle-même traitait avec tant de solennité.

Cependant Clémence ne venait pas.

Lucienne avait multiplié tous les signaux convenus entre elles. Point de réponse. Le soleil montait; la matinée avançait. Bientôt, eu égard à la position respective des deux familles, l'entrevue allait devenir impossible.

Au moment où Lucienne songeait à la retraite, la porte de l'hôtel Lointier s'ouvrit enfin; mais ce ne fut point Clémence qui se montra sur le perron.

Une jeune fille de la campagne, qui lui servait de femme de chambre, descendit vivement les marches et vint tout droit à la charmille.

— Est-ce que mademoiselle Clémence est malade? demanda Lucienne.

— Mademoiselle Clémence est partie, répondit la femme de chambre.

— Partie!... Pour quel endroit?

— Pour le château.

— Mais quand donc?

— Cette nuit, avant le jour.

— C'est impossible! s'écria Lucienne; elle m'avait promis...

La petite femme de chambre jeta vers l'hôtel un regard craintif; puis, comme il n'y avait

personne aux fenêtres, elle tira lestement de son sein un papier qu'elle lança sur le tablier de Lucienne.

Cela fait, elle s'échappa en toute hâte.

Lucienne ouvrit le papier qui était un billet de Clémence.

Clémence disait :

« Ma chère Lucienne,

« Je suis prisonnière cette nuit; demain on m'exilera. Je te l'ai dit : je suis avec toi contre ceux qui veulent perdre ta mère. On est libre dès qu'on est résolue. Tu me reverras plus tôt que tu ne crois. A ce soir!

« CLÉMENCE. »

— Prisonnière! se dit Lucienne, exilée!... Pourquoi?... On l'avait donc épiée hier?... Il y a donc véritablement quelque chose!...

Elle rentra toute pâle et pensive, car c'était l'heure où madame de Marans se levait.

Cette nuit-là, le bon M. Fargeau ne s'était point couché. En prenant le nom d'André Lointier, il n'avait point changé de caractère. C'était

toujours un homme bien laborieux et ne craignant point sa peine.

Malgré l'heure indue, madame Paoli avait reçu sa visite et ils avaient eu ensemble une très-longue conférence qui s'était terminée au mieux, parce qu'ils étaient faits, elle et lui, pour se comprendre.

Par suite de cette conférence, madame Paoli avait commencé sa journée dès l'aube et s'était fait conduire au domicile privé de mademoiselle Grièche, seconde duègne du théâtre de Diane. Nous verrons plus tard le résultat de cette visite.

Quant à M. Fargeau, en revenant de chez la belle Milanaise, il s'était mis à son bureau, et la besogne avait marché rondement.

D'abord il avait pris une leçon d'écriture. Voici comme :

Pour se mettre en rapport avec la maison Isidore-Baptiste et Ce, Mazurke avait écrit à ces citoyens un billet de trois lignes. M. Fargeau possédait cet autographe qu'il avait obtenu de l'obligeance de M. Baptiste.

L'autographe était déplié sur le bureau comme un exemple d'écriture.

Et M. Fargeau le copiait avec beaucoup de soin, cherchant à imiter les pleins, les déliés et

les liaisons. Il y réussissait parfaitement, car c'était un homme très-adroit et soigneux.

Au bout d'une heure, il écrivait comme Mazurke, de façon à tromper le meilleur ami de Mazurke.

C'était la moitié de sa tâche. Il se leva et alla réveiller un vieux domestique qu'il payait mal et qui lui était dévoué.

Le vieux domestique fut chargé de préparer la berline qui devait servir au voyage de Clémence. Les préparatifs ne pouvaient être longs. Clémence monta dans la berline où François, le vieux domestique, s'assit auprès d'elle comme le gendarme qui partage avec les condamnés la planche suspendue des fourgons de la justice.

Il avait mission de garder Clémence pendant la route, et de la garder encore une fois au château.

Et il était homme à remplir parfaitement cet emploi.

Aucune parole ne fut échangée entre le père et la fille.

Clémence avait eu le temps de remettre à sa petite soubrette un billet pour Lucienne et un billet pour M. Albert, le secrétaire mélancolique de l'oncle Raymond.

La berline partit.

Et M. Fargeau revint paisiblement à son cabinet.

Le jour se montrait derrière les jalousies fermées et tuait déjà la lumière de la lampe. Les plus charmantes créatures de Dieu sont laides à ce moment critique ; mais M. Fargeau n'avait pas de coquetterie, et, d'ailleurs, il était vilain à toute heure.

Son nouveau talent fut mis immédiatement à l'épreuve. Il écrivit, séance tenante, une lettre adressée à M. Gabriel de Marans, et signée *Philippe*.

Cette lettre fut comparée minutieusement au billet original de Mazurke. C'était réussi à souhait. Fargeau se frotta les mains avec fierté, comme doit se frotter les mains M. Ingres quand il regarde le portrait de Bertin le père.

Tous les grands artistes ont leurs moments de triomphe solitaire.

Ensuite de quoi Fargeau fit une seconde lettre, mais cette fois d'une écriture renversée et banale, qui n'était ni son écriture à lui ni celle de Mazurke : l'écriture des lettres anonymes et des manuscrits de théâtre.

Cette seconde lettre fut encore adressée à M. le docteur Gabriel de Marans.

C'était tout.

M. Fargeau mit les deux lettres dans son carnet, se renversa sur son fauteuil et ferma les yeux, comptant sur une heure ou deux de sommeil.

Mais il comptait sans l'étudiant de quinzième année, M. de Monsigny, première force au billard et amant de cœur de madame Oliva de Beaujoyeux.

Au moment où Fargeau, aidé par cet opium souverain, une bonne conscience, commençait un joli petit somme, la sonnette de la rue fut agitée avec une violence formidable.

Il était un peu plus de huit heures du matin, et c'était à peu près le moment où Lucienne rentrait à la maison avec le billet de Clémence.

M. Fargeau se redressa. Il avait reconnu son homme avant de l'avoir vu. La sonnette agitée ainsi avait un accent vitriâs.

Il se dit : « Je dormirai la nuit prochaine... »

Mais l'homme propose...

— Tonnerre de Landerneau ! dit une voix solidement nasillarde dans l'antichambre, voilà six fois que je sonne... Ça ressemble à une allée de cimetière, cette rue du Regard ; filez, vous, et allez dire à votre maître que je suis là... M. de Monsigny.

— Faites entrer ! cria Fargeau de sa place.

— Oh ! oh ! dit le nouveau venu, je connais cet organe... Eh ! parbleu ! ajouta-t-il en passant le seuil, je me doutais de ça !... Bonjour, vieux !

Il tendit la main à Fargeau ; mais celui-ci, toujours affectueux et tendre, le serra contre son cœur.

— Mon pauvre Guérineul, dit-il avec sentiment ; combien je suis heureux de revoir un parent, un ami, presque un frère !... Ah ! le testament de mon oncle n'a pu m'endurcir l'âme. Il y a bien longtemps que je sais où vous trouver... Mais l'idée de cette bataille impie me révolte...

— Bon, bon ! interrompit Guérineul, moi aussi, nom d'un chien !... Seulement, nous n'avons plus que quarante-huit heures... Mais peuh !... personne ne veut jouer ça en trois liées !... Dites donc, vieux, le bazar ne me déplaît pas ainsi... C'est antique et faisandé un peu, mais bien bâti... Vous avez donc un bon état, vous ?

— Oui, répondit Fargeau en souriant.

— Moi, je bricole, reprit le vieil étudiant, je boulotte, je carotte, je rabiaute... Nom de bleu ! cependant, je ne viens pas comme ça dans les maisons... et si je n'avais pas deviné le *rébus*

de ce louchon de Baptiste... Mais voyons, que me voulez-vous?

— Je veux vous faire gagner deux cent cinquante mille francs, répondit Fargeau.

Guérineul mit son chapeau sur sa tête et fourra ses mains dans les immenses poches de son pantalon écossais.

— A vue de nez, dit-il, ça me sourit assez... Roule ta bosse! et du feu pour que j'en fume une, si c'est l'habitude de la maison.

XVI

Mariage de convenance.

M. de Guérineul tira de la poche gauche de son pantalon une belle pipe bien répugnante à voir, et de la poche droite une belle *blague* en perles.

La blague en perles est le dernier degré du vice.

Quand vous voyez un homme avec une blague en perles, ma foi, avisez ! méfiez-vous ! Prenez les mesures les plus énergiques !

M. de Guérineul *en bourra une* savamment, et donna sur le tabac, tassé avec méthode, le coup de pouce amateur.

Puis, à l'aide d'une allumette que lui passa le complaisant Fargeau, il mit le feu et tordit le bec selon l'art pour lâcher les premières bouffées.

Il y eut bientôt autour de lui une épaisse auréole au milieu de laquelle brillait sa face effrontée et réjouie.

— A présent, vieux Fargeau, dit-il, amenez un verre de n'importe quoi, si ça ne vous désoblige pas, et filez votre câble... On vous écoute.

— Voulez-vous du cognac ou du rhum?...

— Au fait, interrompit Guérineul, je ne veux rien... je n'ai pas soif.

Fargeau sourit.

— Vous vous défiez de moi, dit-il; vous en avez le droit, mon cher garçon... J'arrive à notre affaire... Voulez-vous vous marier?

— Pas beaucoup..., répliqua Guérineul qui fit la grimace.

— Deux cent cinquante mille francs comptants de la main à la main.

— Oui... oui... c'est de l'argent, ça... Mais...

Fargeau prit sur la table un petit étui de peau qui contenait un médaillon et le passa au vieil étudiant.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda ce dernier.

— C'est la personne.

— Ah! ah!... jolie fille... pas surabondante pour la gorge... Moi j'aime assez qu'on soit bien en chair, pèrc Fargeau... Et ça a quel âge?

— Dix-huit ans.

— Gentillet! gentillet! dix-huit ans!... Et qu'est-ce qu'elle vous est cette enfant-là?

— Ma fille.

Guérineul ôta sa pipe de sa bouche et regarda Fargeau en face.

— Votre fille! répéta-t-il. Et vous voulez me la donner... à moi!

— Oui, je veux vous la donner, à vous.

— Eh bien, vous êtes encore plus gredin que je ne croyais, père Fargeau, dit Guérineul qui remit sa pipe dans sa bouche. Qu'est-ce que vous gagnez à ça, vous?

— Deux cent cinquante mille francs.

— Bah!... La dot est donc de cinq cent mille?

Fargeau fit un signe de tête affirmatif.

— Et ce n'est pas vous qui dotez votre fille?

— Non.

— Qui donc?

— Mon frère.

— Ah bah!... Et ce frère-là... c'est lui?...

— Oui.

— Il a donc fait fortune?

— Oui.

— Non... oui... non. C'est embêtant, ce genre de conversation... Allons, sacrebleure! vieux Fargeau, déboutonnez-vous en grand si vous voulez qu'on s'entende!... Cette fille-là est-elle votre vraie fille?

Fargeau hésita.

— Bien, reprit Guérineul, c'est une frime... voilà que ça vient!... Je ne suis pas fort, moi, excepté à la poule... Mais, je ne sais pas pourquoi, j'enfonce toujours les gens qui ont trop d'esprit... Et il faut que vous en ayez de l'esprit, vieux Fargeau... et drôlement... pour vous être remis avec lui après les tours que vous aviez joués à son ancienne, Berthe l'aveugle.

Pendant que Guérineul parlait, Fargeau réfléchissait. Il sembla prendre tout à coup son parti.

— Mon cousin, dit-il, je crois que vous avez raison... il faut se déboutonner... parler franchement...

« Il va me lâcher une menterie grosse

comme Romblon-Ballon ! » pensa l'étudiant de quinzième année.

Il ajouta tout haut :

— C'est ça ! Déshabillons-nous, nom d'un chien ! ça met à l'aise !

— Si je suis devenu le père de ma fille, reprit Fargeau, c'est précisément pour me rapprocher de celui dont nous parlons.... J'étais extrêmement gêné, moi, vous pensez, n'ayant pas d'état et forcé de verser mon revenu entier dans cette diable de cave... Le hasard me fit mettre la main sur mon brave Raymond, qui était riche, lui, à beaucoup de guinées...

— Il avait fait des affaires avec le Berthelleminot, je crois ? interrompit Guérineul.

Fargeau leva les épaules.

— Allons donc ! dit-il ; Berthelleminot est un malheureux !... Mon cher frère Raymond ne m'a jamais dit au juste où il avait péché tant d'argent, mais je crois bien que c'est en Angleterre...

— J'y ai été en Angleterre, interrompit encore Guérineul, une chiffe de pays où il n'y a pas d'estaminets...

— Vous sentez, reprit Fargeau, que ce n'était pas déjà si facile, la chose de se rapprocher de lui... Il y avait un coquin de passé... Ma foi,

j'eus l'idée de me marier et de devenir veuf...

— Hein?... fit Guérineul qui ne comprit pas tout de suite.

Fargeau souriait avec douceur.

— Une fille, continua-t-il, une jolie enfant, c'est immanquable!... Je me procurai Clémence, et je tuai sa mère.

— Comment!!! s'exclama de nouveau Guérineul.

— Comme les romanciers tuent leurs personnages, mon bon, poursuivit paisiblement Fargeau. Je dis à Raymond que Clémence était orpheline, et que je pleurais, moi, une compagne adorée... Besnard est mort; les morts ont bon dos; je mis sur le dos de Besnard toutes les mauvaises affaires de là-bas... A propos, il paraît que c'était lui, Raymond, qui avait mis les trois chevrotines dans la tête du pauvre Besnard.

— Ah!... fit Guérineul.

— Ça m'a aidé un peu à le tenir, dit Fargeau; mais c'est surtout Clémence! il est fou de Clémence... et s'il n'était pas resté amoureux comme un idiot de cette femme qui doit maintenant friser la quarantaine, je crois qu'il aurait eu l'idée d'épouser Clémence... Mais Berthe! Berthe! Il a un ruban rose, le ruban qui servait de

laisse à Chéri... c'est son fétiche... des larmes à n'en plus finir!...

— Voilà une constance! s'écria Guérineul en secouant sur le tapis les cendres de sa pipe.

— En attendant, poursuivit Fargeau, il me défraye et c'est tout... Je trouve qu'il est temps de lui couper une tranche... Il a promis cinq cent mille francs à Clémence le jour de la signature de son contrat; il faut que ce contrat soit signé ce soir.

— Peste! ça ne languira pas, cette affaire-là!

Ce disant Guérineul *en bourrait* une seconde.

Fargeau, que la fumée tenait à la gorge déjà, se leva et ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin.

— Faisons un tour, dit-il, nous serons mieux.

Il prit le bras de Guérineul et descendit le perron.

— Mon bon, continua-t-il d'un ton plus confidentiel, il ne faut pas qu'elle languisse, cette affaire!... Il y a mille raisons pour cela... Et avant de sortir d'ici, vous en connaîtrez plus d'une... D'abord, nous voici au terme fixé par le testament de Jean Créhu... Si nous ne nous entre-tuons pas sous deux jours...

— Bah! fit Guérineul, on finira par partager...

— Et la clause en faveur de Berthe?... prononça Fargeau à voix basse.

Guérineul s'arrêta.

— Est-ce qu'elle n'est pas à tous les diables celle-là? demanda-t-il.

— Vous pourrez bientôt vous-même répondre à cette question, mon bon... En tous cas, partager, partager!... Je partagerais bien avec vous, moi, Guérineul... Chacun deux millions, c'est encore honnête... mais avec tous ces drôles!... Voyons! raisonnons un peu pendant que nous y sommes... Nous avons notre avant-dernière réunion ce soir, là-bas, chez le vieil Honoré... Supposons qu'il ne s'y passe rien... Une dernière fois, nous nous réunirons, quarante-huit heures après... Je vous dis, moi, Guérineul, qu'il peut arriver tel cas où les deux cent cinquante mille francs de la dot nous sauveront la vie bel et bien.

— C'est vrai ça, tout de même, nom de bleu! grommela Guérineul.

— J'ai songé à vous, reprit Fargeau, parce que vous êtes le plus jeune des héritiers, et que je vous ai vu détourner la tête autrefois quand on voulait tuer une femme... Il peut être utile de se liguer à ce dernier moment... d'ailleurs, je ne vous le cache pas, j'ai besoin d'éloigner

Clémence qui a deviné certains secrets, et qui ne m'aime pas d'amour très-tendre.

« Ces secrets-là, pensa Guérineul, je les saurai quand je serai son mari! »

« Dans quarante-huit heures, pensait Fargeau de son côté, je vous donnerai à tous carte blanche... le tour sera joué! »

Il continua tout haut :

— Voulez-vous, oui ou non, être avec moi?

— Comment diable avez-vous fait, cousin Fargeau, dit Guérineul en riant, pour vous déboutonner avant de savoir ça au juste?

— Vous savez, répliqua Fargeau en baissant les yeux, j'ai toujours été trop confiant... trop étourdi...

Le vieil étudiant éclata de rire.

— Pour ça oui! s'écria-t-il, vous avez toujours été trop franc, cousin Fargeau!... Eh bien, j'accepte l'affaire en bloc... Il faut se ranger... Mais maintenant, vous allez me dire le fin mot... car vous devez avoir quelque tour dans votre sac...

Il s'interrompit parce que Fargeau lui serrait fortement le bras.

De son autre main, Fargeau lui montrait, à travers la charmille, une femme qui venait d'entrer dans le jardin voisin.

Guérineul resta bouche béante, puis il se frotta les yeux comme s'il eût cru rêver.

— Sacrebleure !... fit-il avec stupéfaction.

— Mettez-vous derrière ce lilas, dit Fargeau ; il ne faut pas qu'elle vous voie...

— Me voir ! répéta Guérineul. Berthe l'aveugle... me voir !... Mais c'est vrai, tonnerre de Landerneau !... elle lit dans un livre...

— Chut ! dit Fargeau ; voici mon frère qui descend au jardin.

— C'est pour le coup qu'il faut me cacher ! s'écria Guérineul, car lui, il va me reconnaître tout de suite.

Fargeau secoua la tête en souriant.

— Non, murmura-t-il.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Mais pourquoi donc ?

— Regardez !

M. Raymond descendait lentement et avec précaution les marches du perron. Guérineul ne pouvait apercevoir ses yeux qui étaient recouverts d'un bandeau, mais la manière dont M. Raymond se servait de sa canne pour guider sa marche ne pouvait laisser l'ombre d'un doute.

Guérineul était abasourdi.

— Sacrebleure! répéta-t-il; ah! nom de nom de nom! voilà qui est drôle, par exemple! Berthe voit clair, et Lucien est aveugle!...

XVII

Des deux côtés de la charmille.

Les deux frères Lointier étaient donc, en réalité, les deux cousins Fargeau et Lucien Créhu de la Saulays.

Ce n'était point M. Fargeau qui avait choisi ce nouveau nom de famille, Lucien l'avait pris au hasard en fuyant après le meurtre de Besnard. Depuis, il l'avait gardé.

Lorsque Fargeau rencontra Lucien après des années, il avait lui-même besoin de changer de nom pour se soustraire au poignard de cette terrible association qui ne tuait personne, il est vrai, mais qui menaçait toujours. Fargeau prit le même nom que Lucien.

Le lecteur comprend comment Fargeau, à l'aide de sa fille prétendue, parvint à circonvenir l'esprit faible et bon de son prétendu frère.

Lucien pardonna, ou plutôt il finit par croire à l'innocence de Fargeau, parce que Clémence était sa fille, et qu'il aimait Clémence.

Fargeau utilisa, on peut bien le penser, le souvenir du meurtre. Ce fut pour rendre leur commun déguisement plus complet que Lucien consentit à prendre cette qualité de frère par rapport à Fargeau.

Ils vivaient ainsi depuis bien longtemps.

Un jour, la maison blanche, qui n'était point habitée lorsque Raymond Lointier avait pris l'hôtel, trouva des locataires : madame de Marans et ses deux enfants. La mère et la fille vivaient solitaires. Le fils suivait les cours de l'école de médecine sous le patronage du docteur Van Eyde, le plus célèbre praticien oculiste de l'époque.

Lucien voulut se faire traiter par le docteur Van Eyde, et ce fut ainsi que Gabriel de Marans se vit introduit à l'hôtel.

On se tromperait en pensant que Fargeau avait reconnu tout de suite Berthe de la Saulays dans cette belle madame de Marans, qui habitait la maison voisine. Il la vit tous les jours pen-

dant de longs mois sans avoir même un soupçon. Mais son instinct lui disait de haïr cette femme, et il obéissait à son instinct.

De toutes les transformations que peut subir un visage, la plus radicale est assurément celle qui rend à un aveugle les apparences de la faculté de voir. Cette vie qui renaît dans le regard éteint change si absolument la physionomie, qu'on a vu des amis et des parents hésiter à reconnaître ceux qu'ils avaient embrassés la veille. Mais il y avait, nous le savons, à la charmille une ouverture par où l'on pouvait passer d'un jardin dans l'autre.

Une fois madame de Marans oublia son livre sur le banc du berceau où nous avons vu Clémence et Lucienne assises côte à côte. Fargeau dérangea la planche, prit le livre, et fut frappé comme d'un trait de lumière. Nous saurons bientôt en quoi ce livre était une révélation.

Depuis lors Fargeau n'eut plus qu'une idée : éloigner cette femme ou la fuir.

Mais Lucien, si faible d'ordinaire, résista cette fois avec une sorte d'énergie. Il aimait Gabriel comme un fils, et la douce voix de Lucienne, qu'il entendait souvent à travers la charmille, lui faisait battre le cœur.

Gabriel et Lucienne étaient, sans qu'il voulût

s'en rendre compte, un des éléments de sa vie. Il n'avait jamais parlé à Lucienne, mais Gabriel était son médecin depuis la mort du docteur Van Eyde. Ce fut le prétexte qu'il prit pour repousser les demandes de Fargeau.

La méthode du docteur Van Eyde avait opéré des cures qui tenaient du miracle. Elle procédait avec une extrême lenteur, mais elle arrivait au but. Lucien espérait encore, bien que deux épreuves successives eussent échoué.

Depuis trois mois, Gabriel de Marans avait commencé un troisième traitement.

Une chose étrange, c'est que madame de Marans était dans la situation de Fargeau. Elle semblait voir avec une peine extrême les rapports de son fils et de M. Raymond. Certes, ses motifs et ceux de M. Fargeau devaient être bien différents, si le résultat était le même.

Madame de Marans avait refusé à différentes reprises d'admettre Clémence chez elle.

Et ce petit mystère était d'autant plus difficile à expliquer que madame de Marans était la douceur et la bonté mêmes.

Madame de Marans était allée s'asseoir sous le berceau.

Raymond Lointier, à qui nous rendrons son nom de Lucien, parvenu au bas du perron, se dirigea vers l'allée où Fargeau et Guérineul tenaient leur conférenc.

— Ah! parbleu! parbleu! répétait Guérineul, je n'aurais jamais deviné celle-là!

Lucien approchait. Guérineul et Fargeau s'écartèrent pour le laisser passer comme on fait au jeu de colin-maillard.

Lucien poursuivit sa route sans s'apercevoir de leur présence.

Il murmurait :

— Je n'entends ni Albert, ni Clémence, ni Gabriel... tout le monde me délaisse!

— Ah çà! il me fait pitié moi, ce pauvre gars-là, murmura Guérineul; à deux pas de sa dulcinée, et il ne s'en doute pas!

— Et j'espère bien qu'il ne s'en doutera jamais, ajouta Fargeau qui se complaisait évidemment dans ce que cette situation avait de pointu, de bizarre, de subtil. Berthe ne peut pas le reconnaître, puisqu'elle ne l'a jamais vu... et lui ne reconnaîtra pas Berthe, puisqu'il ne peut la voir.

— C'est arrangé comme avec la main! dit

Guérineul; ils pourraient passer leur vie comme ça côte à côte sans inconvénient... à moins pourtant qu'ils ne se parlent...

Fargeau fronça le sourcil.

— C'est là le diable! grommela-t-il, et je travaille, ajouta-t-il pendant que son regard sournois et sombre perçait la charmille, je travaille pour qu'ils ne se parlent jamais. Maintenant, rentrons, reprit-il en mettant son bras sous celui de Guérineul; vous me comprendrez bien mieux désormais, et notre affaire ira toute seule.

Il emmena Guérineul qui ne pouvait détacher ses yeux de cet endroit de la charmille où l'on voyait d'un côté Lucien, assis sur le banc de gazon, et de l'autre, à travers les feuilles, le peignoir blanc de Berthe.

Ils auraient pu se toucher!

— Nom de nom de nom! murmura-t-il. Ça, voyez-vous, je ne peux pas l'avaler!... Des gens qui se cherchent depuis si longtemps et qui sont là... tous deux... Ma parole! j'ai des envies d'aller là-bas, moi, et de dire : « Bonjour, vieux Lucien! bonjour, ma cousine Berthe! »

Fargeau pâlit.

— Seraient-ils contents! poursuivit Guérineul qui riait avec une sorte d'attendrisse-

ment; Dieu de Dieu! seraient-ils contents!

Fargeau l'entraîna et il répétait encore dans le cabinet en tirant sa blague pour *en bourrer une* troisième.

— Ah! dame! ils seraient bien contents ces deux-là!...

Lucien était assis, la tête appuyée contre un coussin qu'on avait mis là pour lui, muet et immobile, comme nous l'avons vu sur son lit au commencement de la nuit précédente.

Berthe était assise aussi, et lisait.

Son livre était ouvert à cette page blanche qui précède le titre.

Ce qu'elle lisait, c'était une ligne écrite à la main et suivie d'une signature.

Cette ligne disait :

« Ma petite Berthe chérie lira ce livre quand je lui aurai rendu la vue.

« LUCIEN. »

Berthe avait tous les jours ce livre à la main, quand elle venait, le matin, sous la tonnelle.

Et toujours le livre était ouvert à la même page.

Il y avait eu bien des baisers sur ce nom de Lucien, à demi effacé.

C'était tout ce qui restait à Berthe de son premier, de son unique amour.

Oh !... Et les deux enfants adorés, les enfants de Lucien : Lucienne et Gabriel !

Car Dieu l'avait faite mère deux fois.

Ses deux trésors qui mettaient des sourires parmi ses pleurs et qui la faisaient heureuse mère, l'épouse désolée !

Pauvre Lucien ! il était seul, lui, et bien plus malheureux que Berthe !

En ce moment, il tenait à la main ce pauvre ruban rose, laissé par Berthe sur le tertre de la Mestivière, le soir où elle avait voulu mourir.

Et tandis que, d'un côté de la charmille, Berthe baisait en pleurant l'écriture de Lucien, Lucien pleurait en baisant le pauvre ruban rose...

Ils étaient séparés par quelques feuilles de charmes et de lilas, un mur d'airain !

Ils étaient séparés par une distance que la main étendue pouvait faire disparaître, un abîme infranchissable !

Vingt ans ! c'est bien long pour l'amour. Mais Lucien était de ces natures qui n'aiment qu'une

fois, et l'amour de Berthe renaissait à chaque heure dans la vue de ses deux enfants.

Gabriel et Lucienne, c'était pour elle Lucien adoré trois fois.

Oh! toutes ces ardeurs que vous donnez aux jeunes amours, cet amour si vieux les gardait toujours vives.

Berthe était belle comme autrefois, et Lucien pouvait renaître à la jeunesse.

Berthe l'avait bien cherché depuis qu'elle n'était plus aveugle.

Mais ce que Fargeau vient de nous dire, c'est la vérité poignante et cruelle. Berthe ne l'avait jamais vu; elle ne pouvait le reconnaître.

Le docteur Van Eyde, qui avait guéri Berthe, regardait cette cure comme son principal titre à la gloire. Il aimait Berthe parce qu'il lui avait donné une seconde vie, et parce que Berthe était en quelque sorte son chef-d'œuvre. Avant de s'en aller dans l'autre monde, il avait dit à Berthe :

— Gabriel sera un grand médecin.

Berthe se répétait bien souvent cela au fond de son cœur, mais l'orgueil de mère n'ajoutait rien à sa tendresse. Elle eût idolâtré Gabriel impuissant ou même coupable, parce qu'elle voyait Lucien dans Gabriel, parce qu'elle passait

sa vie à chercher de mystérieux rapports entre la juvénile beauté de Gabriel et ce vague souvenir : l'idée qu'elle se faisait de Lucien au temps où elle était aveugle.

Tous les jours Lucien et Berthe, M. Raymond Lointier et madame de Marans se *rencontraient* ainsi, sans se parler et sans se voir. Et c'était l'aveugle qui seul devinait sa solitude partagée, car Berthe ne se doutait même pas qu'il y eût là un homme.

L'aveugle y venait, parce qu'à l'heure du déjeuner, Lucienne et Gabriel accouraient pour embrasser leur mère.

Ce moment, il l'attendait. C'était du bonheur mêlé de tristesse. Sans savoir pourquoi, quand il entendait ces trois voix se mêler, caressantes et amies, son cœur battait plus fort et sa paupière tremblait.

— Bonjour, mère! dirent ensemble Gabriel et Lucienne de l'autre côté de la charmille.

Puis des baisers.

Un gros soupir souleva la poitrine de Lucien.

Gabriel et Lucienne emmenaient madame de Marans en la tenant par la main.

Lucien restait seul. Ces joies, il n'en avait qu'une toute petite part dérobée.

Il serra le ruban rose dans son sein, parce qu'il entendait des pas du côté de l'hôtel.

C'était Albert qui venait à lui plus pâle encore et plus triste qu'à l'ordinaire.

— Monsieur, dit-il, pardonnez-moi si je vous ai laissé seul ce matin... Je voulais savoir ce que M. André, votre frère, allait chercher chez madame Paoli à deux heures de nuit.

— Ah!... fit Lucien qui ne s'émut point comme Albert le voulait; et tu l'as su?

— J'ai su, répondit Albert, qu'en revenant de chez madame Paoli, M. André a fait monter sa fille dans la berline et l'a envoyée au château.

— Clémence!... Pourquoi?

— On ne sait jamais le motif des actions de M. André Lointier, monsieur.

Lucien s'était soulevé à demi. Un instant, Albert crut qu'il allait parler en maître.

Mais la tête de Lucien retomba sur le coussin.

— André est son père..., murmura-t-il; moi, je ne puis rien!

XVIII

Avant l'orage.

La famille de Marans était réunie dans la salle à manger pour déjeuner; une pièce harmonieuse et fraîche, décorée simplement, mais avec un goût exquis; autour de la table cette mère qui semblait la sœur aînée de ses enfants, et les deux enfants presque aussi beaux que leur mère : c'était un tableau charmant, plein de calme heureux et fait pour inspirer l'envie.

Ils s'aimaient tant, et cela se voyait si bien!

Lucienne et Gabriel étaient à côté l'un de

l'autre, vis-à-vis de madame de Marans, qui les regardait tour à tour.

Ils causaient de cette douce façon qui met les bonnes heures passées en famille au premier rang des félicités humaines.

Que sais-je? c'était mieux que cela encore, car chacun d'eux semblait savourer ces moments avec une sorte d'avidité passionnée.

Ce déjeuner n'était point comme tous les autres; les deux enfants mettaient dans leur tendresse plus de coquetterie, et madame de Marans les contemplait d'un regard plus ému.

Parfois ainsi, vous le savez, l'heure qui précède la tempête est voluptueuse et molle entre toutes.

Le ciel sourit, les feuilles tremblent, les fleurs jettent de chauds parfums.

Loin des villes dont l'électricité remue les intimes souillures, sous l'ombre des grands arbres, la terre vierge laisse échapper des parfums; le lac efface ses rides, et la voix des oiseaux glisse dans l'air sonore où tous les bruits ont fait silence.

Puis tout à coup, hélas! la poudre tourbillonne; le nuage envahisseur, qui était un point à l'horizon, monte, s'étale, s'agrandit, étendant sur le ciel pur son voile immense aux tons

bleuâtres ou cuivrés. Le soleil lutte comme un nageur fatigué; il se noie. Le lac frémit, puis se soulève, tandis que les arbres plient, échevelés déjà, sous la fureur de l'ouragan.

Enfin la foudre éclate, déchirant le voile en festons sinistres.

Et tout est noir, désolé, lugubre, tout ce que nous voyions naguère si calme, si gai, si lumineux!...

Sous ces belles joies de la famille, parmi ces tendresses si suaves, derrière cette tranquillité si chère, il y avait une tempête menaçante. Et ces joies et ces tendresses s'en faisaient plus délicieuses, suivant cette mystique loi d'amour qui donne un charme ineffable à tout ce qui va finir.

Avez-vous vu sourire la jeune fille mourante?...

Le drame était là, c'est-à-dire la vie, c'est-à-dire le malheur.

Le drame, ce serpent, caché toujours entre les fleurs!

Madame de Marans, Lucienne et Gabriel se disaient tous les trois à la fois :

— C'est peut-être le dernier jour! Demain, ce bonheur ne sera plus! Fêtons le dernier sourire : demain les larmes.

Et quelles larmes, celles que les blessures de famille font couler!

Cette pensée, nul ne l'exprimait; chacun cherchait au contraire à paraître bien joyeux.

Ce n'étaient que caresses et douces paroles.

Mais Lucienne songeait aux avertissements de Clémence. Et ce qu'elle savait du secret de sa mère : ces absences nocturnes et mystérieuses suffisaient à la remplir d'effroi.

Mais Gabriel se disait :

— J'ai une dette d'honneur et je ne puis la payer. Je suis un homme perdu, moi, un gentilhomme! moi, Gabriel de Marans. Je suis déshonoré; je tombe!...

Et des pensées terribles se glissaient dans cette tête d'enfant, orgueilleuse et faible.

Mais madame de Marans rêvait... Oh! pauvre femme! son cœur à elle était déjà torturé.

Elle vivait en ses enfants, cette mère. Tout ce qu'elle avait fait en ce monde depuis vingt ans, c'était pour ses enfants. Elle avait souffert, veillé, pleuré. Elle avait combiné une de ces comédies sublimes d'audace et d'amour qui choquent la froide raison et qui épouvanteraient tout courage autre que le courage d'une mère.

Elle s'était fait une vie de mensonge et d'in-

trigue, une vie double où le monde devait voir la honte ou le crime.

Elle avait tout bravé, tout! pour ses enfants, pour ses enfants chéris, le trésor que Dieu lui avait laissé.

Il les lui fallait heureux, à tout prix, son Gabriel et sa Lucienne; Gabriel surtout, le beau jeune homme si fier, le fils bien-aimé, le fils de Lucien!

Seule, abandonnée, aveugle encore à cette époque, elle s'était dit en les berçant tous deux :

— Je veux qu'ils soient parmi les heureux de ce monde. J'eus toutes les souffrances, moi, leur mère; je veux qu'ils aient toutes les joies!

Et la voilà forte, cette femme, dans sa nuit isolée; la voilà qui se redresse sous l'œil de Dieu qu'elle implore; la voilà qui commence la lutte sans fin du proscrit contre la foule.

Car elle était proscrite. Ces enfants réunis dans le même berceau n'avaient pas de père. Ce n'était pas une femme que madame de Marans, cette âme chaste et haute, cette sainte et cette martyre. C'était une fille.

Le dévouement ne donne pas d'état civil, l'innocence ne fournit pas ces papiers si vul-

gaires, mais si indispensables, qu'on délivre aux mairies.

Madame de Marans était une demoiselle qui avait des enfants.

Et les enfants de madame de Marans étaient des bâtards.

Or, dans la vie d'un homme, il est deux époques où l'état civil doit être mis au grand jour, inévitablement. La femme échappe à l'une de ces nécessités, à la plus absolue :

C'est la conscription.

Vous pouvez ne point vous marier, ne point faire inscrire votre nom sur la liste électorale, ne point solliciter d'emplois publics et prendre vos grades à l'étranger, si vous êtes praticien, par exemple.

Et c'était le cas de Gabriel qui s'était fait recevoir docteur à Francfort, patrie d'adoption de son maître Van Eyde.

Mais, si vous n'avez pas perdu votre qualité de Français, vous ne pouvez éviter de tirer à la conscription.

C'était ce jour-là même que Gabriel de Marans tirait à la conscription.

C'était ce jour-là même que la vie de madame de Marans pouvait être brisée par le plus trivial de tous les accidents.

La conscription! l'effroi de toutes les mères, mais à un autre point de vue.

Ce mot-là, madame de Marans l'avait écrit dans la mémoire en lettres de sang. Il y avait si longtemps qu'elle redoutait la vingtième année!

Et, timidement, gauchement, pour ne rien trahir de ce qui pouvait éventer son secret, elle s'était informée. Elle avait pris des renseignements çà et là, sans choisir les sources, des renseignements près de ceux qui savent et près de ceux qui ignorent.

Elle avait sur la conscription un ensemble d'idées monstrueux. C'était un chaos où sa pensée n'entrait jamais sans se perdre.

Une idée dominait pourtant ce chaos, une idée de salut. Avec le caractère de Gabriel, tout ce qui le concernait pouvait se passer autour de lui sans qu'il en eût bien nettement la conscience. Ainsi, par exemple, s'il tombait sur un bon numéro, tout était dit : s'il tombait sur un mauvais numéro, en achetant un conscrit tout de suite, en dehors de lui et sans qu'il eût à s'en mêler, on pouvait encore éviter la catastrophe. C'était plus difficile sans doute, à cause du conseil de révision et autres formalités, mais enfin, dans l'idée de madame de Marans, c'était possible.

Aussi avait-elle mis de côté, dès longtemps, la somme voulue, qui était enfermée dans la petite boîte portant cette inscription :

Pour Gabriel.

Ces cent louis, on peut penser que madame de Marans y tenait comme à la vie même.

Telles étaient ses espérances.

Ses craintes, il faudrait des volumes pour les nombrer. Imprudente comme toutes celles qui aiment ardemment, elle avait fait la position de Gabriel en quelque sorte suivant la propre ambition de l'enfant. Le voyant orgueilleux dès ses premiers pas dans la vie, elle lui avait donné un nom noble.

A mesure qu'il grandissait, elle avait vu avec effroi de quel attachement passionné il se prenait pour sa prétendue noblesse.

Lui, Gabriel, apprendre qu'il était un bâtard! Madame de Marans se disait :

— L'enfant mourrait!

Et son cœur se déchirait sous la torture anticipée.

Elle avait eu tort, la pauvre Berthe. Mais souvenons-nous du hasard terrible qui l'avait tirée de sa solitude ignorante pour la jeter au milieu du monde.

Figurez-vous l'aveugle de dix-sept ans, belle

comme une madone, avec deux enfants dans ses bras.

Elle avait eu tort assurément au point de vue de la sagesse et de l'expérience. Mais qui donc lui eût donné, grand Dieu! à cette enfant mère, l'expérience et la sagesse?

N'était-ce pas assez que d'avoir lutté dans sa faiblesse contre le sort et que d'avoir vaincu le sort? N'était-ce pas assez que d'avoir, pure et sans autre tache que sa chute première, traversé ces longues années, toujours belle et chargée de faire une vie demi-brillante à Lucienne et à Gabriel qui lui croyaient de la fortune?

Ce miracle, elle l'avait opéré, la pauvre Berthe : mère de famille le jour, et le soir cantatrice ; le jour, modeste femme donnant à ses enfants l'exemple de la plus sincère vertu ; la nuit, artiste fêtée, couronnée, et regrettant sa retraite obscure sous la moisson de bravos et de fleurs.

Il ne faut plus dire qu'un mot, car le drame est là qui vaudra mieux que toutes les explications et toutes les analyses, mais ce mot éclairera une situation.

Berthe ne craignait qu'une chose en ce monde : le malheur de ses enfants, car si la

lumière faite tout à coup sur sa vie n'avait dû frapper que son cœur à elle, Berthe eût tendu sa poitrine.

Mais Gabriel !...

Après la conscription, le mariage! autre effroi ; car le mariage éclaire le passé comme la conscription.

Berthe avait vu Clémence ; elle l'aimait du fond du cœur parce que Clémence aimait Gabriel. Mais Berthe engagée dans une impasse morale, ne voulait pas que Lucienne vît Clémence. Clémence lui faisait peur, au même titre que l'urne du recrutement.

Et c'est ainsi qu'elle se trouvait complice du bon M. Fargeau, qui ne voulait pas non plus de ces entretiens à travers la charmille.

Le déjeuner tirait à sa fin, et madame de Marans avait été obligée de se joindre à Gabriel pour railler Lucienne sur ses craintes touchant la conscription.

N'était-il pas fils de veuve?

En plaisantant ainsi sur ce brûlant sujet, Berthe avait le sourire aux lèvres et la mort dans le cœur.

Après le thé, on se leva. Gabriel et Lucienne s'assirent auprès de madame de Marans, sur le divan. Lucienne appuya sa tête contre le sein de sa mère, et Gabriel passa ses deux bras autour de son cou.

Vous eussiez dit qu'ils se serraient, cœur contre cœur, pour éviter ensemble le naufrage.

Ils restèrent longtemps ainsi, muets et pris par une émotion commune.

La porte s'ouvrit, et la domestique apporta deux lettres.

L'une était pour madame de Marans, l'autre pour Gabriel.

Aux premières lignes de la sienne, Gabriel fronça le sourcil violemment.

Pendant cela, madame de Marans devenait plus pâle qu'une morte.

La lettre de Gabriel était le chef-d'œuvre de M. Fargeau, imitant l'écriture du capitaine Mazurke.

La lettre de madame de Marans était signée : *Stéphanie Grièche*.

Il y avait de quoi pâlir et de quoi trembler.

Comment cette femme savait-elle que Lovely du théâtre de Diane s'appelait madame de Marans ?...

La tempête se déclarait.

XIX

Le démon du jeu.

Dans cette lettre dont la suscription portait le nom de madame de Marans, Griècbe priait tout simplement sa camarade Lovely de se rendre sur-le-champ au théâtre de Diane.

Mais encore une fois, comment savait-elle ce nom de Marans?

Berthe se vit perdue.

Quant à Gabriel, il semblait frappé de la foudre. Mazurke demandait en termes d'homme d'affaires le payement immédiat de dix mille francs que Gabriel lui avait empruntés à Wiesbaden.

Il faut vous dire que Gabriel comptait un peu sur Mazurke pour payer ses autres dix mille francs terribles, la *dette d'honneur* qui devait être soldée ce matin même.

Au lieu d'un aide, il trouvait un bourreau. Vingt mille francs à payer au lieu de dix mille !

Vingt mille francs ! Grâce à la vie qu'il menait, *pour devenir riche et conquérir Clémence*, Gabriel n'avait pas dix louis dans sa poche.

Il cacha la lettre vivement et se planta devant une croisée, le visage aux vitres, pour dissimuler au moins son trouble.

Madame de Marans venait de glisser dans son sein la lettre de Grièche. Depuis bien longtemps elle était habituée à comprimer les battements de son cœur et à garder, jusque dans l'angoisse, le calme de son visage.

Mais personne ne l'observait en ce moment. Lucienne était au piano, et Gabriel avait assez à faire pour lui-même. Il ne s'occupait pas d'autrui.

— Je sors, dit madame de Marans qui se leva ; cette lettre que je reçois me rappelle une affaire pressante... Ne va pas manquer l'heure du tirage, Gabriel...

— Non... non, certes, répliqua Gabriel sans se retourner.

Lucienne quitta aussitôt le piano. Elle courut à la chambre de sa mère chercher son châle et son chapeau. Lucienne n'avait rien vu. Pour la première fois de sa vie peut-être, elle éprouvait un secret plaisir à voir sa mère s'éloigner.

Lucienne avait besoin d'être seule.

Mais ce fut Gabriel qui ressentit une véritable émotion à l'annonce du départ de madame de Marans. Était-ce de la joie, était-ce de la peine? Il y avait des deux et surtout une sorte de terreur.

Lucienne avait drapé le cachemire sur les épaules de sa mère. La domestique venait d'annoncer que la voiture attendait en bas.

— Eh bien! Gabriel, dit madame de Marans qui avait les lèvres sur le front de Lucienne, tu ne m'embrasses pas?

— Oh! si fait! s'écria le jeune docteur qui se retourna brusquement.

Madame de Marans trouva la force de sourire.

— Écoute, reprit-elle d'un ton enjoué, tandis qu'elle mettait un baiser sur le front du jeune homme, toutes les femmes sont superstitieuses, tu sais bien...

— Pas vous, ma mère, dit Gabriel.

— Oh! que si!... Quand il s'agit de vous,

mes enfants... Je veux t'avouer une chose, Gabriel... il me semble que ce tirage au sort c'est une épreuve... et si tu avais un bon numéro... eh bien! je serais heureuse, parce que je me dirais : « Mon Gabriel a du bonheur! »

— Quelle folie! murmura le jeune docteur sans trop savoir qu'il parlait.

— Ma mère a raison! s'écria Lucienne : moi, j'ai fait une neuvaine pour que tu aies un bon billet, Gabriel.

Madame de Marans l'embrassa une seconde fois et plus tendrement, comme pour la remercier.

Puis elle s'éloigna en disant :

— A bientôt!

Lucienne et Gabriel étaient seuls.

Gabriel avait regagné la fenêtre. Il mettait un soin extrême à dessiner des profils sur les vitres ternies par son haleine.

Lucienne le regardait par derrière à la dérobée.

Elle avait aux lèvres un sourire espiègle.

Bien doucement, bien doucement, elle traversa la chambre sur la pointe des pieds. Elle ouvrit la porte sans bruit et courut droit au cabinet de Gabriel.

Le jeune docteur avait laissé la lettre de

Mazurke, la première, la vraie, ouverte sur son bureau. Lucienne le savait bien.

Lucienne venait justement pour cela.

Rouge et craintive, la main tremblante, le cœur bien gros, elle prit la lettre et s'enfuit.

Oh! la curieuse! Oh! l'amoureuse, plutôt!

Pour deux contredanses et un regard!

Sait-on où tourne le vent? Soyez à genoux pendant de longs mois, elles vous laisseront gémir en pure perte, ces douces enchanteresses qui ont le cœur fantasque comme l'imagination. Une autre fois, deux regards se croisent, et les voilà qui tremblent l'amour!

Lucienne s'enferma dans sa chambre avec sa conquête.

L'heure charmante! l'heure délicieuse et qui valut tous les rendez-vous du monde!

Ce Mazurke était un gaillard bien heureux! Il l'eût été du moins, le pauvre garçon, s'il n'avait pas eu en ce moment une voûte de cave sur la tête, et dans l'estomac un appétit d'enragé sans nul moyen de le satisfaire.

Sa lettre arrivait, comme par magie, à sa véritable adresse, car elle était bien pour Lucienne, cette lettre; c'était une réponse à la fleur bleue; une réponse naïve, tendre, adorable, que Gabriel avait trouvée stupide avec une entière

raison, lui qui n'avait pas le mot de l'énigme.

Dans cette lettre tous les mots portaient. C'était l'aveu le plus joli, le plus délicat, le plus franc, le plus chaud : une perle d'aveu ! Gabriel n'y avait vu que le fait d'un homme qui divague et perd l'occasion de parler lansquenet, baccarat, banques sautées, etc., etc.

Cela lui avait fait pitié.

Lucienne souriait, émue, heureuse, effrayée de sa joie, étonnée de son émotion. Lucienne était avec Mazurke autant et plus que si Mazurke se fût trouvé réellement assis auprès d'elle sur le petit sofa de sa chambrette.

Elle lut, elle relut, puis elle ferma la lettre pour la rouvrir encore et la relire dix fois. Puis la rêverie revint.

Lucienne sentait que le destin de sa vie était là.

Mon Dieu, oui. Deux contredanses, un coup d'œil, une fleur bleue et quatre pages de vagues folies, voilà des choses qui, mêlées convenablement, deviennent très-sérieuses et décident de l'existence.

Voyons ! l'autre moyen est-il moins bouffon ? le moyen qui consiste à prendre deux dots, à les peser, à les équilibrer, à les mettre dans le même sac, et le sac dans l'alcôve ?

Autant vaut se marier par l'entremise honorable et discrète de Lasthénie Ragon (madame Confiance : trente ans de succès) !

Nous autres romanciers, têtes sans cervelle, esprits à l'envers, nous laissons les dots s'accoupler en paix, au risque de voir parfois la dot mâle battre la dot femelle, ou la dot femelle convier la dot mâle au fameux festin d'arsenic ; mais nous suivons d'un regard ami ces deux âmes qui vont l'une vers l'autre à la grâce de Dieu, et qui, prédestinées, se confondent dès le premier sourire.

Désormais, Lucienne était à Mazurke, et par conséquent bien près d'être veuve !...

Mais que faisait Gabriel pendant que Lucienne dépouillait sa correspondance ?

Gabriel avait regagné sa chambre, l'œil fixe et la tête basse.

Gabriel était tombé à ce dernier degré de la prostration morale qui précède chez les âmes faibles l'audace des déterminations fatales.

Il s'était jeté sur son lit, la sueur au front, des larmes dans les yeux.

Déshonoré ! déshonoré ! une voix impitoyable murmurait sans relâche ce mot à son oreille.

Et l'image de Clémence qui passait ! Clémence perdue pour lui !

Oh! le jeu! cette fascination diabolique des cœurs de vingt ans!

Car c'est à vingt ans qu'on est joueur, que tout le monde est joueur! Ceux qui sont joueurs plus tard sont les prêtres du hasard. Ils cèdent à une vocation spéciale comme ces danseurs grisâtres qui diaprent les quadrilles dans un bal bourgeois, et balancent, au milieu des fraîches fleurs, parmi les jeunes sourires, l'huile antique de leur perruque et les moisissures de leur front.

Mais à vingt ans, c'est un entraînement. Il faut avoir pitié. A vingt ans, on désire si ardemment tout ce qui brille et tout ce qui brûle : l'or et l'amour.

Si l'on pouvait comparer l'une à l'autre deux passions si dissemblables, l'une si belle, l'autre si laide, il faudrait bien dire que le jeu est plus irrésistible que l'amour.

L'enfant qui est sous le démon du jeu est capable de tout.

Ce sont parfois des natures hautes et qui deviennent des hommes, pardieu! Quand le jeu ne flétrit pas leur vie tout d'abord, ils jettent, un beau jour, les cartes par la fenêtre et regardent le tapis vert avec dégoût.

Mais le jeu est si prompt à flétrir! Parfois ils

n'ont pas le temps. Parfois, ils tombent, et si bas! Vous savez ces chutes de joueurs! Ils ne choisissent pas la place. Ils tombent dans l'abîme ou dans la fange.

C'est la chose haïssable entre toutes. Le jeu, c'est la grande tentation! C'est la source des trois quarts du mal qui se commet sur terre!

Cela fausse l'esprit, cela ternit le cœur. L'intelligence se perd au milieu de calculs insensés! La raison s'enivre, pleine d'extravagants espoirs. On est fou, sans avoir le bénéfice de la folie qui se fait tout pardonner.

Gabriel se roulait sur son lit.

L'idée lui vint d'aller demander aide à M. Raymond Lointier qui l'aimait.

Il n'osa pas.

Et cette idée, qui pouvait le sauver, le perdit; car il pensa :

— Ce sera toujours une ressource!

Avoir ainsi par devers soi une ressource prétendue quand on côtoie le précipice, c'est la chute.

Au fond de sa pensée, Gabriel roulait un projet; non pas un projet : c'était si confus!

Sait-on quel nom donner à ce premier germe du crime qui naît dans un cœur honnête?

C'est si vague et sitôt repoussé! Mais cela revient, cela grandit.

Il faut se sauver.

L'argent pris, on le rendra, parce qu'on gagnera, parce que, si on ne gagne pas, eh bien! on a *une dernière ressource*.

Gabriel arrivait à cette fièvre pernicieuse qui succède à l'abattement.

Le sang bouillait dans ses veines, et ses tempes battaient.

Il se demanda si mieux ne valait pas se tuer.

C'est encore là *une dernière ressource!*

Il est toujours temps de mourir.

Gabriel se dit cela. Et cette fringale qui prend les joueurs, tous les jours que Dieu donne, lui monta au cerveau.

Il se sentit en veine.

Il sauta sur ses pieds, pâle, échevelé, l'œil sec maintenant et sanglant.

Il croisa les bras sur sa poitrine et réfléchit encore.

La folie réfléchit, elle aussi : témoin certains livres de philosophie.

— C'est le va-tout! murmura-t-il d'une voix creuse et changée ; allons!

Il quitta sa chambre et entra dans celle de sa mère.

Madame de Marans n'avait garde de se cacher de ses enfants. Gabriel savait où était la clef du secrétaire.

Il la prit et la mit dans la serrure.

Sa main tremblait, et ses dents claquaient.

Le tablier du secrétaire s'abattit.

Sur le devant, il y avait un petit paquet composé de dix billets de mille francs. A côté se trouvait la boîte renfermant les cent louis en or.

Gabriel avait déjà la main sur les billets lorsque ses yeux rencontrèrent l'inscription de la boîte :

Pour Gabriel.

L'écriture de sa mère! Son cœur se brisa. Ses yeux retrouvèrent des larmes. Il fut sur le point de fermer le secrétaire et de s'en aller les mains vides.

Mais la *dernière ressource!* et le démon du jeu!

Le démon du jeu lui cria :

— La veine! la veine!

Et Gabriel se dit :

— Si je perds, je me jette aux genoux de M. Raymond qui m'aime comme un père, et qui est joueur! Je lui avoue tout... et il me prêtera de quoi remplacer ce que *j'emprunte* à ma mère.

Car le joueur *emprunte*. C'est sa manière de voler.

Gabriel toucha les billets; il retira sa main qui s'avança de nouveau. Hélas! à ce moment, les scrupules luttent toujours en vain. La lutte poussa la fièvre jusqu'au délire, voilà tout.

Et c'était bien un fou qui était là devant le secrétaire, les cheveux hérissés, le front blême, les yeux hagards.

Il prit les billets, il prit l'or de la boîte. Sa poitrine râlait.

Sans même refermer le secrétaire, il s'élança dehors et courut, tête nue, à la maison de jeu.

XX

Fils de veuve.

Il était environ une heure de l'après-midi. Lucienne était descendue bien des fois au jardin. Clémence lui avait écrit :

« Je reviendrai. »

Elle attendait. Mais Clémence ne se montrait point.

Vers une heure et demie, Lucienne avait vu M. Raymond Lointier, l'aveugle, descendre les degrés du perron et regagner cette place qu'il affectionnait. Cette place était justement le seul

endroit où les deux jeunes filles pussent se parler. Lucienne perdit espoir. Elle s'habilla, et cherchant un prétexte de sortir, pour tromper la vague inquiétude qui la tourmentait, elle se fit conduire rue de Vaugirard, chez ses anciennes maîtresses de pension qui l'aimaient comme leur fille.

Il ne restait personne dans la maison de Marans.

Il n'y avait personne non plus à l'hôtel des Lointier. M. Fargeau était sorti avec Guérineul. Suivant toute apparence, cet homme actif et laborieux ne perdait pas plus son temps le jour que la nuit.

Albert était absent pour les affaires de Lucien, qui avait résolu de quitter Paris le lendemain, afin de rejoindre Clémence au château.

Il faisait un temps chaud et lourd. Lucien s'était assoupi sur son banc, la tête appuyée contre un coussin. Son sommeil était paisible dans ce jardin retiré où les bruits de la ville arrivaient à peine, étouffés et mourants.

Un fiacre s'arrêta rue du Regard devant la porte de l'allée qui conduisait à la maison blanche. Madame de Marans mit pied à terre.

Elle était très-pâle. Ses yeux avaient quelque chose d'égaré.

Elle laissa le fiacre sans le payer et traversa l'allée d'un pas rapide.

— Gabriel est-il rentré? demanda-t-elle à la servante qui lui ouvrit la porte.

La servante répondit que non.

— Et Lucienne? demanda encore madame de Marans.

— Mademoiselle vient de sortir pour aller à la pension, répliqua la servante.

Madame de Marans eut comme un soupir de soulagement. Il lui plaisait en ce moment d'être seule.

Elle entra et renvoya la servante en disant :

— Je n'y suis pour personne.

Dans la salle à manger, elle jeta son chapeau et tomba sur une chaise.

— Il y a un malheur sur nous !... murmura-t-elle ; mon Dieu ! ayez pitié de mes enfants !...

Sa main pressa son front comme pour se forcer à réfléchir.

— Oui... oh! oui ! répéta-t-elle ; un ennemi acharné me poursuit dans l'ombre... et je suis à sa merci puisqu'il connaît ma double existence... Cette fille, cette Grièche ! je n'avais pas sollicité sa confiance, moi !... Son argent est là ; je vais le lui rendre ; mais elle, pourra-t-elle me rendre ma sécurité perdue ?...

Elle resta un instant abattue et pensive, puis elle se leva brusquement.

— Allons ! dit-elle ; profitons du moment où je suis seule... Une demi-heure me suffira pour reporter cet argent, et je serai de retour quand Gabriel reviendra.

Elle se dirigea vers sa chambre.

Au moment d'ouvrir la porte, elle eut comme un serrement de cœur. Ces coups mortels, on les pressent toujours.

En entrant dans sa chambre, la première chose qu'elle vit, ce fut son secrétaire dont la tablette était baissée.

Elle s'élança. L'argent de Grièche avait disparu avec l'argent de Gabriel.

Elle se retint à un fauteuil pour ne point tomber à la renverse, et ne put que prononcer ces mots :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !...

Son âme était brisée.

Elle ne parla plus.

Au bout d'un certain temps, long ou court, elle n'eût point su le dire, elle entendit des pas dans le jardin, sous sa fenêtre.

C'était Gabriel.

Il marchait en chancelant sur le sable des allées comme un homme ivre.

Il avait à la main une lettre dépliée.

Madame de Marans traversa la chambre, s'appuyant aux meubles, car elle défaillait, et tâchant de rappeler sa force évanouie.

Elle arriva sur le seuil de la porte qui s'ouvrait sur le jardin.

Gabriel l'aperçut et détourna la tête.

Madame de Marans s'avança vers lui.

Gabriel fit un mouvement comme pour s'enfuir, puis il s'arrêta brusquement et vint à la rencontre de sa mère.

Il était si défait et si changé que madame de Marans n'eut pas le courage de l'interroger. Elle lui tendit les bras. Gabriel s'y jeta en pleurant.

Ils restèrent longtemps ainsi. Madame de Marans n'avait point de larmes.

— O ma mère!... ma mère! dit enfin Gabriel parmi des sanglots; pardonnez-moi ! j'étais fou !...

— C'est toi donc ?... murmura madame de Marans, toi, Gabriel !...

— Je devais dix mille francs, ma mère... une dette d'honneur !... ma tête s'est perdue... Je me suis dit : « Je gagnerai... C'est un dépôt que je me confie à moi-même... »

« Oui, pensa la pauvre femme ; c'était un dépôt ! »

Puis elle ajouta en essayant de dissimuler son angoisse :

— As-tu tiré à la conscription, Gabriel ?

— Qu'importe cela ! s'écria le jeune homme ; ma mère ! ma mère ! je ne suis pas un infâme, croyez-le !... Ce que j'ai fait, je voudrais l'expier au prix de tout mon sang !... Plus vous êtes bonne et miséricordieuse, car vous ne me grondez même pas, ma mère, plus j'ai le cœur déchiré de remords... Oh ! ce que peut coûter une minute de démence !...

— Enfant, dit madame de Marans, tu ne sais pas le mal que tu as fait... mais je te pardonne... et Dieu veuille qu'il n'y ait que moi de punie !

Gabriel frissonna.

— Cet argent n'était pas à vous peut-être?... prononça-t-il d'une voix si basse que sa mère devina la question plutôt qu'elle ne la comprit.

— Ne parlons pas de cela..., voulut-elle dire.

— Oh ! interrompit Gabriel avec violence, Dieu me punit !... Cet argent n'était pas à vous !... Ma mère ! ma mère adorée ! ayez pitié de moi ! grondez-moi ! punissez-moi !... votre pardon me tue !

Il était à genoux sur le sable. Ce déses-

poir où il se tordait était profond et sincère.

A quiconque eût suivi de loin cette scène, une circonstance aurait paru bien étrange : c'est que madame de Marans semblait distraite. Au milieu de cette grande catastrophe de famille, parmi toute cette angoisse si réelle et si dure, un autre objet la préoccupait.

Et c'était visible à ce point que Gabriel s'en aperçut.

Il s'étonna, et ses yeux se séchèrent. Involontairement, son regard tomba sur cette lettre dépliée qu'il tenait encore à la main.

Madame de Marans disait à ce moment-là même :

— Voyons ! Tu ne veux donc pas me dire si tu as tiré à la conscription ?

Gabriel évita le regard de sa mère.

— Bon Dieu ! dit-il d'une voix qui tremblait encore mais d'une autre émotion, vous attachez donc beaucoup d'intérêt à cela ?

— Mais, répliqua madame de Marans qui, par un dernier effort, essaya de donner à ses paroles un accent insoucieux, tu sais bien ce que je t'ai dit... Il me semble qu'un bon numéro te porterait bonheur.

Gabriel avait baissé la tête, et ses sourcils étaient froncés.

— Est-ce bien cela, ma mère ?... murmura-t-il.

— Mon enfant !... répondit Berthe à bout de forces, tu vois bien que je tremble !...

— Ma mère, prononça lentement Gabriel qui la regardait en face d'un air froid et défiant, j'ai tiré à la conscription, et je serais soldat, si je n'étais exempté par la loi.

Madame de Marans couvrit son visage de ses mains.

— Mon Dieu !... mon Dieu ! répéta-t-elle comme à l'instant où elle avait trouvé son secrétaire ouvert et vide.

Gabriel n'était plus à genoux.

— Pourquoi cette douleur, ma mère ? dit-il entre ses dents serrées; ne suis-je pas fils de veuve ?

— Malheureux ! murmura Berthe ; oh ! malheureux !... Ces deux mille francs qui étaient dans la boîte et que tu as pris auraient servi à te racheter !

Gabriel recula comme s'il eût reçu un choc dans la poitrine.

Ses yeux brûlèrent. Puis un douloureux sourire vint à sa lèvre.

— C'est donc vrai !... dit-il.

— Quoi ?... demanda madame de Marans qui se découvrit le visage.

— Vous me pardonniez trop vite! reprit Gabriel impitoyable en face de ce martyre ; ma mère, vous étiez trop clémente et trop douce... et moi qui me traînais à genoux à vos pieds !

— Que dis-tu, Gabriel?... que dis-tu?... balbutia Berthe éperdue.

— Je dis que je suis un voleur, répliqua le jeune homme amèrement : tous les bâtards finissent ainsi !...

— Oh ! tais-toi !... tais-toi !... supplia Berthe qui tomba sur ses genoux à son tour.

— Je dis que vous m'avez trompé bien longtemps, ma mère !

— Pitié, mon fils, pitié !

— Je dis encore qu'il m'a fallu votre aveu pour croire, car Dieu m'est témoin que je vous respectais plus encore que je ne vous aimais... Et je vous aimais bien, ma mère !...

— Mais tu veux donc me tuer !... sanglota Berthe navrée.

— Et je dis, acheva Gabriel, je dis : Adieu, ma mère !... adieu pour toujours !

Il jeta aux pieds de madame de Marans la lettre qu'il tenait à la main et s'éloigna d'un pas rapide.

C'était la missive écrite par M. Fargeau, à

l'aide de ces caractères ronds et renversés qui servent toujours aux lettres anonymes.

Madame de Marans la ramassa. A travers les larmes qui baignaient ses yeux, elle lut les premières lignes :

« M. Gabriel,

« Votre mère vous trompe ; elle n'est pas mariée. Un beau jour, dans ces salons où vous passez si fier, quelqu'un vous appellera bâtard... »

Berthe leva ses deux mains au ciel et poussa un grand cri.

Puis elle tomba à la renverse, foudroyée et comme morte, la tête dans les basses branches des lilas.

A ce cri qui partait si près de lui, Lucien s'éveilla en sursaut de l'autre côté de la charmille.

— Qui est là? demanda-t-il.

Personne ne répondit.

Lucien se leva. Il ne savait trop s'il avait rêvé ou si c'était bien réellement un cri de détresse.

Il suivit la charmille en tâtonnant, et arriva auprès de l'ouverture.

— Y a-t-il quelqu'un ? demanda-t-il encore.

En ce moment, M. Fargeau, qui venait de rentrer peut-être pour guetter précisément l'effet de sa lettre, parut au haut du perron.

Il se garda de répondre.

Sans le vouloir, l'aveugle dérangea la planche qui fermait l'ouverture ; la planche oscilla, puis tomba, et M. Fargeau put voir Berthe évanouie.

Lucien était à deux pas d'elle.

Fargeau eut froid dans les veines. Il ne s'attendait pas à cela.

Lucien franchit l'ouverture. Son pied heurta le corps de Berthe. Il se pencha et la tâta comme font les aveugles.

Fargeau était tout blême. Il avait descendu les marches du perron à pas de loup. Il retenait son souffle.

L'amour allait-il déchirer le voile mystérieux et fatal qui était entre ces deux âmes ? L'amour qui fait, lui aussi, des miracles !

Lucien avait Berthe entre ses bras, la femme aimée et tant pleurée, le trésor qu'il cherchait avec tant de passion et depuis si longtemps !

Un instant la sueur froide perla aux tempes

de Fargeau, car Lucien passait à plusieurs reprises sa main sur le visage de Berthe.

Mais Lucien se redressa et dit :

— J'avais cru entendre un cri... j'aurai rêvé... C'est une femme qui dort...

Et il rentra dans le jardin.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE D'UNE NUIT.

I

Course en fiacre.

M. Fargeau resta dans le jardin jusqu'au moment où l'aveugle franchit le seuil de l'hôtel Lointier.

Madame de Marans était toujours renversée sur le sol et privée de sentiment.

Mais M. Fargeau, nous le savons bien, n'avait point de vaine sensiblerie. Au lieu de la secourir, il remonta le perron en se frottant les mains et en se disant :

— Ils ne se trouveront jamais plus près l'un de l'autre... Oh ! oh ! oh ! comme il lui palpait la figure... Et on dit encore que les aveugles

ont du tact!... La chose certaine, c'est que ma lettre a fait son effet!... Maintenant, procédons à une autre besogne!

C'était un homme bien laborieux.

Il se jeta dans sa voiture et dit au cocher :

— Pont-Neuf! devant la statue. Au galop!

La voiture partit.

Lucien avait regagné sa chambre.

Depuis le matin, il y avait comme une fièvre sous son bandeau, dans l'orbite éteinte de ses yeux. C'était le lendemain que l'appareil devait être enlevé, puis replacé pour la dernière fois. Lucien se prit à rêver la lumière; des lueurs d'espoir coururent dans sa nuit.

La vue recouvrée! oh! s'il pouvait voir, chercher! et si Dieu lui donnait cette joie avant de mourir, cette joie qui l'écrasait d'avance, de revoir Berthe et de connaître son enfant!

Car Berthe allait être mère, quand il la perdit.

L'enfant devait avoir vingt ans.

Que ce fût un fils ou que ce fût une fille, quelle ivresse sans borne! Au prix de vingt ans passés dans la tristesse amère et morne, cette joie suprême n'était pas trop payée!...

Pauvre Lucien! Il venait de toucher Berthe et de dire :

— C'est une femme qui dort!

Berthe évanouie et mourante !

Et, à supposer même que Dieu lui rendît la vue, serait-il encore temps ?

N'y eût-il qu'un mois à attendre désormais, n'y eût-il qu'une semaine, n'y eût-il qu'un jour !...

Un jour ! quand on est, comme l'était Berthe, en équilibre sur le bord d'un abîme !

Elle resta bien longtemps sur le sable, immobile et privée de sentiment. Quand elle s'éveilla, elle était dans les bras de Lucienne, qui pleurait et qui souriait.

— Oh ! mère ! disait la pauvre enfant en la couvrant de baisers, mère chérie ! je te croyais morte !...

— Où est Gabriel ? demanda madame de Marans.

— Il n'est pas rentré, mère... Mais il faut vous soigner... je vais m'établir auprès de votre lit...

— Mon lit ! répéta Berthe qui secoua la tête.

Puis elle mit un baiser distrait sur le front de Lucienne en disant :

— Je ne suis pas malade... c'est un accident..

Elle essaya de traverser le jardin. Lucienne était obligée de la soutenir.

La pauvre Lucienne pensait :

« C'est le commencement !... Clémence m'avait bien dit... Que faire, mon Dieu ? que faire ?... »

Quand madame de Marans fut au salon, Lucienne l'assit dans une bergère et se mit à ses pieds.

— Mère, dit-elle bien doucement et comme si elle eût craint d'effrayer ou d'offenser, il y a des gens qui vous haïssent et qui veulent vous faire du mal...

— Aide-moi à m'habiller, interrompit Berthe qui la baisa encore comme on caresse un enfant pour lui fermer la bouche.

— Vous ne voulez pas que je parle ? murmura Lucienne.

Berthe la regarda un instant, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Je veux que tu pries, enfant, dit-elle tout bas avec lenteur ; que tu pries ardemment... Dieu t'écoutera, toi qui es un ange ; demande pitié pour ton frère, Lucienne ! pitié pour moi ! pitié pour toi !

— Nous sommes donc bien malheureux ! balbutia la jeune fille.

— Oui, dit Berthe dont l'œil était fixe et comme égaré ; bien malheureux !... oh ! trop malheureux, mon Dieu !...

Le cocher de M. Fargeau s'arrêta sur le Pont-Neuf, devant la statue de ce roi rieur et gabeur que nous avons vu porter si gaiement le bonnet rouge dans les saturnales de février.

M. Fargeau descendit de voiture, prit une sacoche disposée sur le coussin, et renvoya son cocher, lequel se dit :

— Est-ce que M. André Lointier cultive les bonnes d'enfants par hasard ?

Il y a en effet des quantités gênantes de bonnes d'enfants autour de la statue de Henri IV. Outre les bonnes d'enfants, on y trouve encore des militaires passionnés et un astronome modeste qui vous montre les taches du soleil pour un sou.

C'est une promenade pleine d'agréments.

M. Fargeau resta sur le terre-plein jusqu'au moment où sa voiture disparut dans la rue Dauphine. Dès qu'il cessa de la voir, il revint très-vivement sur ses pas et gagna l'angle formé par le pont et le quai des Grands-Augustins.

En cet endroit, où se tient, à Pâques, le marché-foire dit *de la Vallée,* on voyait sept fiacres pareils et sans numéros, arrêtés le long du parapet.

M. Fargeau passa derrière et regarda dans chacun d'eux.

Dans chacun d'eux, il y avait un grand gaillard le chapeau sur les yeux et la pipe à la bouche.

— Je suis en avance, à ce qu'il paraît, se dit M. Fargeau.

Il consulta sa montre qui lui donna deux heures moins le quart.

Il s'accouda sur le parapet et regarda le beau paysage formé par la préfecture de police et les pittoresques abords de la rue de Jérusalem.

Comme deux heures sonnaient à l'horloge du Palais de Justice, Fargeau se retourna vivement au bruit de la portière de l'un des fiacres qui s'ouvrait. Un vieux monsieur, emmitouflé dans une chaude douillette, et portant une sacoche sous le bras, venait d'y entrer. Fargeau avait reconnu Houël.

Les stores rouges du fiacre se baissèrent.

Presque aussitôt, Cousin et ami, chargé d'une sacoche et tout de noir habillé comme doit l'être un employé important des pompes funèbres, entra dans le second fiacre qui ferma aussi ses stores.

Dans le troisième, M. Guérineul s'installa, non sans échanger avec Fargeau, son futur beau-père, un signe de tête amical. Il avait une sacoche.

Le docteur Morin prit place dans le quatrième fiacre, avec sa canne à pomme de cuir, un numéro de *l'Union,* ci-devant monarchique, et l'inévitable sacoche.

Ensuite... O lyre! change ton mode austère et adoucis tes savants accords! Voici venir Menand jeune, poussant jusqu'à l'exagération les grâces et la beauté d'un ancien notaire!

Menand jeune qui avait mérité le surnom d'Artichaut dans sa patrie! Menand qui plus tard obtint le sobriquet de Croûton dans la capitale des lettres et des arts! Menand qui plane sur ce récit comme un bon génie! Menand, dont l'odeur forte met des larmes dans les yeux de ses concitoyens!

Création candide et pleine d'attraits! Être vraiment aimable! républicain modéré! désirant gagner la statue d'argent et le lot de 70,000 fr. à la loterie nationale!

Du haut des cieux, sa demeure dernière, le père de Menand jeune doit être bien content!

Il arriva, courbé sous le poids de deux sacoches, et donnant le bras à un petit jeune homme, leste et bien découplé, qui n'était autre que madame la marquise Oliva de Beaujoyeux, sa femme.

En principe, Menand jeune aurait dû monter

dans un fiacre, et sa femme dans un autre. Mais quoi de plus touchant que l'amour conjugal? On leur permit de se réunir dans la même voiture, sous la surveillance de l'un de ces grands gaillards dont nous avons parlé déjà.

Enfin, Fargeau dut faire son ascension comme les autres.

Tous les stores étaient fermés, et Dieu sait ce que devait sentir le fiacre qui possédait Menand jeune!

De l'autre côté du pont, sur le trottoir étroit et mal pavé qui longe le tortueux parapet du quai Voltaire, un mendiant stationnait.

Ce mendiant n'était pas beau; il louchait.

En revanche, il avait quelques économies, car, au grand étonnement de deux ou trois badauds, il sauta dans un milord et s'y installa confortablement.

Les six voitures partirent au galop.

Le mendiant dit au cocher du milord :

— Un louis si tu ne perds pas de vue cette noce-là!

— Ah! fit le cocher, c'est une noce?...

Il fouetta sa bête qui se lança de son mieux.

M. Fargeau était dans la sixième voiture de la *noce*.

Nous dirons ce qui se passa derrière les stores

de cette voiture. Cela nous servira pour toutes.

Le grand gaillard à pipe et à chapeau rabattu tira de sa poche un foulard qu'il plia sur ses genoux en cravate. Fargeau tendit sa tête bien docilement, et on lui banda les yeux.

Pas davantage.

Du reste, nulle parole échangée.

Les fiacres galopèrent de conserve jusqu'à la Croix-Rouge.

Tout le long de la route, les cochers regardaient de temps en temps derrière eux pour voir s'ils n'étaient point suivis. Le cabriolet du mendiant se tenait à distance.

A la Croix-Rouge tout se débanda soudain. L'un des fiacres prit la rue du Cherche-Midi, un second la rue de Sèvres, un troisième la rue de Grenelle, un quatrième la rue du Dragon. Les deux autres rétrogradèrent par les rues du Four et du Vieux-Colombier.

Et tous de courir comme si le diable les emportait.

— Lequel suivre? demanda le cocher du milord, qui ajouta *in petto* : « En voilà une drôle de noce! »

Le mendiant désigna du doigt la voiture de Fargeau, qui enfilait la rue de Sèvres.

A trois quarts d'heure de là, cinq des fiacres

arrivèrent à peu près en même temps devant une maison isolée qui s'élevait au bout d'un terrain désert dans l'une de ces rues froides et mortes qui sont entre l'École militaire et Grenelle.

Il n'y avait âme qui vive aux environs, sinon un pauvre diable de mendiant qui louchait et qui était assis sur une pierre.

Les portières s'ouvrirent. Le mendiant ne tourna seulement pas la tête de ce côté.

Fargeau, Guérineul, Houël, Morin et Cousin et ami descendirent, les yeux bandés. Chacun d'eux était guidé par son gardien à chapeau rabattu.

On les fit entrer dans la maison isolée. Ils traversèrent une assez longue enfilade d'appartements, puis ils entendirent une porte se refermer sur eux.

— Mes petits enfants, dit une voix vieillotte et grotesquement cassée, vous pouvez ôter vos bandeaux.

Les foulards furent dénoués.

Nos cinq amis se trouvèrent dans une chambre close de toutes parts et éclairée par des bougies, bien qu'on fût en plein jour.

Cela ne les étonna point. Ils étaient blasés sur ce mystère.

En face d'eux était le bon petit fantôme du souper des funérailles, Honoré le happe-monnaie.

Ses rides se choquèrent en un sourire agréable, et il dit bien poliment :

— Bonjour, bonjour, bonjour, mes chéris !

Puis il ajouta en les comptant :

— Il m'en manque deux... Olivette et Menand jeune... Est-ce qu'on aurait fait un bon petit coup, mes garçailles ?

II

Le Jeu de la Vie.

Tous nos gens de Vitré, de Vesvron et du Ceuil étaient là, sauf Menand jeune et sa tendre Olivette, qui se portaient au mieux et devaient tromper l'espoir du happe-monnaie.

Or, faisons un peu nos comptes, à l'approche du terme assigné par notre auteur, Jean de la Mer, en son vivant philosophe éclectique.

Nous avons ici Cousin et ami, Houël, Guérineul, le docteur Morin, notre bon M. Fargeau et le président Honoré Créhu, fantôme en parchemin.

Menand jeune et Olivette respirent.

Lucien vit ; Berthe n'est pas morte.

Tout nous porte à penser que Tiennet Blône n'a point vu sa dernière heure.

Il n'y a donc eu d'occis que l'ex-Besnard, homme d'affaires, lequel n'est point passé de vie à trépas par le fait de la tontine à outrance.

Et Romblon père, qui n'était pas membre de ladite tontine.

Voilà donc ce que c'est que le *Jeu de la Mort !*

Citoyens ! ceci n'est point une digression. C'est notre drame lui-même qui éprouve le besoin de vous dire en quelques mots le fond de sa pensée.

Il est vrai, le Jeu de la Mort a été jusqu'à présent une sorte de congrès de la paix dont les membres n'ont pas subi la moindre égratignure.

Tous ces hommes s'étaient réunis un jour et s'étaient dit :

— La guerre est déclarée ! Nous nous entretuerons par tous les moyens possibles, par le fer, par le feu, par le poison, par la calomnie, par la délation, par le canon ou par l'épingle !

Peut-on partir d'un point plus tragique ?

Notez que le pacte fut signé devant un drap noir semé de larmes blanches, dans une chambre funèbre, au bruit des prières de l'agonie.

La mise en scène y était : une mise en scène superbe !

Et nos membres de la tontine mortelle étaient tous coquins sans foi ni loi, qui ne devaient point reculer devant un meurtre.

Que diable ! après vingt ans, nous ne devrions seulement pas retrouver la queue d'un de ces drôles.

Pas du tout ! Ils sont vieillis, cassés, fourbus, généralement laids, mais en bonne santé.

Cette terrible partie d'assassinat a fait l'effet d'un vernis hémostatique et conservateur. Chacun de nos hommes se sent de force à vivre encore cinquante ans, excepté le bon petit fantôme qui espère compléter ses deux siècles.

Ils sont confits, ces joueurs de la mort ; ils dureront des éternités !

Est-ce une mauvaise plaisanterie ?

Ou bien par le plus grand des hasards, le romancier frivole, — qui ne sait pas braire, — aurait-il eu une idée sérieuse ?

Une ? O citoyens ! quarante par heure, des idées sérieuses ! elles courent les rues. Ma portière en a, et Menand jeune n'en veut plus !

L'idée sérieuse est, par rapport à l'idée subtile et précieuse de la fable ou de la comédie, ce

que le brou est à la noix, ce que le vil caillou est au cristal de roche.

Les gens qui manipulent l'idée sérieuse, ce moellon grossier et sans valeur, sont les manœuvres et les hommes de peine de l'intelligence.

Et encore, vous en trouverez bien peu de ces manœuvres qui puissent s'entre-regarder sans rire. Ceci soit dit sans allusion aux augures romains qui étaient des charlatans d'esprit.

Les révolutions, ces tuiles qui tombent sur le monde, ces coups de massue que la foule donne à l'élite, sont toujours la révolte de l'idée sérieuse contre l'idée spirituelle et brillante.

L'idée sérieuse, remuant tout un odieux cortége de mots repoussants et stupides, agit sur le peuple en l'abêtissant. C'est le vin bleu de l'esprit. Le socialisme est la plus sérieuse de toutes les idées.

Non, citoyens, non sur l'honneur! nous n'avons jamais songé à vous servir une idée sérieuse!

Si vous voulez des idées sérieuses, prenez un commis de boutique, un clerc d'avoué, n'importe quoi, donnez-lui une plume mal taillée et dites-lui : Allons, crétinet, fais-nous de la haute politique!

Le maraud ne se le fera pas dire deux fois.

L'idée qui est au fond de cette fable du *Jeu de la Mort,* fable appuyée sur un fait réel, c'est la vérité pure, simple, naïve : ce qui se passe en nous, autour de nous : LA VIE.

Ce compromis entre des hommes qui se déclarent la guerre pour des pièces de cinq francs, c'est la vie, non pas exagérée, mais un peu poussée au rouge.

Et cet avortement de la grande bataille, c'est encore la vie, la vie telle qu'elle est, où tout projet tombe, où tout plan se détraque, où toute chose est malade et meurt dès qu'on la règle, dès qu'on l'*organise,* au lieu de la laisser aux chances vivifiantes du sort.

Si ces hommes s'étaient réunis pour vivre, il n'en fût pas resté un seul. Réunis pour se détruire, ils vivaient.

Ne criez pas au paradoxe. Nous avons trop de bonne paresse pour jouer au paradoxe. Ce que nous disons, c'est la vérité.

Voyez ! une centaine de va-nu-pieds arrivent, à la grâce de Dieu, sur les bords du Sacramento. Les voilà millionnaires ! Ils se baignent dans la poudre d'or. Ils réalisent et dépassent les miracles des contes de fées.

Bref, ils inventent la Californie.



C'est très-bien.

La Californie inventée par des gens qui ne la cherchaient pas, voici surgir dans tous les recoins du globe des milliers de *compagnies* (oh! les compagnies!) qui *s'organisent* vigoureusement, qui chantent : « Ces trésors sont à moi! » et qui envoient au delà des mers des personnes bien couvertes, lesquelles reviennent va-nu-pieds! Est-ce de l'histoire, cela?

Quand des hommes, fils d'Adam, se réunissent et crient : « Nous allons faire quelque chose, » il n'y a jamais rien de fait.

Le proverbe qui dit : « L'homme propose, et Dieu dispose, » vaut à lui seul toutes les philosophies.

Nous pourrions creuser l'axiome, mais ce serait braire.

Éclairons plutôt cette longue métaphore que nous avons arrangée en roman, et montrons jusqu'à l'évidence que le *Jeu de la Mort* c'est tout bonnement le *Jeu de la Vie,* la vie humaine rendue à la sincérité de ses mille antagonismes, et par conséquent assurée contre une foule de catastrophes.

Car du moment qu'on est averti, on se gare; et nous prétendons que nos joueurs de la mort étaient beaucoup moins exposés que vous et moi.

Si Jean de la Mer, dans sa prévoyance diabolique, ne leur eût point assigné un terme de rigueur, après lequel ils n'étaient plus même admis au partage du gâteau, ils seraient tous décédés dans leur lit, avec des pistolets sous l'oreiller et une cuirasse par-dessus leur chemise.

Ils étaient sages, ces gens, et vingt ans d'inquiétudes les avaient tous rendus prudents comme des lièvres. Se préserver, voilà quelle était leur préoccupation unique. Ils ne songeaient plus du tout à attaquer.

Et vraiment ici la parité cesse. Le *Jeu de la Vie* est bien autrement meurtrier que le *Jeu de la Mort*. Entre parents ou cohéritiers, entre amis et confrères, nous songeons à frapper bien plus qu'à nous défendre.

Le fer, le feu, le poison, j'admets que nous en usions peu, parce que cela est brutal, dangereux et bête. Mais les armes gentilles : la calomnie, la délation, l'ingratitude, l'astuce, vertudieu ! nous manions tout cela un peu mieux que nos pauvres Vitriâs !

Nous savons donner la poignée de main qui tue et le cher baiser de Judas.

Allons ! nos joueurs de la mort étaient des innocents et des poules mouillées !

Ils avaient bien essayé maintes fois de se monter des tours assez lugubres, mais papa Romblon d'abord et ensuite Romblon-Ballon les avaient toujours tenus en respect.

Ils en étaient venus à prendre leur situation comme elle était.

Et encore une fois, leur situation n'était bizarre qu'à la surface. C'était une tontine comme une autre, pas beaucoup plus immorale, si l'intention vaut le fait, et pas beaucoup moins avantageuse que le commun des tontines.

La tontine ordinaire est le raccourci de la vie. C'est la plaie humaine entretenue sous la protection de la loi. C'est la loterie du sang, la roulette infâme et impie.

C'est l'égoïsme de la lutte civilisée mis à nu avec cette naïve effronterie des choses commerciales. C'est le *nec plus ultra* du matérialisme bourgeois.

Mais, en somme, c'est la nature de l'humanité même. Car notre existence à tous n'est-elle pas une tontine? Et, dans toutes les positions, le gros lot n'est-il pas au dernier vivant?

Nous connaissons, en vérité, des familles bien respectables où l'on ne s'est pas dit tout haut et niaisement : « Nous nous entre-tuerons, » et où l'on s'est entre-tué.

Après ça, nos Vitriâs pourront bien réparer le temps perdu et donner un coup de collier à la dernière heure.

Ils ont tous bonne envie des quatre millions, allez ! Laissons-les à leur affaire.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil tout autour de la chambre, éclairée par des bougies en plein midi, Fargeau, Houël, Morin, Guérineul et Maudreuil tirèrent chacun de sa poche une paire de pistolets.

Puis chacun d'eux s'assit avec sa paire de pistolets devant soi.

Le petit fantôme, qui était sans armes, regardait ce manége et souriait comme on sourit en voyant des enfants jouer au soldat.

— Comme si on n'aurait pas pu vous faire votre petite affaire pendant que vous aviez les yeux bandés !... grommela-t-il. Ah ! garçailles ! garçailles !...

Il s'assit à son tour.

— Mais dites-moi donc, reprit-il, si Menand et Olivette sont finis ?

— Je les ai vus monter dans leur fiacre, papa Honoré, répondit Guérineul, et à moins que vous ne les ayez fait étrangler par un de vos muets...

— Incapable! incapable! incapable! s'écria

vivement le vieillard ; je suis là pour tenir les enjeux... Je vous laisse la besogne, mes mignons... et vous êtes tous de grands vilains paresseux, da !.

Il était enjoué! il était caressant, ce vieux coquin!

— Eh bien ! reprit-il, puisque nous n'avons à pleurer aucun de nos amis, il faut un peu parler de nos petites affaires, mes chéris... Après-demain, nous serons tous forclos, comme on dit... et nous n'avons plus que trente-six heures pour jouer notre dernière partie... Attendre, c'est très-bien... mais il y a un terme à tout...

— Nom de bleu ! s'écria Guérineul, je vous ai toujours dit, moi, qu'il faudrait finir par où nous aurions dû commencer... Des pistolets et des couteaux... et puis au petit bonheur !

Il prit ses deux pistolets et les fit sonner sur la table.

Tout le monde tressaillit, excepté le fantôme.

— Ça peut se faire! ça peut se faire ! dit-il en adressant à Guérineul un petit signe d'approbation ; mais voyons si tout le monde est du même avis.

Houël, Fargeau et Morin gardèrent le silence.

Cousin et ami réclama du geste l'attention générale.

— Messieurs, dit-il, délibérons et délibérons vite, car l'absence de notre cohéritière Olivette nous sert... Je crois savoir qu'elle a gardé dans son cœur...

— Écoutez, nom de bleu ! Maudreuil, interrompit Guérineul, ne *débinez* pas trop la marquise, parce que les convenances...

— La paix ! la paix ! la paix ! dit le président Honoré.

— Je crois savoir qu'elle a gardé, reprit Cousin et ami, un amour romanesque pour ce gars de Vesvron... Tiennet Blône.

— Bah !... fit Guérineul d'un air fat ; tâche !

— Ah ! ah ! ah !... ricana le bonhomme Honoré ; Tiennet Blône... un beau brin de garçon... Après?

— Après? dit Cousin et ami ; après... il nous reste deux jours pour arranger nos affaires... Ce Tiennet Blône et Berthe sont vivants tous les deux. C'est là le nœud... il faut le trancher !

III

Hauts faits de Tiennet Blône.

Ce Cousin et ami avait eu un beau moment autrefois au souper des funérailles. Un instant nous avions espéré qu'il s'élèverait au-dessus du commun et prendrait une position un peu importante.

Mais du tout. Feu de paille. L'exaltation de l'homme qui hérite l'avait grandi pour quelques heures, puis il était retombé.

Bon employé des pompes funèbres, du reste, aimant le cimetière, plein de goût pour tout ce qui concerne les corbillards, ferré sur la première, la seconde et la troisième classe, l'esprit

meublé d'os en croix, de larmes d'argent et de jolies épitaphes.

Dans son intérieur, les objets d'art consistaient en plusieurs vues du Père-Lachaise et en tableaux exécutés avec des cheveux, où des messieurs et des dames, agenouillés à l'ombre des saules pleureurs, se mettaient des mouchoirs sous le nez et gravaient sur des mausolées des inscriptions ingénieuses.

Ces tableaux étaient tous animés par des chouettes, des chauves-souris et des sabliers ailés.

— Trancher le nœud! s'écria Guérineul répondant à la motion de Cousin et ami, voilà vingt ans qu'on répétaille cette bourde-là; proposez quelque chose!

— D'abord, reprit Cousin et ami, est-on bien sûr que ce Tiennet Blône soit à Paris?

— Oui, oui, oui, oui! répliqua le fantôme toujours gai comme pinson.

— Puisqu'il était hier chez la marquise! ajouta Houël.

— Eh bien! s'écria Cousin et ami, je vous le dis franchement, il n'y a pas à tortiller, puisque Berthe est encore en vie... j'opine... et pourtant... Ma foi, écoutez donc, c'est un terrible homme que ce gars-là!

— Pour ma part, dit Fargeau très-résolûment, je ne veux pas m'attaquer à lui.

Guérineul le regarda. En suivant Fargeau, il pensait jouer au fin.

— Ni moi non plus! fit-il.

— Permettez, mes agneaux! dit le fantôme; il ne s'agit pas de ce gars... il s'agit de notre petite cousine Berthe qui va hériter de quatre millions après-demain, y compris l'annuité que vous venez d'apporter comme de bons petits enfants...

Son regard qui avait, à ce moment, un rayon sarcastique, glissa vers le coin de la cheminée où l'on avait déposé les sacoches. Tous les regards des assistants suivirent le sien, et il y eut un gros soupir poussé en chœur.

Ces sacoches, c'était le plus pur de leur sang. C'était le revenu intact de leur part d'héritage qu'ils apportaient ainsi pour la vingtième fois depuis vingt ans. Depuis que la succession de Jean de la Mer était ouverte, ils n'avaient pas touché un sou, les malheureux!

Et cette atroce plaisanterie du vieux philosophe menaçait de finir au plus mal. Après s'être serré le ventre plus ou moins pendant vingt ans, les cohéritiers voyaient leurs épargnes prêtes à s'envoler.

Ils n'étaient pas là, croyez-le bien, sur un lit de roses. Jean de la Mer les avait mis en face les uns des autres, et au premier abord, ils avaient accepté la lutte assez gaiement. Mais Romblon ayant escamoté la bataille définitive qui devait *trancher le nœud* derrière la roche de la Mestivière, ils s'étaient dégoûtés du péril pour l'avoir vu de trop près.

Ils s'étaient dit :

« Pardieu! dans vingt ans, il passe bien de l'eau sous les ponts. Laissons faire le temps. »

Et le temps s'était moqué d'eux tout comme ce vieux singe de Jean Créhu.

Pauvres gens! versons une larme sur leurs embarras.

— Je vous prie de croire, mon respectable ami et cousin, reprit Maudreuil en s'adressant au happe-monnaie Honoré, que je parle avec réflexion... Il s'agit beaucoup de ce Tiennet Blône... Nous le trouverons, soyez-en bien sûr, entre nous et notre cousine et amie...

— Savoir! dit le fantôme, savoir, savoir, savoir, mon chou, savoir!

—Notre cousin et ami Fargeau, reprit encore Maudreuil, a voulu résoudre le problème en sens inverse... Il a proposé hier un arrangement à quelqu'un pour nous faire égorger tous.

— Comment! moi aussi! s'écria Guérineul.

— C'était avant notre entrevue, répliqua simplement Fargeau.

— Hé! hé! hé! ricana le fantôme; en avons-nous fait de ces jolis projets!... Mais ce pauvre cousin Fargeau... il ne se décourage pas, au moins!... C'est bien, mon bichet! c'est très-bien!

Fargeau réfléchissait.

— Diable! se disait-il, M. Baptiste m'a vendu... Heureusement que c'était une fausse attaque... Jouons serré : la partie est encore belle!

— Notre bon Fargeau a usé de son droit, dit le docteur Morin; c'est l'argent qui lui manque comme à nous... Si ce vieux libéral de Jean Créhu ne nous avait pas coupé les vivres, notre affaire serait faite depuis longtemps...

— Délibérons! délibérons! interrompit Houël; le temps presse.

— Je sais où est Berthe, dit Cousin et ami.

— Moi aussi! s'écrièrent à la fois Houël et Morin.

— Bavard de Baptiste! pensa Fargeau.

— Le cousin Fargeau le sait parbleure mieux que nous! ajouta Guérineul.

— Penser à nous détruire réciproquement désormais, reprit Cousin et ami, c'est bien grave!...

Sans ce diable incarné de Tiennet, je dirais : Occupons-nous exclusivement de Berthe...

— Eh bien?... dit le fantôme.

Il y avait de l'hésitation sur tous les visages, sauf celui de M. Fargeau qui semblait assister à cette conférence en homme désintéressé.

Évidemment, il avait d'autres cordes à son arc.

— Eh bien?... répéta Cousin et ami.

— Il n'y a pas de doute!... murmura Houël, c'est épineux!... Souvenez-vous du souper des funérailles... ce Tiennet nous en fit voir de rudes!...

— J'ai vu mieux que cela! dit Maudreuil avec une certaine emphase.

— Quoi donc?

— Je vous dis que c'est un diable!... Quand j'ai été à Londres pour étudier la question des obsèques anglaises, j'ai voulu voir un pugilat... Je rattachais cet exercice à l'art des gladiateurs que les anciens faisaient combattre autour des tombeaux... Il y avait un nommé Swift qui était étonnant...

« Pendant que je regardais ce Swift battre tous ses concurrents, j'aperçus parmi les spectateurs une figure de connaissance... notre Tiennet Blône, habillé en pur gentleman et suivant la lutte avec un binocle d'or.

« Je me procurai son adresse et j'allai chez Swift :

« — Peut-on tuer un homme d'un coup de poing ? lui demandai-je.

« — Je crois bien ! me répondit-il ; le coup de poing du poumon...

« — Voulez-vous me vendre un coup de poing du poumon cinq cents livres sterling ?

« Il fit quelques difficultés, puis il fut convenu qu'il écraserait le pied de notre Tiennet au sortir de son hôtel, qu'une bagarre s'ensuivrait, puis le coup de poing du poumon.

« Ce Swift, sans exagérer, porterait Romblon-Ballon à bout de bras.

« Le lendemain, il attendit Tiennet, qui s'appelait M. Mérieul.

— Ah diable !... interrompit-on dans l'assistance.

— Il attendit Tiennet, reprit Cousin et ami, et lui planta loyalement sa botte sur le cou-de-pied.

« J'étais là, moi, pour voir si mon boxeur gagnait ses 12,000 francs, que j'avais pris, je dois l'avouer, chez le banquier de mon administration.

« Tiennet le repoussa rudement.

« Swift se mit en garde.

« Il se fit aussitôt un cercle de curieux.

« Tiennet jeta son chapeau. A la première passe, je le crus mort. A la seconde, il sauta de côté, mit le cou de Swift sous son bras, le saisit par les hanches, fit un haut-le-corps, et ramassa son chapeau.

« Swift avait été lancé comme un bâton qu'on fait tourner en l'air. Il gisait à dix pas de là, sur le pavé, la tête fendue...

— Tonnerre de Landerneau ! s'écria Guérineul ; j'aurais voulu être là par exemple... c'est le coup des lutteurs du Midi !

— J'ai vu mieux que ça ! dit Morin à son tour.

— Ah ! bah ! s'écria-t-on à la ronde.

— Je ne l'aime pas, moi, ce Tiennet, reprit le docteur : je le crois libéral... c'est-à-dire, vous m'entendez bien, il n'y a plus de libéraux... mais enfin... D'ailleurs, c'est lui qui alla chercher cet âne bâté de Méaulle pour soigner Jean de la Mer.

« J'étais à Alger, pour éviter la rencontre de nos amis, ici présents. Deux fois de suite j'entendis siffler quelque chose à mon oreille, en me promenant derrière la ville.

« C'étaient des balles. Comme j'avais entrevu le Tiennet, qui était officier de spahis, je lui at-

tribuai ces attentions anonymes. J'avais grand tort, mais j'ignorais que notre cousin Fargeau fût alors en Afrique... »

Fargeau salua. Le fantôme lui décerna un bravo caressant et paternel.

— Voulant mettre fin à ces tentatives, poursuivit le docteur, je m'abouchai avec quelques Arabes des douars. Je suis prudent, moi; je ne liardai pas sur le nombre, et d'ailleurs, en conscience, ces Arabes ne coûtent pas cher!

« Quelques livres de *kouskoussou*, du tabac et des dattes : cent francs le tout. Moyennant ça, vous achetez une demi-douzaine de coquins verdâtres avec des coiffes blanches, qui feraient peur à la vieille servante des brigands de Gil Blas.

« Je pris donc six burnous. Le Tiennet chassait le lion, comme Gérard, tout seul dans les sables.

« Mes six engeances se cachèrent au fond d'un *oued* desséché. Moi je pris position entre les quatre murs d'un marabout, afin d'avoir au moins le spectacle pour mon argent.

« Tiennet, le lieutenant Mérieul, passa bientôt à cheval.

« Prrran! Pan! pan!

« Six coups de fusil!

« Des lambeaux de l'uniforme volèrent au vent. Tiennet prit le galop et disparut dans un tourbillon de sable.

« Vous croyez que c'est tout? Mes Arabes partageaient cette opinion.

« Mais Tiennet sortit soudain du tourbillon de sable. Il était blessé. Son burnous blanc avait des taches rouges.

« Il tenait à la main un fusil double.

« Nous le vîmes se coucher le long du flanc de son cheval, de telle sorte que la selle et le garrot lui faisaient un rempart; sa jambe seule restait visible, sous le ventre, à l'étrier.

« Il passa comme le vent. Son fusil s'alluma deux fois. Deux de mes Arabes tombèrent.

« Les quatre autres rechargeaient.

« Tiennet revint, essuya la décharge, qui tua son cheval roide, et tira ses deux coups, couché qu'il était à plat ventre.

« Deux Arabes de moins!

« Et avant que les autres eussent le temps de recharger, il bondit comme un lion sur le sable. Il n'avait que son couteau de chasse contre deux grands yatagans affilés comme des rasoirs.

« Son sang coulait.

« Les deux Arabes l'attendaient de pied ferme.

« Avez-vous vu la foudre tomber?...

« Je ne sais pas comment ça se fit, moi. Ce ne fut pas un combat. Les deux Arabes n'eurent seulement pas le temps de crier : « Allah ! »

« Ils roulèrent sanglants, au fond de l'oued, sur les cadavres de leurs quatre compagnons.

« Tiennet essuya son couteau, souffla dans son fusil, embrassa son cheval mort, et s'en alla en sifflant l'air de chez nous :

« Monsieur Bertrand dit à l'Anglais:
Arrête!
Arrête!... »

Le docteur se tut.

— Nom de bleu! Ah! nom de nom de nom! fit Guérineul avec admiration; dès là-bas, il donnait un peu *cossument* le coup de bélier?... Ah! nom d'un chien! nom d'un chien!...

— C'est joli, dit le fantôme! bien gentil! bien gentil!

Les autres se regardaient déconcertés.

Fargeau, qui n'avait pas encore parlé, toussa comme font tous les pédants avant l'exorde, et prononça de sa voix discrète et flûtée :

— Tiennet Blônc a fait mieux que cela!

— Pas possible! s'écria Guérineul.

— Écoutez et jugez.

IV

Où le fantôme se montre bien léger.

M. Fargeau toussa une seconde fois, prit une pose universitaire et commença ainsi :

— La force et ce brutal entraînement que vous appelez le courage ne sont rien à mes yeux. Ce qui rend un homme redoutable, c'est l'adresse d'esprit. Quand l'adresse d'esprit se trouve réunie à la force et au courage, ma foi, il ne faut pas s'y frotter. Avez-vous entendu parler du major Hans Bach, le mangeur de Hongrois?...

— Je l'ai vu à Vienne, répondit Cousin et ami, quand je suis allé prendre des notes sur le

système d'inhumation germanique... un terrible boucher!

— Un taureau-chacal! reprit M. Fargeau; Hercule et Thersite. Quand le capitaine Philippe fut fait prisonnier sous Comorn...

— Qu'est-ce que c'est que le capitaine Philippe? demanda Guérineul.

— Tiennet Blône... Quand il fut fait prisonnier par les Autrichiens, on le mit dans la forteresse de Tarvis, d'où jamais captif ne s'évada.

« Tiennet avait beaucoup fatigué pendant la guerre. Georgey, son général, comptait sur lui et ne le ménageait pas. Il se reposa pendant huit jours. Le commandant de la forteresse était un brave homme.

« Au bout de huit jours, ce commandant fut changé et remplacé par le major Hans Bach, le mangeur de Hongrois.

« Tiennet donna une poignée de main au gouverneur destitué et lui dit :

« — Commandant, vous étiez trop bon : vous me gêniez... Ce sera un plaisir au moins que de faire la guerre à ce coquin de Hans Bach !

« — Prenez garde ! répliqua le commandant; à la moindre fredaine, Hans Bach vous cassera la tête... Portez-vous bien !

« Ils se séparèrent.

« Hans Bach vint voir son prisonnier. Il le trouva beaucoup trop bien logé, trop bien vêtu, trop bien nourri. *Der Teufel!* un Français au service de la Hongrie! abomination double! Hans Bach défendit qu'on le laissât sortir pour faire la promenade sur le rempart ; il ordonna qu'on le mît tout en haut du donjon, vêtu d'une manière de sac de toile et nourri comme un chien.

« Tiennet lui dit :

« — Merci, major, comme cela je m'en irai demain.

« Hans Bach sourit. Il plaça un factionnaire dans le cachot, un factionnaire à la porte et deux sentinelles sous la fenêtre, dans le préau. Tous les quarts d'heure, les deux sentinelles du préau devaient crier : « Garde à vous! » auquel cri le factionnaire du cachot devait répondre en se montrant à la fenêtre.

« Toute la nuit, on fit des rondes à n'en plus finir.

« Le lendemain, Hans Bach monta au donjon après déjeuner.

« Il entra et referma derrière lui la porte du cachot.

« Le prisonnier était couché sur la paille dans son sac de toile; le factionnaire, après avoir pré-

senté les armes, continuait sa promenade militaire.

« — Eh bien ! capitaine, dit Hans Bach, nous ne sommes pas encore parti ?...

« Comme le prisonnier ne répondait pas, Hans Bach se pencha ; mais à ce moment, une main d'acier le saisit à la gorge et le terrassa. C'était le factionnaire... Et le factionnaire était notre Tiennet Blône...

— Ah ! fichtre ! interrompit Guérineul.

On écoutait autour de la table.

Fargeau poursuivit :

— Mon Dieu ! oui... le prétendu prisonnier couché dans son sac de toile sur la paille n'était autre que le soldat allemand, avec un bâillon gros comme la tête dans la bouche... Tiennet lui avait emprunté son costume sans lui en demander la permission, et il se pavanait de long en large, le mousquet sur l'épaule.

« Hans Bach n'avait garde de crier, car Tiennet Blône l'étranglait. Sans lâcher la gorge, il s'assit commodément sur la poitrine du mangeur de Hongrois et lui enfonça de la paille à poignée dans la bouche. Il en mettait, il en mettait !

« Quand le major fut empaillé, Tiennet lui lia son foulard sur la bouche pour que le tout fût bien solide. Après quoi il le déshabilla.

« Il fit une seconde fois sa toilette auprès du major garrotté. Ce que le major prodiguait de blasphèmes intérieurs pendant cela, vous pouvez le deviner.

« Mais voici le comble!

« Le major portait d'incommensurables moustaches rousses. Tiennet les coupa proprement, les fixa sur un peu de poix arrachée aux fentes de la porte et se les appropria sous les yeux de leur ancien propriétaire.

« Pauvre mangeur de Hongrois!

« La toilette était achevée. Tiennet avait le costume complet du major autrichien, depuis le shako-casquette jusqu'aux bottes molles, en passant par les moustaches rousses. Comme il allait prendre congé du commandant, les sentinelles crièrent : « Garde à vous ! » dans le préau.

« C'était le quart d'heure qui finissait.

« Tiennet se mit à la fenêtre et fit le salut militaire.

« Les sentinelles pensèrent :

« — En voilà un qui garde un peu bien ses prisonniers, le major Hans Bach !...

« — Bonsoir, major ! dit Tiennet avec politesse.

« Puis il sortit, et ajouta sur la porte en grossissant sa voix :

« — De la paille!... de la paille !... Sa Majesté Impériale est trop bonne d'accorder de la paille à de pareils coquins!...

« Le factionnaire du corridor porta les armes.

« Tiennet, qui avait la canne de Hans Bach, corrigea un peu son mouvement et passa.

« Il traversa les galeries, la salle d'armes, les cours , les préaux, tout doucement, sans se presser. Le nouveau commandant n'était à la forteresse que depuis la veille ; on n'était pas encore familier avec ses allures.

« Arrivé à l'écurie, il dit au palefrenier :

« — Qu'est-ce que tu as de bon, Fritz, en fait de coureur?

« — Gracieux seigneur, il y a *Lisola,* un vrai tourbillon.

« — Voyons ! selle-moi Lisola, que je gagne un peu d'appétit pour mon second déjeuner !

« — Oui, gracieux seigneur.

« Lisola fut sellée. Un tourbillon, c'était vrai ! Deux heures après, Tiennet avait fait douze lieues.

« On le chercha sur la route de Hongrie. Il courait du côté de Francfort.

« Quant au major Hans Bach, le mangeur de Hongrois, il fut délivré à la garde mon-

tante, désempaillé, baigné, lotionné, etc...

— Et Tiennet Blône? demanda Morin.

— Tiennet Blône n'était pas fâché de voir l'Allemagne... En passant à Wiesbaden, il dansa comme un perdu et fit sauter trois fois la banque... J'oubliais de vous dire qu'il renvoya au major, dans un paquet cacheté, son uniforme et ses moustaches...

— Ah bien! ah bien! par exemple! dit Guérineul, en voilà des histoires!

Tout le monde réfléchissait. C'était à cet homme-là qu'il fallait s'attaquer.

— C'est gentil, prononça le fantôme du bout des lèvres, c'est bien gentil... mais...

Il s'interrompit. On entendit le bruit sec de sa petite tabatière d'argent. Il prit une prise, et l'assistance éternua comme toujours.

— Mais quoi? demanda-t-on.

Le fantôme secoua d'un air fat sa vieille figure d'ivoire jauni.

— J'ai vu encore mieux que ça! dit-il avec une mystérieuse solennité.

— Allons donc!...

— Il n'y a pas d'*allons donc!* répliqua le fantôme en clignant de l'œil... j'ai vu mieux que ça, mieux que ça... oui, oui, oui... Écoutez plutôt:

« A la cour d'un sultan des Indes, que je ne nommerai pas par discrétion... »

Tout le monde dressa l'oreille à ce début. On regarda le petit bonhomme. Ses yeux avaient repris leur fixité morne, et sa barbe d'un blanc sale remuait toute seule aux mouvements de sa bouche.

— Vous vous demandez, reprit-il, comment j'ai pu aller aux Indes, étant forcé de présider vos réunions tous les ans?... Je vous expliquerai ça à la fin.

« C'était une cour cossue, genre mogol; des diamants partout et des cachemires pour linge de corps. Éléphants et rhinocéros à bouche que veux-tu.

« Et des bayadères ! ah ! des bayadères!

« Et des brahmanes et des parias, enfin toutes les productions du pays!

« Beaucoup d'Anglais qui vont là vendre leurs rasoirs...

« Un jour, il arriva des Jungles un tigre de toute beauté. Nous allâmes le voir avec l'empereur, un homme d'éducation et pas fier. Qu'aperçois-je auprès du tigre ? Le sieur Tiennet Blône, en costume de satrape et entouré de riches marchands de rasoirs.

« Ma surprise, je vous l'avoue, fut égale à mon étonnement...

— Ah çà ! gronda Guérineul, est-ce qu'il nous fait poser, le Happe-monnaie?

— Chu-u-ut ! fit le vieil Honoré, vous allez voir !

« Les Anglais et Tiennet Blône étaient en grande conférence.

« J'appris qu'ils réglaient entre eux les conditions d'un pari et d'un combat...

— Parbleu ! s'écria Guérineul, Tiennet va se battre avec le tigre... ce n'est pas drôle du tout !

Le fantôme haussa les épaules.

— Mon mignonnet chéri, vous n'y êtes pas, dit-il ; donnez-nous un peu la paix ! Il s'agissait, en effet, de battre le tigre... mais ceci n'est rien... après l'avoir battu, il fallait le manger...

— Tout entier ? s'écria-t-on.

— Tout entier, comme j'ai l'honneur de vous le dire... Il y avait des millions d'engagés des deux côtés... L'empereur paria trente-six bayadères contre deux douzaines de beaux mouchoirs de poche... Moi, je fis un franc cinquante pour le tigre.

« Le combat commença. Tiennet Blône tua le tigre d'un coup de pied au bas des reins. Il se mit à le manger tout de suite.

« Ce fut vite fait...

— Allons ! allons ! M. Honoré, dit Cousin

et ami, quand il s'agit de vie et de mort...

— Monsieur ! déclama le fantôme d'un accent chevaleresque, mourir n'est rien, c'est notre dernière heure !...

Puis, bravant le mécontentement général et prenant un sourire décidément goguenard, il ajouta :

— Quand il s'agirait de l'honneur même, de l'honneur, bien plus cher que la vie à toute âme généreuse, je ne pourrais vous dire autre chose, sinon que Tiennet Blône dévora le tigre... Il le dévora, sac à papier !... Je soutiendrai ça, voyez-vous, jusque sur l'échafaud !...

— Il est ivre !... se disait-on autour de la table.

— Ivre ou fou !

Par le fait, c'était une chose fort bizarre que de voir cette momie plaisanter à la façon des commis voyageurs en goguettes.

— Non, non, non, mes amours, je ne suis pas ivre, poursuivit-il en secouant son crâne proprement disséqué, et nous verrons bien, avant qu'il soit deux jours, lequel de nous tous était le plus sage... Mais Tiennet avala le tigre : c'est de l'histoire... Et j'aurais perdu mes trente sous, moi qui vous parle, s'il ne s'était pas arrêté devant les intestins...

« Ça ne vous amuse pas, mes pauvres enfants, s'interrompit le fantôme, parce que vous n'êtes pas en train de vous amuser ; vous ririez comme des bossus... oui, oui, oui... mais je vous raconte ça, moi, dans un but sérieux... car, que voulons-nous ? Faire du chagrin à ce Tiennet Blône, n'est-ce pas ?... Eh bien, voici la recette : donnez-lui des intestins de tigre... Il les déteste.

— Est-ce fini ? dit Cousin et ami.

Le bonhomme éclata de rire tout seul au milieu de ces figures refrognées.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! fit-il en coquetant, comme s'il eût obtenu un franc succès de gaieté, il y a quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, j'étais un satané farceur !... J'inventais des bêtises à mourir de rire !... Mais ne vous fâchez pas, mes garçailles : c'est fini, comme vous dites... Je n'ajoute plus qu'un mot qui va nous réconcilier joliment : votre grand drôle de Tiennet Blône ne boxera plus d'Anglais, ne fusillera plus d'Arabes et n'empaillera plus de major autrichien...

— Comment ?... s'écria-t-on autour de la table.

Fargeau lui-même devint attentif.

— Je l'ai là sous clef votre Tiennet ! acheva le vieillard.

Tout le monde s'était levé.

— Où ça? demanda Maudreuil.

— Dans la tirelire.

Les héritiers de Jean Créhu se regardèrent. Ils hésitaient à croire, tant ce coup de fortune était au-dessus de leurs espérances !

— Et..., dit Fargeau, il est vivant?

— La cave est profonde, répondit le fantôme, et la maison isolée... Il n'a pas d'armes... Si le cœur vous en dit, prenez vos pistolets et descendez... Moi, je m'en lave les mains.

V

Rendez-vous.

Cette nouvelle donnée par le fantôme était tellement invraisemblable et venait si mal après le conte à dormir debout qu'il avait pris la peine d'improviser, que tout le monde douta.

Tiennet Blône dans la tirelire ! quelle apparence ! Comment y serait-il entré ? Les cohéritiers se disaient, chacun à part soi :

« Nous la cherchons depuis des années, nous, cette coquine de tirelire ! et voilà un homme qui tombe des bords du Danube et qui la trouve en un seul jour ! »

— Mes meilleurs amis, dit le fantôme avec sentiment, ça vous étonne?... Je n'en suis pas surpris... mais croyez-en mon cœur... je ne me serais pas permis cette jolie histoire indienne... car elle est jolie, au fond, cette histoire-là!... je ne l'aurais pas risquée, dis-je, si je n'avais eu sous la main de quoi me faire pardonner ce que ma verve peut avoir d'audacieux et d'un peu caustique... Sérieusement parlant, j'ai trouvé ce beau garçon endormi dans ma cave en faisant la ronde quotidienne qui m'est prescrite par nos statuts... Un instant, j'ai eu l'idée de lui couler une balle dans l'oreille...

— Et vous ne l'avez pas fait! s'écria Cousin et ami.

— Mon bon enfant, je vous en ai réservé l'honneur, répliqua le fantôme.

Cousin et ami rentra ses cornes.

— Il est là dedans depuis hier soir, reprit le vieil Honoré; il m'aura suivi comme autrefois papa Romblon, car il n'y a pas d'issue... Vers neuf heures, ce matin, il s'est réveillé... Bonté de Dieu! si vous saviez quelle vie il a faite dans son trou... J'ai cru que la maison allait tomber... J'ai soulevé un coin de la trappe... il se faisait de la lumière avec des bougies de briquet... mais ça ne dure pas longtemps... Je l'ai vu pren-

dre des sacoches dans le tas qui est sous la trappe, et les lancer contre la porte... Ah! la porte est bonne... Quand il a eu bien travaillé, il s'est reposé sans doute, car voilà déjà du temps qu'on ne l'entend plus... Voyez-vous, mes bichonneaux, il y a deux manières : le laisser là se mitonner tout seul comme le Romblon ou le dépêcher à l'instant : ça vous regarde.

Fargeau se rassit.

Maudreuil, Houël et Morin s'interrogeaient de l'œil.

— Ça a l'air vrai, tout ça, dit Guérineul; le vieux n'oserait pas nous en tirer une de cette longueur-là!... Moi, je dis : Roule ta bosse, sacrebleure! J'opine pour casser le gars en deux temps.

— C'est peut-être le plus prudent, appuya Houël.

— Je suis de cet avis..., murmura Morin

— Moi aussi..., dit Maudreuil.

Ces trois messieurs n'y allaient pas de très-bon cœur, parce qu'ils se doutaient bien qu'on allait leur dire :

— Alors, en avant!

— Et vous, cousin Fargeau? demanda le fantôme.

— Moi, je m'en lave les mains, répliqua M. Fargeau.

Le fantôme l'observait en dessous.

— Il a son idée! pensait-il, bien sûr, il a son idée!... mais il y passera tout de même!... Mes mignonnets, poursuivit-il tout haut, voici ce que je propose... Le cousin Houël est cassé comme un vieux pot, le cousin Maudreuil n'a que le courage civil, et le docteur Morin, malgré ses opinions politiques, est un peu plus poltron que moi qui fais honte aux lièvres... Notre cousin Guérineul au contraire... ah! ah!... Tonnerre de Landerneau! comme il dit, voilà un brave garçon, celui-là!

— Bon! bon! grommela Guérineul, je vous vois venir, vous, l'ancêtre, sacrebleure! .. C'est à moi le tour, pas vrai?.... Je n'aime pas beaucoup ce jeu-là, moi... nom d'un chien!... tirer sur un homme dans une cave!...

— Écoutez! reprit le Happe-monnaie, je vais vous donner deux de mes petites garçailles...

Il appelait ainsi les grands drôles qui accompagnaient les héritiers dans les fiacres pour les garder et leur bander les yeux.

Guérineul prit ses pistolets et les arma.

— Voyons, Fargeau, dit-il, faut-il marcher?

— Marchez, répliqua Fargeau avec une tran-

quillité qui contraria manifestement le fantôme.

— Diable! diable! diable!... fit ce dernier; il a décidément son idée!

Par le fait, Fargeau mettait en ce moment la dernière main au plan de l'une de ces comédies subtiles et compliquées qui étaient sa spécialité.

Ça se dessinait. C'était noué, serré, brouillé comme une toile d'araignée.

Guérineul partit, le pistolet à la main, escorté par deux estafiers armés.

— Nous allons entendre la chose, dit le fantôme qui mit son menton sur ses deux pouces et prêta l'oreille, attendant l'explosion.

Morin, Houël et Maudreuil se rapprochèrent de la trappe.

Fargeau méditait comme si la partie qui se jouait là, si près de lui, ne l'eût en aucune façon regardé.

— Tu y passeras, mon mimi, pensait le fantôme en le guettant sournoisement; tu y passeras tout de même!

— Mon bon M. Honoré, dit la voix de Cousin et ami à son oreille, je voudrais bien vous parler avant de partir.

Le fantôme fit un signe de consentement.

— Avant de partir, murmura la voix du doc-

teur Morin à son autre oreille, j'aurais deux mots à vous dire.

Second signe de consentement.

— Peut-on vous causer un tout petit peu avant de partir? lui dit tout bas Houël en s'approchant sous prétexte de lui demander une prise.

Troisième acceptation gracieuse, coquette, folichonne, comme savait les faire ce bon petit fantôme.

— Il est longtemps, le cousin! dit-il au bout de quelques minutes; je lui ai donné des aides, non pas pour le défendre, mais pour l'empêcher de rien emporter...

Il tira de son gousset une montre vitriâse, large comme une soucoupe et couverte de mirodures.

Chacun se taisait. L'explosion se faisait attendre.

— Il est si fort!... dit enfin Morin.

— S'il étranglait Guérineul!... ajouta Houël.

— Et s'il venait tomber sur nous comme une bombe! acheva Maudreuil.

Fargeau glissa un regard inquiet vers la porte.

En ce moment, on entendit des pas précipités dans le corridor.

Les quatre cohéritiers saisirent instinctivement leurs pistolets.

Ils croyaient voir déjà Tiennet Blône sur le seuil.

Mais ce n'était que Guérineul.

— Eh bien? s'écria le fantôme.

Guérineul, qui était pâle, jeta sur la table, pour toute réponse, un petit papier où se voyaient trois ou quatre lignes écrites en lettres rouges.

— Oh! oh! fit le fantôme, écrit avec du sang!

Il lut à travers ses lunettes de fer :

« J'ai le portefeuille de Romblon; je sais où vous prendre tous; si un cheveu tombe de la tête de Berthe, vous aurez de mes nouvelles!

« Tiennet Blône. »

— C'était par terre, au milieu de la cave, dit Guérineul; nous avons cherché partout... Pas d'issue!... Ce gars-là, c'est le diable!

———

Olivette et son époux Menand jeune venaient d'entrer. Olivette portait les pistolets.

Combien il était intéressant, Menand jeune, ému par le péril et peut-être par l'amour !

Par l'amour, puisqu'il venait de passer deux heures en tête-à-tête avec celle qu'il avait choisie.

Par le péril, car les deux chevaux de son fiacre avaient pris le mors aux dents, et s'étaient emportés derrière l'aqueduc d'Arcueil. C'était là le motif du retard de Menand jeune et de son Olivette.

Nous l'avouons sans fausse modestie : cette création de Menand jeune nous a valu bien des compliments agréables. Quelques femmes ont poussé l'admiration jusqu'à l'inconvenance, et les anciens notaires nous ont fait frapper une médaille dorée par le procédé Ruolz.

Menand jeune restera dans le souvenir reconnaissant des peuples, comme *les Orphelins du hameau* et le jeune Alexis de *la Maisonnette dans les bois*.

Il est seulement plus joli, plus espiègle, plus susceptible d'inspirer de dangereux caprices aux femmes.

Il s'assit auprès de la porte, et fit des boules de terre glaise pour sa sarbacane.

Heureux les hommes qui connaissent le prix du temps!

Olivette avait pris place parmi les héritiers.

On avait mis devant elle le billet de Tiennet Blône.

Ses sourcils étaient froncés violemment.

— Berthe! pensait-elle, Berthe!... mon malheur!... Celle qu'il aimait dès ce temps-là !...

S'il y a en ce bas monde quelque chose de méchant, de cruel, d'impitoyable, c'est une ancienne servante, devenue dame.

Un serpent à sonnettes n'a sous la dent que de l'eau de fleur d'oranger en comparaison des couleuvres dont nous parlons ici.

Fargeau regardait la jolie marquise, qui était vraiment à croquer sous son costume masculin, et il souriait à ses pensées.

Olivette était justement ce qu'il lui fallait pour entamer le premier acte de sa comédie.

Autrefois, Olivette avait déjà joué une pièce de lui dans le chêne creux de la Mestivière...

En somme, il y avait là quatre personnages importants et bien tranchés. D'abord le fantôme, qui avait ses raisons pour se croire sûr de son affaire, c'est-à-dire d'envoyer, avant que trente-six heures fussent écoulées, tous ses cohéritiers au Père-Lachaise.

En second lieu, Menand jeune, insouciant et

léger, blonde fantaisie, souriant comme le printemps, séduisant comme une rose.

Troisièmement, Olivette qui avait en ce moment dans les veines du fiel au lieu de sang.

Elle avait revu Tiennet. Elle était furieuse d'amour et de jalousie. Il lui fallait Tiennet et la vengeance.

Quatrièmement, M. Fargeau, possesseur d'un plan tout fait qui valait juste quatre millions, à son estime.

Quant à Houël, Morin, Guérineul, comparses! Ils se sentaient débordés en ce moment, et devinaient vaguement qu'il y avait là des gens qui les tenaient. Maudreuil lui-même voyait la partie désespérée...

Il regrettait à cette heure les vingt années perdues !

La réunion n'avait plus de but.

On mit cependant quelques propositions sur le tapis. Maudreuil ouvrit cet avis, qui était assurément praticable, de feindre l'accomplissement de la condition testamentaire et de partager, sous main, entre les prétendus morts et les vivants.

Quoi de plus facile, puisqu'ils avaient tous changé de nom?

Mais le fantôme repoussa bien loin cette mo-

tion, et chacun put remarquer le sourire de mépris qui vint à la lèvre de M. Fargeau. Olivette ne daignait même pas écouter.

Une bataille ? C'était encore possible et chacun pouvait la provoquer.

Mais quand on a reculé pendant vingt ans...

Et puis le premier qui aurait mis la main sur ses pistolets était si sûr d'être accablé!...

— Mes enfants chéris, dit le fantôme, la séance est levée... nous ne nous reverrons qu'en enfer !

Il y avait du terrible, beaucoup de terrible sous le grotesque de ce vieil homme.

Maudreuil, Guérineul, Houël et Morin eurent froid jusqu'à la moelle des os.

Sans se consulter, ils songèrent tous à quelque coup de désespoir. Ces mots que le centenaire venait de prononcer tout doucement avec son sourire moitié joyeux, moitié funèbre, c'était leur arrêt. Ils le savaient.

Une chose singulière, c'est que madame la marquise Oliva de Beaujoyeux choisit ce moment pour coqueter avec M. Fargeau.

Fargeau l'avait abordée galamment et lui avait dit :

— Je ne viens pas vous parler tontine et millions, belle dame... Je sais que vous ne songez pas à cela.

— Si fait, répliqua Olivette, mais j'ai mon affaire.

— Ah ! ah ! vous aussi !... Ces dernières heures pourront être fort intéressantes... Mais venons au fait : l'aimez-vous encore ?

— Comme une folle !

— Alors vous détestez Berthe ?

Les yeux d'Olivette brûlèrent.

— Fort bien, dit Fargeau ; nous allons nous entendre... je puis mettre votre rivale entre vos mains.

— Expliquez-vous !

— Pas ici... Dans une demi-heure je serai au Luxembourg, derrière le carré des roses... puis-je espérer que vous voudrez bien m'y rejoindre ?

— J'y serai avant vous, dit Olivette.

VI

Le carré des roses.

Avant de partir, Guérineul, Morin, Houël et Maudreuil tentèrent un dernier effort auprès de M. Honoré. Ils allèrent à lui, les naïfs, et lui dirent chacun à l'oreille :

— Si vous voulez, nous emporterons le magot et nous partagerons.

Le fantôme les envoya paître avec ce laisser-aller plein de bonhomie qui faisait de lui un si aimable compagnon.

Il n'avait aucune envie de partager, ce digne vieillard !

Guérineul, Morin, Houël et Cousin et ami

montèrent mélancoliquement dans leurs fiacres respectifs, et se laissèrent bander les yeux comme des victimes résignées.

Guérineul, jusqu'au dernier moment, avait espéré l'appui de Fargeau, son futur beau-père, et celui d'Oliva. Mais le rapprochement inattendu d'Oliva et de Fargeau lui était d'un bien triste présage.

C'est à peine s'il avait la force de jurer nom d'un chien ! ou nom d'une pipe ! en songeant qu'Oliva n'avait même pas répondu à son sourire excessivement tendre. Tout était fini, même de ce côté.

Sacrebleure ! ces découragements, on les secoue. Guérineul se dit que s'il fallait y passer, nom de nom ! il y aurait du grabuge !

Pendant que tous les héritiers de Jean Créhu montaient en fiacre, le bon petit fantôme était à sa fenêtre et les regardait d'un air narquois.

— Bonsoir, mes mignonnets, disait-il en frottant ses mains qui faisaient tic tac comme des osselets bien secs, bonsoir, bonsoir, bonsoir !

Nous croyons même qu'il leur fit un pied de nez.

Mais, au moment où les fiacres partirent, sa figure se rembrunit notablement.

Il venait de voir un objet qui se mouvait dans le terrain voisin.

Il mit précipitamment ses lunettes. L'objet était un mendiant qui courait à toutes jambes en suivant les fiacres de loin.

Le fantôme ferma sa fenêtre. Il ne souriait plus.

— Le Tiennet d'un côté, murmura-t-il, ce coquin-là de l'autre, il faut se hâter de faire sa petite affaire! oui, oui, oui!

Derrière le grand carré des roses dans le jardin du Luxembourg, il y a une large et belle allée que les bonnes d'enfants et les militaires désertent pour encombrer l'esplanade ou pour aller s'asseoir en espalier le long des murs brûlants de la pépinière.

Dans cette allée, on trouve parfois un étudiant sentimental, les cinq codes sous un bras, la grisette sous l'autre, parlant polka, Chaumière, bricole et doublé. Mais l'inconvénient est rare. L'étudiant et la grisette sont tellement passés de mode! Ce qui trône, de nos jours, dans le monde sympathique, c'est le représentant et la lorette.

Là-haut, sur les voluptueux sommets du quartier Bréda, les boudoirs bleus parlent politique. Vous avez de ces dames qui gagnent leur vie à épeler le *Moniteur*.

Vers trois heures et demie de l'après-midi, une jeune femme, dont la taille fine et hardie se cachait sous un mantelet de soie sombre, tourna le carré des roses et entra d'un pas pressé dans l'allée en question.

Son visage disparaissait presque derrière un voile noir, chargé d'épaisses broderies.

Elle regarda des deux côtés de l'allée. Il n'y avait personne.

C'était Olivette, qui arrivait la première au rendez-vous donné par M. Fargeau.

Bien que madame la marquise eût sur la conscience un nombre illimité de peccadilles amoureuses, elle pouvait venir seule au Luxembourg sans crainte d'être accostée. L'étudiant ne s'adresse jamais qu'aux femmes dont le bas taché grimace, aux femmes qui se dandinent sur la hanche et qui ont des noix dans leurs poches.

Toutes les autres femmes sont pour lui des *femmes honnêtes*.

Olivette consulta la montre mignonne qui pendait à sa ceinture. Il y avait à peine une

demi-heure que les fiacres avaient quitté la maison du fantôme.

Cette demi-heure lui avait suffi pour faire sa route, pour changer de toilette et pour se débarrasser de Menand jeune.

Elle était donc bien pressée !

Oui. Et cela lui faisait peur. Elle mit la main sur sa poitrine où son cœur battait avec violence.

Les vaudevilles et les proverbes ont eu beau le répéter ; cette chose banale est restée une chose vraie : « Le premier amour ne meurt pas. »

Il y a plus. Ce premier amour peut rester jeune, ardent, héroïque, au milieu de l'âme perdue. Le contact du mal est impuissant à le ternir. Il vit, vainqueur du temps, invulnérable à la contagion du crime, comme ces belles fleurs d'azur que le voyageur Levaillant trouva dans la gueule empestée d'un crocodile mort.

Elles étalaient sur l'impur cadavre leurs radieuses corolles ; la brise les balançait, fières et souriantes, et du sein de cette boue putride leur parfum victorieux s'élançait vers le ciel.

Tout s'exagère par le contraste. Ces belles fleurs étaient là bien plus belles. Et tout au fond d'un cœur vicié, le premier amour qui survit

se dresse plus brûlant quand soudain la mémoire s'éveille.

Ces vingt ans, c'était un sommeil ; des jours de jouissance et d'intrigues qui n'avaient pas laissé une trace à l'âme.

L'âme d'Olivette ne gardait qu'une empreinte, une seule : l'image de Tiennet Blône.

Oh ! comme elle l'avait adoré, jeune fille, quand son regard le couvait aux veillées sous la grande cheminée du Ceuil ! Que d'aspirations ! que de rêves ! que d'espoirs !...

Qui sait ? Peut-être eût-elle été bonne, si cet amour l'eût faite heureuse...

Mais Tiennet Blône ne l'avait jamais aimée !

Ce mal qu'elle avait fait à Berthe l'aveugle, un jour, malgré sa conscience, elle y songeait maintenant avec un étrange plaisir. Elle avait frappé Berthe au cœur : eh bien ! sans le savoir, c'était sa rivale qu'elle frappait. Tiennet Blône aimait Berthe !

Le fou et l'ingrat ! Lui qu'on aimait avec idolâtrie, il poursuivait une femme qui était à un autre.

Cette femme le dédaignait sans doute. Oh ! si vous connaissez le cœur féminin, vous ne croirez pas un instant que ce mépris pût être pour Olivette un motif de pardon ! Bien au contraire !

Olivette mesurait avec des transports de rage la distance qui la séparait de Berthe. Elle était dédaignée, et Berthe dédaignait! Berthe dont elle avait été la servante!

Ce qu'il y avait de haine contre Berthe dans l'âme de l'ancienne domestique, devenue marquise de contrebande, nous renonçons à le dire.

C'était froid et fougueux à la fois, réfléchi et plein d'emportement : du fiel et du salpêtre.

C'était plus vigoureux et plus vivace que son amour même!

Or, depuis qu'elle avait revu Tiennet Blône, toujours jeune, plus beau que jamais, son amour, c'était sa vie même.

Elle aimait dix fois plus que jadis : elle était folle.

Guérineul lui faisait horreur. Elle qui, huit jours auparavant, courait en riant de caprices en caprices, don Juan ressuscité l'eût trouvée invincible aujourd'hui.

Elle était à Tiennet corps et âme! Oh! ces femmes savent si bien être fidèles quand l'amour les dompte une fois! Il y a pour la vertu des cas de force majeure. Mais ces pécheresses meurent, et ne cèdent pas!

Olivette se promenait sous les hauts tilleuls de l'allée. Elle tenait à la main le billet que

Tiennet Blône avait écrit dans le souterrain avec son sang.

Elle était pâle sous son voile. Ses yeux brûlaient, creusés par la fièvre ; ses mains étaient froides et tremblantes.

Elle eût poignardé Berthe, en ce moment, sans hésitation ni remords.

Ses lèvres remuaient machinalement et disaient :

— Il l'aime ! oh ! comme il l'aime !

Des pas sonnèrent sur le sable.

Olivette reconnut l'allure discrète et scolastique de M. Fargeau. Elle s'élança vers lui.

— Vous l'avez vue? s'écria-t-elle en l'abordant ; dites-moi tout de suite si elle est belle.

Fargeau salua selon toutes les règles de la politesse.

— Mais répondez donc ! dit Olivette impérieusement.

— Je suis aux ordres de madame la marquise, répliqua Fargeau dont la voix eut peut-être un tout petit accent de raillerie en prononçant ce dernier mot. Madame la marquise a-t-elle entendu parler d'une cantatrice d'un théâtre très-infime ?... Mais, non ; madame la marquise ne descend jamais si bas.

— Le théâtre de Diane? demanda Olivette dont la voix chevrotait.

— Précisément.

— Est-ce qu'elle ressemble à cette femme... qu'on dit si belle ?

— C'est elle.

Olivette appuya ses deux mains contre sa poitrine.

Fargeau la regardait en souriant.

— Ah ! dit-il avec onction, comme nous allons bien nous entendre, madame la marquise et moi !

Il y avait des chaises le long du treillage du grand carré des roses. Olivette chancelait. Fargeau la fit asseoir.

— Nous l'aimons donc terriblement, murmura-t-il, puisque nous nous occupons de lui en ce moment où il s'agit de quatre millions !

— Je vous ai dit, répliqua Olivette, que je suis sûre de réussir...

— On a son petit plan, à ce qu'il paraît, poursuivit paternellement Fargeau ; c'est très-bien... Moi, qui ne suis pas amoureux, j'ai aussi le mien... je joue cartes sur table, comme toujours.

Olivette, malgré son émotion, ne put s'empêcher de sourire.



— Pour la réussite de ce plan, continua encore M. Fargeau, je pourrais me passer de vous... mais j'avoue que vous faites admirablement mon affaire... Vous frapperez Berthe...

— Au cœur, si je peux ! interrompit Olivette avec une rage contenue.

— C'est bien ce que j'ai pensé... au cœur... et de la bonne manière... Voyons! laissez ce chiffon de papier et prêtez-moi toute votre attention... Vous savez que je ne frappe que moralement parlant, moi... Vous allez juger si le coup vous convient. C'est pour ce soir...

Mais, avant de laisser poursuivre M. Fargeau, nous constaterons l'indiscrétion obstinée de ce coquin de mendiant du Pont-Neuf, ce mendiant qui louchait.

Depuis la république, on laisse entrer les mendiants au Luxembourg. Le nôtre, profitant de cette amélioration sociale, avait suivi M. Fargeau jusqu'au carré des roses. Une fois là, il avait escaladé le treillage et s'était glissé parmi les rosiers, au mépris des lois et règlements qui concernent la police des jardins publics.

Pendant que M. Fargeau parlait, le mendiant était tapi derrière un beau rosier-buisson,

touffu comme un if et placé à distance convenable.

Il entendait très-bien toute la conversation.

C'était un homme actif que ce mendiant. Tout en écoutant, il prenait des notes.

M. Fargeau fut bien un quart d'heure à expliquer son affaire à la charmante marquise.

En achevant, il dit :

— Cela vous convient-il ?

— C'est une idée infernale! murmura Oliva comme en se parlant à elle-même; elle en mourra de honte!

— Ça, je vous en réponds! son fils est l'orgueil incarné. C'est un coup décisif que vous portez à votre rivale... J'ajouterai que les choses sont d'avance un peu préparées... Le fils a déjà de mes nouvelles.

— Vous êtes un démon, Fargeau! dit Olivette qui semblait rêver.

— Trop aimable ! murmura Fargeau qui salua d'un air reconnaissant.

— Il faut que vous me disiez pourquoi vous vous êtes adressé à moi.

— C'est tout simple... Moi, je vis fort retiré... Vous, vous avez justement l'entourage qu'il faut pour rendre la fête complète... Tous ces beaux messieurs qui fréquentent vos salons... toutes

ces jeunes filles rieuses et moqueuses... Le signal partira de votre loge... Moi, je me charge d'amener le jeune homme.

Oliva hésitait. Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

— C'est lâche!... lâche! dit-elle tout bas au bout de quelques instants; c'est lâche comme tout ce qui vient de vous, Fargeau! lâche comme le vol de la promesse de mariage!...

— Ah! fit M. Fargeau en souriant, vous vous souvenez de cette petite histoire? L'idée était assez originale... mais nous n'avons pas le loisir de faire de la critique rétrospective, madame la marquise... Tiennet Blône est libre... Demain il aura retrouvé cette belle des belles... la Lovely... demain, il sera trop tard.

Olivette se redressa; l'expression de son visage était sombre et résolue.

— A ce soir, dit-elle.

Une jeune fille qui semblait venir de loin, car sa démarche était inégale et comme harassée, tournait en ce moment le coin de l'allée de l'Observatoire. Elle aussi était voilée, et la rapidité de sa course collait son voile à sa figure.

Il y avait de la poussière à sa robe, du désordre dans sa mise, et dans tous ses mouvements une sorte de fièvre.

Ce pouvait être une de ces pauvres fleurs flétries qui émaillent le pays latin.

Elle passa en courant devant le carré des roses.

M. Fargeau l'aperçut et demeura la bouche béante au milieu d'une phrase commencée.

— Clémence!... cria-t-il : Clémence!

La jeune fille eut un tressaillement léger, mais elle continua sa course sans tourner la tête.

VII

Romblon-Raison.

La jeune fille dont la vue avait excité chez M. Fargeau un si vif mouvement de surprise se perdit bientôt parmi les arbres. Elle se dirigeait vers la grille de cet heureux théâtre où l'on mange des pommes et du flan dans les avant-scènes, le théâtre national de *Bobino*. C'était bien la route la plus droite pour gagner la rue du Regard.

Fargeau fut sur le point de s'élancer à sa poursuite, mais il se contint, parce qu'il pensa :

— Si c'est Clémence, je la retrouverai toujours à l'hôtel.



Il lui restait d'ailleurs à compléter l'explication de son plan.

C'était une de ces comédies à la Fargeau, comédies torturées, subtiles, envenimées, dont le creux du chêne de la Mestivière nous a montré jadis un spécimen. Mais le talent de M. Fargeau avait grandi avec les années. Au chêne de la Mestivière, nous n'avons vu qu'un tout petit lever de rideau : il faisait maintenant de grandes pièces.

La scène, pour laquelle il avait besoin de madame la marquise Oliva de Beaujoyeux, n'était du reste que le prologue de cette grande pièce, qui devait se nouer et se dénouer entre Berthe et lui.

C'était combiné fort habilement. Il n'avait rien donné au hasard. Comme il n'avait ni aide ni confident, sauf pour ce prologue qu'Olivette elle-même trouvait diabolique, toutes les chances étaient en sa faveur.

Olivette et Fargeau causèrent encore pendant une dizaine de minutes. Fargeau en dit assez sur la position de Berthe pour que l'ancienne servante comprît la portée du coup qu'on allait frapper. Il garda le reste.

Dans le carré des roses, le mendiant écrivait sur son genou.

Olivette et Fargeau se séparèrent en se donnant rendez-vous, pour le soir, au théâtre de

Diane. Olivette se chargea de convoquer les acteurs du prologue.

Le mendiant enjamba la balustrade, plia son papier en forme de lettre et le cacheta. Il ne mit point d'adresse.

— Je sais tout, et je ne sais pas grand'chose, grommela-t-il; je n'ai pas la clef... C'est embrouillé comme l'écheveau des sorcières!... Si j'avais fait affaire avec cet homme-là, poursuivit-il en regardant de loin Fargeau qui entrait dans la rue Madame, peut-être aurais-je eu le gros lot... mais j'ai peur de lui... dès qu'il sera tombé au fond de l'enfer, il trompera Satan... J'aime mieux Ballon.

Au coin des rues Madame et de Vaugirard, il trouva un honnête Auvergnat, mollement assis sur ses crochets.

— Mon brave, dit-il en lui mettant dans la main un franc et la lettre sans adresse, tu vas aller rue de l'Ancienne-Comédie, n°..., chez madame la marquise de Beaujoyeux.

L'Auvergnat le regardait avec des yeux énormes.

Un mendiant qui donnait vingt sous pour une commission de cinq minutes de marche!

— Faudra rapporter la réponse? demanda-t-il.

— Tâche d'écouter, interrompit le mendiant.

Chez la marquise, tu trouveras un gros monsieur qui a l'air riche comme un puits. Tu lui diras : *Romblon*. Si l'on te répond : *Raison*, tu donneras la lettre. Sinon tu te mettras à la porte, et tu attendras le gros monsieur...

— Je lui dirai quoi?

— Romblon.

— Romblon, Romblon, Romblon! répéta l'Auvergnat pour se bien mettre la chose dans la tête, et il me répondra?

— Raison.

— C'est-il de la politique?

— Non.

L'Auvergnat partit.

Le mendiant pressa le pas vers la rue du Regard, où M. Fargeau venait de s'engager.

Tout en marchant, l'Auvergnat se disait:

— Louche-t-il, ce gueux-là!... C'est des manigances, bien sûr!

Et il partit :

— Romblon-Raison... Romblon-Raison... Romblon-Raison...

Par une singulière coïncidence, il y avait dans la rue de l'Ancienne-Comédie en ce moment un superbe cavalier, vêtu selon les règles du dandysme le plus irréprochable, qui arpentait le trottoir en répétant, lui aussi, entre ses dents :

— Romblon-Raison... Romblon-Raison... Romblon-Raison...

Ce beau cavalier était entré tout à l'heure chez madame la marquise et venait d'en ressortir, n'ayant trouvé personne...

L'Auvergnat franchit le seuil de la marquise.

Le beau cavalier s'arrêta devant la porte. Il rêvait profondément.

L'Auvergnat redescendit et vint se planter de faction sur le trottoir. Il regarda son voisin, le beau cavalier, et se dit :

— Il a l'air un peu riche, celui-là!

Puis il ajouta :

— Si je fais faction ici pendant deux heures, les vingt sous du gueux qui louche, ça ne pèsera pas lourd... Voyons voir... Sans vous commander, bourgeois, dit-il tout haut, cette lettre-là est peut-être bien pour vous... Attention... Romblon...

— Raison! répliqua aussitôt Mazurke.

Car c'était Mazurke, ce superbe cavalier; Mazurke qui, tout en réfléchissant, répétait comme un refrain ces mots étranges trouvés dans le portefeuille du squelette :

— *Romblon-Raison...*

Le commissionnaire lui tendit la lettre, mais il se ravisa.

— C'est que..., dit-il en se grattant l'oreille, le monsieur doit être très-gros, qu'on m'a bien recommandé!...

— J'ai beaucoup maigri ces jours-ci, répondit Mazurke.

— C'est donc ça!

— Donne!

Comme l'Auvergnat hésitait, Mazurke lui arracha la lettre, et lui mit une pièce de cinq francs dans la main.

— Fichtrrra! s'écria l'enfant de l'Auvergne. Ah! bougrrri!... bougrrri!... Riche comme un puits... c'est ça!... c'est ça!... N'y a-t-il pas de réponse pour le gueux qui louche?

— Qui louche?... répéta Mazurke; non... va!

L'Auvergnat se paya plusieurs canons, et alla, le soir, entendre *le Vaisseau* LE VENGEUR aux Champs-Élysées.

Mazurke ouvrit la lettre.

Il reconnut tout de suite l'écriture de M. Baptiste, l'homme aux lunettes bleues.

La lettre... Mais, avant de lire cette lettre, il faut bien vous apprendre comment Mazurke était sorti de son trou.

Mazurke avait eu à passer une heure terrible, une de ces heures dont on se souvient toute sa vie.

Il était tombé sur le sol froid de cette cave,

brisé de cœur et de corps, vaincu, perdu, plus faible désormais qu'un enfant ou qu'une femme.

La force qu'il avait prodiguée avec folie dans sa lutte contre la porte de fer, cette force était complétement épuisée.

Il gisait là sur les pièces d'or et d'argent éparses. Il ne bougeait pas; il ne pensait pas. La sueur se glaçait à son front morne.

Ces deux espoirs de sa vie : Berthe et Lucienne, il les repoussait pour mourir sans souffrir.

Mais Berthe et Lucienne étaient là dans ces épaisses ténèbres, toutes deux belles, tantôt souriantes comme de railleuses promesses, tantôt éplorées et demandant secours... secours! à ce mort dans sa tombe !

Mazurke s'accrochait à son atonie. Il sentait que le réveil serait horrible.

Il ne voulait plus vivre. Il avait peur de ces suprêmes convulsions où se tord le désespoir.

Oh ! pauvre enfant ! cette blonde Lucienne qui allait l'aimer, qui l'aimait déjà, et qu'il adorait, lui, à sa dernière heure.

Oh ! Berthe ! Berthe retrouvée ! sa sœur, sa famille, à lui qui avait tant de fois dit à Dieu en pleurant :

« Je suis seul, tout seul ! je n'ai pas de famille ! ayez pitié de moi ! »

Elles se seraient aimées, Berthe et Lucienne, sa femme et sa sœur...

Sa femme ! sa sœur !... Oh ! le délire revenait.

Sa main crispée déchirait déjà sa poitrine.

Il sauta sur ses pieds tout à coup. Vous eussiez dit une secousse galvanique. Ses deux mains pressèrent son front.

Un mot timide et tremblant tomba de ses lèvres.

— Peut-être...

Il venait de revoir dans l'ombre ces deux rayons verdâtres, mobiles, vitreux.

Et comme le vieil Honoré, il s'était dit :

— Là où passe cet animal, un homme peut passer aussi peut-être...

L'air respirable qui emplissait la cave annonçait une communication quelconque avec l'extérieur.

Le voilà fort! Voilà que sa poitrine s'élargit, vivifiée. Ses membres se tendent : c'est notre Mazurke qui casse les boxeurs anglais, qui lance les Italiens par les fenêtres, qui tue les Arabes par demi-douzaines, et empaille les majors allemands!

Vive Dieu! il n'est pas encore libre, mais il n'est plus couché là comme un enfant découragé!

Il fit un pas bien doucement, les rayons verts reculèrent. Il avança de nouveau ; le tigre domestique battait en retraite avec lenteur. Au bout de dix à douze pas, les rayons verts s'éteignirent tout à coup, et Mazurke entendit comme un frôlement sous les planches.

Il avait une dernière bougie.

Plus rien qu'une. Au petit bonheur ! Il l'alluma.

Et il chercha. Les trois quarts de la bougie brûlèrent. Mazurke ne voyait rien.

L'angoisse est plus cruelle après un moment d'espoir.

Le cœur de Mazurke se serra.

Mais comme la bougie allait s'éteindre, sa flamme vacilla brusquement : Mazurke s'agenouilla. Un souffle d'air humide et frais lui caressa le visage.

Il joignit les mains et remercia Dieu.

C'était la vie ! D'un geste rapide comme l'éclair, il déchira un page du portefeuille de Romblon père, et y traça les lignes menaçantes que Guérineul rapporta aux héritiers de Jean de la Mer.

Puis il sauta résolûment dans le trou.

C'était par là qu'il avait pénétré dans la cave douze heures auparavant.

Une sorte de puits étroit affectant la figure d'un baromètre ordinaire, et dont la courbe aboutissait dans la cave.

La maison isolée, choisie par le vieil Honoré pour déposer les fonds de la tontine, était la maison historique du chevalier de C*** B***, où l'on trouva un amas d'armes, sous l'empire, lors du procès de Cadoudal.

Jamais on n'avait vu entrer chez le chevalier seulement un pistolet de poche.

Et pourtant sa cave contenait cinq cents fusils.

Le puits avait joué son rôle.

Depuis lors, l'herbe et le sable avaient recouvert la trappe. Personne, pas même notre ami le fantôme, ne connaissait l'existence du puits, dont l'orifice aboutissait derrière la maison, dans une cour abandonnée et défendue seulement par une grille de bois vermoulu.

Mazurke éprouva plus de difficulté à remonter qu'il n'en avait eu pour descendre. Comme il n'avait, en aucune façon, la conscience du chemin parcouru la veille, il ne savait pas où il allait. La trappe supérieure s'était refermée, tant bien que mal, après son passage. On n'y voyait guère plus dans le puits que dans la cave.

Mais, au premier rayon du jour, faible et lointain, qui lui arriva par les fentes de la trappe, quel vif transport! Son cœur remplit joyeusement sa poitrine. Il poussa un hourra comme aux heures de bataille, quand son cheval au galop le lançait, sabre au vent, dans les carrés autrichiens.

Plus de fatigue! Il montait, il montait, et bientôt sa tête souleva la trappe.

Il regarda le ciel avec des yeux affolés. Il était libre! Ah! vive Dieu! gare aux joueurs de la mort.

Cependant tout n'était pas fini. Mazurke sortait de son trou dans un état pitoyable. Ses vêtements étaient souillés de glaise du haut en bas, ainsi que sa figure et ses mains. Il n'avait plus de chapeau. Il était enfin dans cet état où l'on arrête un homme, de confiance et sur sa mauvaise mine.

A peine avait-il franchi la grille de bois qu'un long cri retentit à l'autre extrémité de la rue. Mazurke était en train d'examiner les lieux pour s'y retrouver à l'occasion; il fut rudement dérangé dans son examen.

— Le voilà! le voilà! criait-on; arrêtez-le!

Le premier mouvement d'un honnête homme est d'attendre de pied ferme, quand un quiproquo de cette sorte lui barre le chemin. Car

c'était évidemment un quiproquo. Il y avait là des soldats, des gardes nationaux et du peuple. On cherchait un voleur (et Dieu sait que le quartier est bon pour les battues de ce genre !); on voyait un homme sortir de terre ; on criait : Sus ! c'est la règle.

Mais le second mouvement de Mazurke fut de prendre ses jambes à son cou et de détaler à grande vitesse.

Il venait de songer en effet à sa position exceptionnelle. Il n'avait sur lui d'autres papiers que le portefeuille de papa Romblon, qui n'aurait pas été une recommandation bien puissante auprès de la justice.

En cavant au mieux, dépourvu qu'il était de passe-port, le moins qu'il pouvait craindre c'était une détention de quelques jours.

Et Berthe ! Berthe !

Il sauta d'un bond dans le terrain où plus tard le mendiant vint s'établir, et prit chasse aux cris de deux ou trois cents badauds, agents et tourlourous qui se mirent à sa poursuite.

Mais on n'a pas mérité le beau nom de Mazurke sans avoir des jambes à l'épreuve. Il dépista en quelques minutes la meute humaine qui le poursuivait, et sauta dans un fiacre, au coin du quai d'Orsay, derrière les Invalides.

Le fiacre prit le trot bien tranquillement. Cette fois Mazurke était sauvé pour tout de bon, mais du diable s'il eût pu retrouver la route qu'il avait suivie à travers les chantiers, les terrains et les dépôts de pierre de taille qui diaprent la bonne ville du Gros-Caillou.

Le hasard l'avait couché là sur un lit d'or : deux millions amoncelés; deux millions qui venaient de son père.

Le hasard refermait derrière lui la porte du trésor.

VIII

Où Yaume le pâtour écrit au Louchard.

Mazurke se fit conduire chez un tailleur et troqua, grâce à quelques louis qui restaient dans sa poche, son costume déchiré, souillé, impossible, contre un accoutrement complet de dandy.

Après quoi, il revint rue de l'Ancienne-Comédie, déterminé à voir la marquise, Romblon, et tout ce monde mystérieux qu'il lui fallait combattre et briser.

Il n'était pas sans se douter de ce qu'il devait à Romblon-Ballon.

La maison de madame la marquise de Beau-

joyeux était vide. Mazurke sortit et fit cent pas sur le trottoir. Ce fut là qu'il rencontra l'Auvergnat intelligent chargé de la missive du mendiant.

Mazurke, nous l'avons dit souvent, avait de l'enfantillage un peu plus qu'il ne faut au fond du caractère. Une des choses qui l'avaient le plus frappé dans cette cave, c'était la bizarre et inexplicable alliance des mots *Romblon-Raison*.

Il allait, répétant ce nom et ce mot.

Lorsque l'Auvergnat lui dit :

— *Romblon*.

Il répondit tout naturellement :

— *Raison !*

Et l'Auvergnat lui remit la lettre.

Mazurke traversa la rue, et entra dans le passage du Commerce pour la lire plus commodément.

Voici ce que disait la lettre :

« Vous avez dû recevoir ma dernière ce matin. Le Fargeau travaille comme un diable. Ses mécaniques ont complétement réussi chez madame de Marans... »

— Madame de Marans ! s'interrompit Mazurke; Sa mère !... Voilà qu'elle est mêlée à tout cela, maintenant !

Il lut avec une avidité croissante :

« ... Tout est sens dessus dessous. Le fils est pris à la conscription, ce qui fera découvrir la vérité. En outre, comme il a jugé à propos de chipper l'argent du remplaçant et le dépôt de la Grièche, madame de Marans est bel et bien perdue... »

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? pensait Mazurke, pris d'effroi.

La lettre continuait :

« ... Perdue de fond en comble, si elle n'a pas douze à quinze mille francs ce soir... »

— Il faut que je les aie, moi, se dit Mazurke.

« ... Mais ce n'est pas tout, reprenait la lettre ; Fargeau a inventé une bien autre mécanique, une vraie ! On doit attirer le petit docteur au théâtre de Diane pour lui bien montrer ce que c'est que sa mère. Et tous les habitués de la marquise seront là pour faire un scandale d'enfer... »

— Ce que c'est que sa mère! répétait Mazurke,

qui se perdait dans un dédale inextricable de pensées. C'est quelque atroce guet-apens!... Mais *ce que c'est que sa mère!...* que signifie cela?

Il poursuivit :

« ... Vous sentez, la Grièche criera comme une pie ; les sifflets iront leur train, et le petit Gabriel arrivera là au bon moment...

« ... Il n'y a pas à dire, le Fargeau est étonnant pour avoir comme ça des idées! Le docteur blond est capable d'étouffer sur le coup... »

Mazurke se creusait la cervelle.

Dans cette famille, qui était celle de Lucienne, il y avait donc aussi de grands malheurs menaçants!...

Il reconnut bien vite qu'il perdrait son temps à vouloir sonder dès à présent ce mystère. D'ailleurs la phrase qui suivait attira violemment son attention.

« ... Il est superflu de vous dire que Fargeau ignore l'affaire de cette nuit, à moins qu'il ne l'ait apprise en un lieu dont je vais vous parler tout à l'heure. Le hasard a voulu en effet que le Hongrois ait été assommé justement dans la cour de

la fameuse maison, dont je puis désormais vous indiquer la position exacte... »

— Bon !... se dit Mazurke, je suis fixé au moins ! Je sais à qui je dois mon aubaine de cette nuit !

« ... Ce qui me fait revenir au Hongrois, continuait la lettre, c'est que Fargeau a écrit sous son nom au petit Gabriel pour réclamer une dette d'honneur... »

Les bras de Mazurke tombaient.

Jamais toile d'araignée n'avait eu tant de fils enchevêtrés.

« ... Il est évident que ce Fargeau a tout un plan. Si vous voulez avoir les deux millions, il faut vous hâter et en finir dans les vingt-quatre heures.

« ... J'ai passé ma journée entière à espionner, à guetter, à courir. Vous êtes trop juste pour ne pas convenir que ma découverte mérite un bon prix. Comme je ne veux pas que vous perdiez du temps à vous demander ce que cela vaut, je vous taxe à cinquante pauvres billets de mille francs comptants, si vous voulez savoir la fameuse adresse... »

La lettre finissait là. Il n'y avait point de signature.

Mazurke demeura un instant comme abêti.

Plus il réfléchissait, plus la nuit se faisait dans son esprit.

Une seule idée était lucide en lui, c'est que Lucienne était menacée d'un affreux malheur. Elle lui en devenait mille fois plus chère. La sauver à tout prix, voilà le plus pressé.

Mais comment?

Et par quel enchaînement de circonstances madame de Marans...?

Mais ces questions auraient pu l'occuper quinze jours durant.

Une fois, la vérité voulut se faire jour dans son cerveau. Il eut comme une intuition rapide et soudaine. Il devina. Mais le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. C'est Boileau qui l'a dit.

La vérité ici était tellement romanesque, qu'il la repoussa.

Il consulta sa montre qui marquait quatre heures et demie.

Il avait environ trois heures devant lui.

Dans ces trois heures il fallait se procurer les douze ou quinze mille francs qui manquaient à la mère de Lucienne, organiser une contre-cabale,

et trouver le moyen de fermer au docteur Gabriel les portes du théâtre de Diane.

Quinze mille francs ! quand on songe que Mazurke avait couché cette nuit sur un lit de deux millions !

Mais il n'avait pas même songé à emplir ses poches de louis, tant il se croyait sûr de retrouver le trésor tout entier.

Mazurke monta dans un remise en se disant :

— A Lucienne, d'abord...

Il y avait en lui bien de l'inquiétude, mais aussi bien de la joie. Protéger Lucienne ! sauver la mère de Lucienne !

Quant à Berthe, eh bien, les heures de la nuit lui restaient pour serrer la gorge de Romblon ou de Baptiste. L'un ou l'autre saurait certainement où trouver Berthe, et Mazurke avait des recettes pour faire parler les coquins trop discrets.

Il cria au cocher :

— A l'hôtel Bristol !

A l'hôtel Bristol, Yaume, l'ancien pâtour, était bien tristement vautré sur la causeuse de son maître, et fumait un cigare panatellas avec une profonde mélancolie.

Il attendait son maître depuis le matin.

Il s'était dit d'abord:

— Censé, je présuppose qu'il va réintégrer, comme l'on dit, à l'heure du déjeuner.

Et il avait commandé un de ces braves déjeuners substantiels et solides que Mazurke avalait chaque matin si gaillardement.

Le déjeuner servi, comme Mazurke ne revenait pas, Yaume se mit à table, et mangea encore mieux que n'eût fait Mazurke.

— Censément, pensa-t-il au dessert, comme pour excuser sa hardiesse, fallait-il laisser tout ça se perdre?

Il poussa un gros soupir en allumant un des cigares de Mazurke.

Comme il avait un poids sur le cœur, il but coup sur coup trois ou quatre petits verres.

Hélas! rien ne pouvait l'égayer, le pauvre garçon!

— Ah dame! ah dame! se disait-il, où donc qu'il s'aura égaré M. Philippe?... Il avait pas mal bu du madère avec excès sans modération, cette nuit... Les hommes qu'est pas naturellement pochards ne devraient jamais boire!

Il siffla un bon verre de cognac et ajouta :

— La boisson, c'est des bêtises, censément censé, révérence parler! L'ivrogne est au-dessous

des animaux à quatre pattes, sauvages et sans raison.

En foi de quoi il se renversa sur la causeuse, et regarda monter la fumée de son cigare.

Il s'ennuyait. L'idée ne lui venait même pas de chanter une de ces belles chansons si vitriâses qui ébranlent les murailles et cassent les vitres.

Tout à coup il se leva et courut au secrétaire de Mazurke. Il avait jeté, ma foi ! son cigare entamé, comme un gentleman !

— Puisque je l'ambitionne, dit-il en saisissant une plume et du papier, je dois enfin me le payer d'écrire censément au *Louchard !*

Le feu de l'inspiration était dans ses yeux.

Il écrivit en gros bâtons écrasés, courant du grenier à la cave :

« M. Baptiste,

« Ayant eu l'avantage de vous en communiquer le désir que j'avais d'y être fixé sur le socialiste, et sachant que vous en tenez une boutique d'informations dessus les objets perdus et douteux dont on les cherche, je viens vous prier par la présente incluse de m'y répondre clairement à la

même question que je vous ai faite dans l'antichambre avec promesse de vous payer comme il faut, quoique je sois en service, et par conséquence peu fortuné, étant bien sûr que si l'on le pouvait l'on préférerait être bourgeois que d'être chez les autres.

« Dans cette attente je vous salue avec ma considération.

« Yaume. »

Il relut cette lettre attentivement et s'étonna de sa propre force.

— C'est censé ficelé à l'œuf, ça, dit-il; je présuppose que je vais enfin savoir ce que j'ambitionne d'être fixé !

Il cacheta la lettre et courut la mettre à la poste.

En chemin, il rencontra deux messieurs qui causaient politique.

L'un d'eux disait :

— Quand on aura mis tous les socialistes en prison...

Yaume n'en put pas entendre davantage. Mais c'était un trait de lumière.

Il revint à l'hôtel Bristol et commanda le dîner pour quatre heures.

— Jésus! Jésus! se disait-il au désespoir,

puisqu'on les met tous en prison, et qu'il l'est, censément bien sûr qu'on l'aura mis en prison! Jésus! Jésus!

Il s'arrangea dans une bergère, déchaussa ses gros pieds et les fourra, pour se distraire un peu, dans les pantoufles de Mazurke. Socialiste sans le savoir!

— C'est pas l'embarras, reprit-il, v'là ce que c'est que de se boire pompette, comme l'on dit, et avec ivrognerie... Je vas toujours manger le dîner pour ne pas qu'il se refroidisse.

Il mangea le dîner.

Au moment où il allumait le cigare digestif, Mazurke poussa à la porte, et entra comme une bombe.

Yaume n'eut que le temps de repousser les pantoufles.

— Ah dame! ah dame! s'écria-t-il, je suis ben aise, M. Philippe!... Ils ne vous ont donc pas mis en prison?

Mazurke ne répondit pas.

Il ouvrit son secrétaire et en fouilla tous les tiroirs.

Les tiroirs étaient vides, et Mazurke le savait bien d'avance.

—Vous avez égaré censé quoi donc? demanda Yaume.

— Il me faut de l'argent, répondit Mazurke.

— Pas l'embarras!

— Tu en as?

— Que non fait!... Mais vos cinquante mille francs?...

— Volés!

— C'est-y possible!... s'écria Yaume; quoique censément vous le méritez pour excès de vin jaune et conduite inconsidérée, M. Philippe... Si je ne craignais pas de vous inconvénienter, je vous remontrerais...

— Veux-tu bien te taire?...

— Ah dame! oui, je veux bien!

Mazurke s'était jeté sur un fauteuil. Il se leva.

— Allons! dit-il, prends ton chapeau.

— Oui, M. Philippe.

— Nous allons aller te vendre.

— Me vendre? répéta Yaume. Censé... vous plaisantez?

— Non.

— Alors, v'là qu'est bon... ça se peut.

— J'ai besoin d'argent, reprit Mazurke, absolument... J'ai bien réfléchi... Je n'ai trouvé que ce moyen-là de m'en procurer... Tu es bien bâti.

— Oh! fit Yaume avec modestie, assez tout de même bien bâti, M. Philippe.

— Un marchand d'hommes t'achètera quinze cents francs.

— Pas l'embarras !...

— Je prendrai les quinze cents francs...

— Comme de juste !...

— J'irai au jeu... je gagnerai...

— Pardié ! oui !...

— Et je te rachèterai.

— Ah dame ! merci, par exemple, pour cette idée-là, M. Philippe !

— Est-ce dit ?

— Censément, je crois bien, puisque c'est vous qui le dites... Allons, en avant deux !

Il flanqua son chapeau de livrée sur l'oreille, et partit comme un déterminé.

Mais avant de franchir le seuil, il se ravisa :

— Censé, dit-il. il y a pourtant une chose... J'ai écrit au *Louchard*.

— A M. Baptiste, toi !

— Oui... pour une chose que j'ambitionnais d'être fixé dessus... Si le *Louchard* me répond, vous m'enverrez la lettre au régiment, pas vrai ?

— Je te le promets, répondit Mazurke en riant.

— Comme ça, je saurai enfin ce que c'est ! A présent : peloton ! pas accéléré, comme l'on dit, arrrche !...

IX

La laitière et le pot au lait.

Rue Saint-Nicodème, 328, *deux de plus cela fait* 330, il y a une maison illustrée de plusieurs tableaux.

Le premier étage est occupé par une sage-femme, reçue par la Faculté de Paris, et élève de madame Commandeur. Cette sage-femme prend des pensionnaires à des prix bien modérés. Son tableau représente un enfant dans un carré de choux.

Au second étage, madame de Saint-Roch, surnommée madame Confiance, connue par trente ans de succès, rapproche les deux sexes

au moyen d'une publicité bien entendue, et serre, à prix fixe, les doux liens du mariage. Son tableau est une miniature mythologique qui montre aux yeux un *dieu d'Hymen* couleur de chair sur un fond bleu.

Au troisième étage, deux tableaux : l'un vous offre l'image d'un soldat français aux prises avec plusieurs Arabes et leurs coursiers : *On demande un remplaçant!* M. Berthelot, agent de recrutement. L'autre étale à vos regards un paysage traversé par une route qui monte en perspective et à outrance. Sur cette route chemine une colossale voiture au dos de laquelle est écrit ; *Berthellemot, déménagements pour Paris et la campagne.*

Quant à Berthelleminot, il demeure aux environs de la Bourse, au siége de la compagnie *le Pactole,* exploitation des gisements aurifères de la Californie (actions de 2 francs 50 centimes, divisés par coupons de dix sous).

C'est Berthelleminot qui a inventé la fameuse formule : « 328, deux de plus cela fait 330. » Une semblable idée suffit à la gloire d'un homme. C'est plus simple, plus fort, plus naïvement sublime que : « Prodige de la chimie ! » C'est comparable à : « Plus de filasse ! »

M. Berthelleminot de Beaurepas, cet indus-

triel, triple comme Hécate, ce chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, était en tête-à-tête avec Lasthénie Ragon, devenue madame de Saint-Roch. Ces deux modèles de tendresse et de constance délibéraient sur la question de savoir s'il n'était pas opportun de faire peindre un quatrième tableau, allégorisant le placement des cuisinières. C'est là un métier honorable et lucratif. Madame de Saint-Roch pouvait y employer les heures que lui laissaient les soins matrimoniaux.

— Ma bonne amie, lui disait le sage Berthelleminot, tu ne placeras personne, de même que tu ne marieras âme qui vive, malgré tes trente ans de succès... mais tu auras un registre et tu feras *déposer*.

— Tu es mon guide et mon mentor, Aristide, répondait Lasthénie. Il faut que le ciel soit injuste, puisque tu n'es pas encore millionnaire.

Berthelleminot eut un sourire orgueilleux.

— Hé, hé! fit-il, hé, hé, hé! cela viendra, cela viendra... et, après tout, quand on n'a jamais subi une seule condamnation correctionnelle, on n'a pas à se plaindre de l'Être suprême.

— Les temps deviendront moins durs, dit Lasthénie ; que je fasse seulement un pauvre mariage, ils viendront tous à la queue leuleu...

— Ton bureau ne pourra plus les contenir!

— C'est évident... Il n'y a que le premier mariage qui coûte!

— Et puis, reprit Berthelleminot dont le sourire était décidément gaillard, si je ne suis pas millionnaire, j'ai fait du moins quelques petits bénéfices...

— Vraiment?

— Oui... ça va... ça va!... Les actions de deux francs cinquante, divisées en coupons de dix sous, commencent à rouler... c'est à la portée des aisances les plus gênées... j'ai là quelque chose...

— Quoi donc?

Berthelleminot tira de sa poche trois billets de cinq cents francs.

Lasthénie ne put retenir un cri de joie.

— C'est de l'argent gagné, dit l'entrepreneur.

Lasthénie croyait rêver. De l'argent gagné! de l'argent gagné dans l'un des fantastiques commerces de son Aristide! c'était incroyable à ce point qu'elle doutait après avoir vu...

— Quinze cents francs! murmura-t-elle avec une douce émotion. Il ne faut pas les dépenser! Il faut les placer... non! ça court des risques!... il faut les mettre dans ma paillasse.

— Laisser dormir des capitaux! s'écria Berthelleminot, que tu appartiens bien à ton sexe,

Lasthénie!... Ces quinze cents francs, j'en ai l'emploi... J'achète ce soir cent cinquante rames de papier que je divise en petits carrés grands comme la main, sur lesquels je fais imprimer la liste des *Amis de la prudence*... Mes cent cinquante rames me donnent soixante et douze mille feuilles... J'ai soixante-quatre bulletins dans chaque feuille, ci: quatre millions six cent huit mille bulletins bien établis, lisibles et pouvant servir au vote... Je les vends un franc le mille... c'est pour rien... Je touche quatre mille six cent huit francs, et je te donne huit francs pour ta toilette...

— Merci.

— Attends donc!... Avec mes quatre mille six cents francs j'achète un terrain à la barrière du Combat, et je fais bâtir un superbe café chantant, où la chope de deux sous coûtera cinquante centimes. J'ai les garçons gratis, j'ai les chanteurs pour rien, et j'espère même qu'ils me feront quelques petits cadeaux; les chanteuses m'offriront des appointements, comme c'est l'usage. Il n'y a pas de café chantant à la barrière du Combat... Cinq cents francs de bon tous les soirs... au bout de la saison d'été, nous avons une cinquantaine de mille francs de côté.

— Es-tu sûr?

— Attends donc!... Je rafle d'un seul coup tous les œufs de la capitale ; je les centralise dans quatre-vingt-seize bureaux, deux par quartier, et comme les amateurs ne peuvent s'en procurer que chez moi, je double le prix, j'écoule et je réalise pour ne pas me faire écharper comme accapareur... ceci est une entreprise de transition... En quatre jours le tour est fait, et j'ai cent mille francs dans ma caisse.

—Quel talent! quel talent! soupirait Lasthénie.

—Attends donc!... Je mets un habit neuf, je me rends chez le ministre de l'intérieur, et je lui dis:

« — Citoyen, je viens proposer une affaire à Votre Excellence.

« — Prenez donc la peine de vous asseoir, M. Berthelleminot de Beaurepas.

« — Ne faites pas attention... Depuis que nous avons expulsé les tyrans, le palais des Tuileries n'est plus bon qu'à exposer les artistes vivants, et c'est détestable... Voulez-vous me le vendre? »

— Comment, s'écria Lasthénie, le palais des Tuileries?

— Attends donc !... j'achèterais, bien entendu, à *tempérament*... Cent mille francs comptant, puisque je les ai, le reste de mois en mois. Et je te promets que je ne serai pas embarrassé pour les payements... Le Louvre serait une très-mau-

vaise opération... Mais les Tuileries !... Ah ! ah ! j'ai tout le plan dans ma tête, vois-tu... J'exploite les arbres des bosquets... Pas de frais de charroi! des pieds superbes! je débite les statues. Je suis sûr que le jardin, bien entretenu, donnerait, lui seul, cent mille écus de légumes !... Quant au château, je t'installe à l'état-major avec tes bureaux et les miens... J'établis une maison de santé au pavillon Marsan, un hôtel garni au pavillon de Flore, et sous l'horloge une table d'hôte à deux louis par tête, sans le vin... Dans le vestibule je place des boutiques de brosses à dents et de savon de Windsor... Dans la cour, deux rangées de baraques d'un style élégant étalent tous ces riens charmants qui font le commerce de Paris : des encriers siphoïdes, des gants à dix-neuf sous, des caleçons de bain, des pois Leperdriel et des gravures croquantes... L'entrée du jardin reste publique, moyennant une légère rétribution... et pour trois guinées les marchands de poisson de Londres et les couteliers de Birmingham peuvent ronfler dans la chambre du roi !... Il y a là de tels éléments de succès que je ne crois pas exagérer en portant à un million cinq cent mille francs les bénéfices de la première année...

— Tu plaisantes !... fit Lasthénie naïvement.

— Une fois possesseur de ces quinze cent mille francs. reprit l'entrepreneur qui grandissait d'une coudée à chaque phrase, j'élargis un peu le cercle de mes opérations... On peut faire quelque chose avec les Champs-Élysées dont l'exposition est bonne... Que dirais-tu d'une cité, d'une cité nouvelle, fondée au lieu où fut jadis le bois de Boulogne, et qui porterait le nom de Berthelleminotdebeaurepasville ?

— Dame !...

— Eh ! eh ! on y verra la rue Lasthénie !

— Et la rue Aristide !... ô mon ami, tout cela est trop beau !

— Soyez persuadée, ma chère, répliqua sévèrement l'entrepreneur, que quand je dis une chose... Mais les femmes sont toutes ainsi... Il faut avoir égard à la faiblesse de leur intelligence... En tout cas, ajouta-t-il avec protection et douceur, nous avons les premiers fonds... Unissons la prudence à l'audace et nous verrons bien !

Il tapa sur son gousset contenant les trois billets de cinq cents francs, de cet air qu'avaient les bons chevaliers en touchant leur épée.

— Voilà le point de départ ! s'écria-t-il, le premier degré de l'échelle... Dès ce soir nous allons faire manœuvrer ça !...

Un bruyant coup de sonnette lui coupa la parole.

— C'est pour le bureau de remplacement, dit Lasthénie.

Berthelleminot s'élança derrière ses cartons et ouvrit un énorme registre.

Mazurke et Yaume entrèrent.

— Monsieur vient pour un remplaçant? demanda Berthelleminot.

— Oui, répondit Mazurke.

— Laissez-nous, madame! prononça royalement l'entrepreneur.

Lasthénie, qui avait reconnu le beau capitaine de la soirée Beaujoyeux, obéit à regret. Le *dieu d'hymen* se serait évidemment illustré en mariant un cavalier comme celui-là.

— Monsieur, reprit Berthelleminot en feuilletant son registre, j'ai l'honneur de vous faire observer tout d'abord que nos prix ont dû monter légèrement à cause des éventualités de guerre européenne... L'affaire d'Italie, monsieur, est une grosse affaire... les conscrits se vendent fort cher... et pour deux mille quatre cents francs, on n'a pas...

— Tant mieux, interrompit Mazurke, je viens vous en vendre un.

Yaume gardait un silence modeste.

La physionomie de Berthelleminot changea.

— Désolé, monsieur, dit-il, nous sommes au plein.

— Voyons! insista Mazurke, je ne vous le vendrai pas cher.

— Mais, monsieur, se récria l'entrepreneur, au cas même où il me conviendrait d'acheter un homme, de quel droit me le vendriez-vous?

— Oh! fit Yaume, ne vous inconvénientez pas de ça... M. Philippe sait bien ce qu'il fait.

— Regardez-moi ce gaillard-là, reprit Mazurke.

— Pas grand..., dit l'entrepreneur qui mit son binocle par-dessus ses lunettes, lourd... épais... mal bâti...

— Censément!... murmura Yaume; pas l'embarras!... j'ambitionnerais assez de lui taper dessus, à celui-là!

— Quinze cents francs au lieu de deux mille quatre cents! dit Mazurke.

— Payables?...

— Comptant... et je vous laisse mon homme.

— Monsieur, répliqua Berthelleminot en se levant, je ne fais pas de ces affaires-là.

Mais il n'aurait pas dû se lever, ce chevalier de l'Aigle jaune. Quand Mazurke le vit debout, il prit tout à coup un air étonné. Puis il planta

sans façon ses deux mains sur les épaules de l'entrepreneur et le regarda bien en face.

— Monsieur!... monsieur!... balbutia Berthelleminot scandalisé de cet examen.

Mazurke fit un pas en arrière.

— Yaume! s'écria-t-il, pille-moi ce coquin-là... Pille! pille!

Yaume ne fit qu'un saut, tant l'exercice commandé entrait dans ses idées. Il saisit l'entrepreneur à la gorge, le terrassa et lui mit le pied sur la poitrine.

Puis il leva son gros poing et demanda :

— Faut-il l'abîmer censé tout à fait, M. Philippe?

X

Suite de la laitière et le pot au lait.

M. Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, crut sa dernière heure venue.

Le poing de Yaume était carré comme celui de son illustre compatriote Bertrand Duguesclin.

— Ne frappe pas encore, dit Mazurke.

— Comme vous voudrez, M. Philippe, répondit Yaume avec chagrin, quoique j'aurais ambitionné de l'arranger pour la chose du malbâti qu'il a dit tout à l'heure.

— Vous ne me reconnaissez pas? demanda Mazurke à l'entrepreneur.

— Non..., balbutia ce dernier; je n'ai pas l'avantage...

L'idée ne lui venait même pas qu'il pût avoir affaire à des voleurs.

Quoiqu'il n'eût jamais subi une seule condamnation correctionnelle, il savait bien qu'il avait laissé çà et là par le monde des souvenirs féconds en coups de canne et autres manifestations.

— Regardez-moi en face, reprit Mazurke.

— Volontiers, cher monsieur... Ah!... eh bonjour donc!... J'y suis! vous êtes M. Anatole!...

Quelque Arthur qu'il avait joué sous jambe, cet Anatole.

En prononçant ces mots, il essaya de se relever.

— Méfiance! dit Yaume; si vous bougez, je t'assomme!

— Vous avez donc oublié *l'Argonaute* et les forêts de la Valachie? demanda Mazurke.

Ma foi! c'était tout au plus si Berthelleminot s'en souvenait. Il avait tant travaillé depuis lors.

— Attendez donc..., balbutia-t-il; vous êtes...

— Je suis un homme qui vous connais parfaitement, mon brave! interrompit Mazurke: qu'avez-vous fait de M. Lucien Créhu de la Sau-

lays qui partit avec vous pour Granville à la place du jeune Tiennet Blône?...

— Ah diable!... fit l'entrepreneur, je n'ai plus tout cela bien présent... Voyez-vous, voici: une tempête horrible sillonna les flots. Le ciel était d'une couleur cuivrée, et les éclats sinistres de la foudre se mêlaient aux mugissements du vent... Nous relâchâmes à Douvres... Je laissai mes passagers à l'auberge, et je crois... je crois que j'allai à Londres...

— Avec les fonds de l'entreprise?

— La tempête, monsieur!...

— Lâche-le, dit Mazurke à Yaume.

Yaume obéit avec une répugnance visible.

— Quand je pense, grommelait Mazurke, que c'est ce coquin-là qui m'a fait faire la campagne de Hongrie!... J'avais cherché partout... Je me dis un beau jour: « Peut-être que Lucien est encore en Valachie. A tout le moins y trouverai-je sa trace... » Et voilà qu'il n'y est jamais allé!

— Voyant ça, dit Yaume, et pour vous avoir motivé sans raison une course au delà des frontières et douanes, faut-il le rarranger?

— Non, répliqua Mazurke qui souriait presque: je crois que désormais Lucien n'échappera pas longtemps à mes recherches...

— C'est qu'il y a du temps tout de même que

vous dites ça, M. Philippe ! interrompit Yaume.

— Et d'ailleurs, poursuivit Mazurke, je lui dois quelque chose à ce vieux coquin, pour l'occasion qu'il m'a donnée de faire le coup de fusil en compagnie de mes braves Hongrois !... C'est le bon moment de ma vie... Sabre en main, au galop, de la poudre dans l'air, de vaillants cœurs derrière soi, devant des Autrichiens ou des Russes... En avant, morbleu ! en avant !...

— Arrrche ! ajouta Yaume, y ayant été pareillement moi de même dans la troupe, mais de ligne et non pas les hussards, et en France, non pas en Hongrie, ce qui n'importe pas beaucoup, le militaire étant le militaire, et les citoyens égaux devant la loi !

Berthelleminot trouvait tout cela charmant parce qu'il se voyait délivré de ses terribles craintes.

Mazurke reprit gaiement :

— Allons, vieux coquin, je vous pardonne...

— Le fond fait passer la forme, pensa Berthelleminot.

— Mais le temps presse, ajouta Mazurke, donnez-moi mes quinze cents francs, et en route !

— Comment ! s'écria Berthelleminot qui pâlit ; vos quinze cents francs ?

— Oui, pour mon conscrit...

— Mais je n'ai pas besoin...

— Vous discutez, je crois!

— Assurément, monsieur. Je fais plus, je...

Mazurke fronça le sourcil.

— Attention, Yaume! dit-il.

Yaume cracha dans ses deux mains.

— Pille!... prononça doucement Mazurke.

Oh! le pauvre pot au lait! les trois billets de cinq cents francs qui devaient fournir quatre millions six cent huit mille bulletins à un franc le mille, puis acheter un terrain à la barrière du Combat, puis monopoliser tous les œufs de la capitale, puis donner enfin aux Tuileries une destination utile et honorable!

Oh! le pauvre pot au lait qui se cassait!

De l'argent gagné! trois mille coupons d'action à cinquante centimes!

Hélas! mon Dieu! à quoi tient notre destinée?

Berthelleminot de Beaurepas fit sa soumission au moment précis où Yaume le saisissait de nouveau par le cou. Il tira de sa poche les précieux billets et les tendit à Mazurke en disant :

— Vous ne savez pas, monsieur, vous ne pouvez pas savoir tout le mal que vous faites à moi en particulier et à l'industrie de notre pays en général... Je cède à la force.

— A la bonne heure! répliqua Mazurke. Ce garçon-là est à vous.

— Censément, approuva Yaume.

— Je vous l'emprunte pour ce soir, reprit Mazurke, mais demain il reviendra... il aime à bien manger, à mieux dormir, et boit comme une tanche!

— Ah dame!... fit Yaume en souriant avec modestie.

Berthelleminot aurait voulu avoir une machine infernale pour exterminer ces deux êtres odieux.

— Je ne nourris pas mes remplaçants, dit-il.

Yaume lui fit un signe de tête amical.

— Si ça vous inconvéniente de m'avoir à votre table, insinua-t-il, vous me payerez le traiteur trois fois par jour...

— Au plaisir de vous revoir, M. Berthelleminot de Beaurepas, dit Mazurke.

— A l'avantage, et bien des pardons pour vous avoir arrangé, ajouta Yaume; je ne vous en veux pas!

Ils sortirent.

Berthelleminot vomit contre eux des imprécations dignes d'Euripide.

— Demain, tu rapporteras les quinze cents francs à ce coquin... moi je vais gagner dix ou

douze mille francs pour mon affaire... Écoute-moi bien, maintenant... Si tu ne me revois pas avant la nuit, tu sauras que je suis au théâtre de Diane... Toi, à sept heures, tu te rendras à ce même théâtre... Tu guetteras l'arrivée d'un jeune homme blond, jolie figure... Au fait, tu l'as vu à Wiesbaden !

— Le frère de la petite blonde qui avait des cloches bleues dans les cheveux?

— Justement.

— V'là qu'est bon !

— Tu l'empêcheras d'entrer au théâtre.

— Ça se peut bien... Mais s'il veut passer malgré moi ?

— Tu es plus fort que lui.

— Censé... Alors, dans le cas d'entêtement de sa part, on peut le piller un petit peu ?

— Le piller et le houspiller ! pourvu que tu ne lui casses rien... La chose certaine, c'est qu'il ne faut pas qu'il entre au théâtre.

— Il n'entrera pas, M. Philippe.

— A ce soir !

Yaume se dirigea vers l'hôtel Bristol. Mazurke se fit conduire à ce tripot, connu de tout le monde, même de la police, à ce qu'on dit, où le pauvre docteur Gabriel avait contracté, la veille, sa *dette d'honneur*.

Il pensait, Mazurke, qu'il lui faudrait bien une demi-heure pour gagner ses quinze mille francs. Quant à l'idée de perdre, allons donc! n'était-il pas l'enfant chéri de la *Veine,* cette fantasque déesse des joueurs?

Dans la maison de madame de Marans, la pauvre Lucienne était toute seule. Sa mère était partie; son frère ne revenait pas.

Clémence, sa compagne, son amie, celle qui lui aurait donné du courage dans la peine amère qui l'accablait, Clémence était loin de Paris.

Lucienne pleurait, la tête entre ses deux mains.

L'orage menaçant avait éclaté. Tout était, dans la maison, trouble et mystère. Lucienne ne savait pas encore où descendrait le malheur de sa famille, mais elle sentait tout ce qu'elle aimait glisser sur la pente funeste.

Sa mère! sa mère bien-aimée, Lucienne la devinait perdue.

— Personne! murmurait-elle, l'enfant faible et désespérée, personne pour nous défendre ou nous protéger!

Sa pensée allait à son Mazurke; mais, en ce moment de lourde douleur, elle avait la con-

science du peu de fonds qu'il allait faire sur ce pauvre roman de son amour.

Mazurke était un inconnu. Ces rêves charmants qu'elle avait faits, c'était la veille ou dans la matinée de ce jour.

Il y avait de cela quelques heures seulement, un siècle, les minutes qui séparent le dernier sourire du premier sanglot !

Elle pleurait, essayant vainement d'envoyer à Dieu sa prière distraite.

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et Clémence s'élança dans la chambre.

Lucienne poussa un cri de joie. Puis elle recula étonnée.

Clémence était pâle et bien changée. Sa robe et son mantelet noirs se chargeaient de poussière.

— D'où viens-tu ? demanda Lucienne.

— Du château... J'ai fait dix lieues à cheval en deux heures... mon cheval est tombé au delà de Châtillon... je n'ai pu le relever... De Châtillon jusqu'ici j'ai couru...

Le château des Lointier était situé entre Guignes et Melun.

— C'est pour nous que tu as fait cela ! dit Lucienne reconnaissante. Merci ! merci, ma petite Clémence !... Mais pourquoi venir à cheval ?

— Parce que je me suis échappée.

— Échappée !

— Oui, je n'ai plus d'asile. Lucienne... Il faut que tu me caches dans ta chambre.

— Tout ce que j'ai est à toi, ma Clémence... mais...

— On m'a fait partir de Paris ce matin, avant le jour, interrompit Clémence qui venait de tomber sur un siége, brisée par la fatigue et peut-être par l'émotion ; j'étais gardée comme une prisonnière. Tu ne sais pas? Cette nuit, pendant que nous parlions, M. André Lointier écoutait...

— Ton père?

— Je te dis qu'il n'est pas mon père ! répliqua Clémence dont la pâleur augmenta. M. André Lointier m'a fait partir, parce qu'il sait bien désormais que je veux vous défendre toi et ta mère...

— Oh ! ma pauvre Clémence ! s'écria Lucienne rendue au sentiment de sa propre détresse, nous avons grand besoin d'être défendues !

— Je le sais... Aussi, me voilà !

Lucienne se jeta dans ses bras. Elles restèrent un instant serrées l'une contre l'autre, confondant leurs larmes et leurs baisers.

— Me voilà libre, reprit Clémence : que ta

mère le veuille ou non, je suis sa fille... je la défendrai, fût-ce malgré elle !...

— Ma mère ne saura pas..., dit Lucienne ; je te cacherai... Personne ne te verra.

Les yeux humides de Clémence eurent un sourire.

— C'est cela, murmura-t-elle comme on répond aux naïvetés des enfants ; tu me cacheras, ma Lucienne... et personne ne me verra.

Puis elle reprit en changeant de ton :

— Mais il ne s'agit pas de moi... me voilà reposée... Tu pleurais quand je suis venue... Dis-moi ce qui s'est passé aujourd'hui ; dis-moi tout et bien vite, car je me sens prête à combattre... et je ne voudrais pas arriver trop tard !

XI

Trois loges.

Avant d'aller à la maison de jeu perdre les quinze cents francs qui auraient fait de M. Aristide Berthelleminot de Beaurepas, entrepreneur, un des plus grands capitalistes de l'Europe, Mazurke s'était fait conduire au théâtre de Diane. C'était vers quatre heures et demie. Il vit sortir du contrôle un domestique à la livrée Beaujoyeux.

Ce domestique avait loué au nom de la marquise trois loges contiguës. Mazurke se fit donner la position exacte de ces loges. Il loua les six places de balcon placées au devant, et neuf

places d'orchestre formant un carré immédiatement au-dessous.

Après quoi il demanda où se réunissait la claque.

On lui répondit naturellement qu'il n'y avait pas de claque au théâtre de Diane. Mais pour cinq francs un choriste lui donna l'adresse d'un café borgne de la rue des Fossés-du-Temple où il devait trouver son affaire.

Le plan de Mazurke était bien simple :

D'abord fournir les dix mille francs du dépôt, quitte à s'occuper plus tard des dettes de M. le docteur Gabriel et de son remplaçant; ensuite débaucher la cabale que la marquise avait sans nul doute achetée.

Avec cela et l'obstacle mis à l'entrée de Gabriel, la machination Fargeau tombait d'elle-même.

Seulement il fallait de l'argent.

Et au lieu de gagner ses quinze mille francs, Mazurke avait perdu les trois billets de banque du *vieux coquin*, comme il appelait irrévérencieusement Aristide Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe.

Il revenait les mains vides.

Le bout de conversation qu'il entendait, caché derrière la vaste carrure de notre bon

Yaume, ne dut pas diminuer le regret qu'il avait.

— Une cabale adorable! disait madame la marquise de Beaujoyeux.

Mazurke vit entrer successivement la majeure partie des hôtes des *salons agréables* : Pervenche et Sensitive; M. Godanchet (l'habit bleu), qui voulait voir *abîmer* une femme avant de ramener le châle-tapis, les cinq demoiselles et le garçon à Limoges; Romblon-Ballon, tout en nankin; Guérineul, des étudiants, madame de Cerceil et Rose, sa nièce, la radieuse; Azincourt, Poitiers et Crécy, madame de la Rue et ses trois pupilles, enfin le ban et l'arrière-ban.

L'ancien Menand jeune lui-même venait pour faire nombre, le cœur plein de bons sentiments à l'égard de la pie borgne et boiteuse qu'il avait laissée au logis.

A peine l'eussiez-vous remarqué, tant ces natures simples tiennent peu de place dans la vie, si toute sa personne n'eût exhalé les sévères parfums de l'échalote.

Telle le divin Virgile nous montre Vénus se révélant aux mortels par ces douces senteurs d'ambroisie que laisse partout son passage...

Mazurke ne savait trop à quel saint se vouer.

Notez que c'est toujours là le rôle de ce pau-

vre Mazurke, qui est bien le plus empêché de tous les héros de roman!

Il entra.

La salle était comble, sauf les quinze places qu'il avait louées.

Il ramena son chapeau sur ses yeux, et s'en alla s'asseoir au balcon devant la loge de madame de Beaujoyeux.

A peine était-il assis qu'une ouvreuse vint à lui :

— Êtes-vous le capitaine Mazurke? lui dit-elle.

— Non, répondit Mazurke.

— C'est qu'il y a une jeune et jolie dame...

— Au diable!...

L'ouvreuse retourna vers Clémence Lointier, qui se cachait derrière son voile, à l'angle même de la loge occupée par Fargeau, et lui dit :

— Ce monsieur-là est un brutal.

Clémence l'éloigna du geste et resta en observation.

Bien qu'elle n'eût jamais vu Mazurke, elle était certaine de ne se point tromper.

Il faut se souvenir que Clémence Lointier n'était point là pour la cabale dont elle ignorait l'existence. Elle ignorait aussi le double rôle que jouait la mère de Lucienne, bien qu'elle eût

deviné vaguement où pouvait aller le mystère de ces absences nocturnes.

Clémence était là uniquement pour parler à Mazurke et trouver un défenseur vaillant qui pût sauvegarder la famille attaquée.

Elle attendit.

Mazurke regarda la salle. Il avait peur. Tous les visages lui semblaient cruels. Aux troisièmes loges, il reconnut ces filles apostées qui étaient là pour insulter.

Partout il croyait voir les gens de la cabale, les hommes à trente sous, qui allaient assassiner une pauvre femme.

La mère de Lucienne, cette femme !

Un cœur d'élite dont il ne savait point l'histoire, mais qu'il entrevoyait sublime dans ce danger de toutes les nuits, bravé par amour maternel.

Mazurke était tout prêt à se faire tuer pour cette femme.

Mais se faire tuer ne sert à rien.

Les gens des trois loges qui étaient derrière lui riaient indécemment et causaient tout haut.

On jouait un vaudeville pleureur où Cymodocée causait bien des chagrins à Ida, la mélancolique, qui était sauvée par Fofolle et par le trop tendre Zoé.

Les trois loges semblaient ne pas même savoir que la toile était levée.

Mazurke écoutait le chapeau sur la tête, ce qui est de bon ton au théâtre de Diane, et ne bougeait pas plus qu'un terme.

— Ah çà ! disait-on derrière lui, si tout est fini à dix heures, on pourra s'en aller danser?

— Et jouer, ajouta Guérineul.

— Mais certainement, mais certainement! répondait la marquise ; et je vous promets que tout sera fini avant dix heures... Regardez-moi ces demoiselles en haut... Elles mangent déjà leurs pommes.

Les trois loges éclatèrent de rire.

Mazurke eut froid dans le sang.

— Voyons, messieurs! qui se charge de donner le signal?

— Moi... moi !... s'écrièrent les étudiants aventureux.

— Sacrebleure !... bien des pardons, mesdames, dit Guérineul ; je suis sur le devant de la loge... ça m'appartient.

— Va pour Monsigny ! fit le chœur.

Quand le silence se rétablit, Mazurke entendit dans le fond d'une loge son ami Romblon-Ballon qui faisait :

— Pou-ouh ! pouh !... pheuh !... pheuh !... pouh !

Pervenche disait :

— Quelle littérature !

Elle songeait à sa pièce de l'Odéon, si malement sifflée par un public pervers.

Sensitive lui chantait à l'oreille :

— Te voir, le soir, ma blanche pervenche, au frais, après le gras repas!... T'entendre, ma tendre! Avoir l'espoir, douce âme de femme...

— Allons! la paix! gronda le bas-bleu que ses souvenirs de l'Odéon rendaient inabordable.

Et les nièces de babiller! et ces dames de ricaner comme on fait entre grands personnages quand on se sent dans les latitudes inférieures!

La toile tomba sur le mariage heureux de Zoé avec Ida, qui avait enfin déjoué les perfidies de Cymodocée Tampon, grâce à Fofolle.

Clémence allait s'ébranler pour joindre Mazurke, lorsque celui-ci se leva et se tourna vers la loge de madame la marquise de Beaujoyeux.

Il ôta son chapeau et rejeta ses cheveux en arrière.

La lumière du lustre tombait en plein sur son beau visage.

Clémence eut un mouvement d'admiration.

— Il doit être bon et brave ! se dit-elle.

Une rumeur s'était élevée à la fois dans les trois loges.

Tout le monde avait reconnu Mazurke.

Les nièces étaient enchantées et se disaient :

— Voilà le beau capitaine qui va nous aider !

Guérineul se reculait instinctivement, parce qu'il se sentait trop près de Mazurke.

Romblon, du fond de sa loge, faisait pououh ! et se demandait d'où diable il revenait, celui-là. M. Baptiste lui avait si bien dit qu'on l'avait assommé derrière le Gros-Caillou.

La marquise Oliva était pâle comme au moment où le capitaine avait passé pour la première fois le seuil de sa maison.

Pourquoi était-il là ? Il venait défendre Lovely au moment précis où elle était attaquée. L'amour est ainsi. Il lui semblait, à Oliva, que si Tiennet Blône eût été en péril, fût-ce au bout de l'univers, son cœur le lui aurait dit, et qu'elle se serait élancée.

Il l'aimait donc, cette femme odieuse ! il l'aimait donc avec passion, comme Oliva l'aimait, lui !

La haine grandissait en elle, mais l'abattement la prenait. En face de lui, elle n'osait plus.

Mais vraiment, en somme, il ne s'agissait guère ici de petites luttes entre amoureuses ; les intérêts engagés étaient plus graves. Il y avait des hommes d'affaires dans le complot.

M. Fargeau n'était séparé de Romblon-Ballon que par la cloison à hauteur d'appui de sa loge. Le trouble du gros homme ne lui avait nullement échappé.

Et, s'il faut le dire, la venue de Tiennet ne déplaisait point trop à M. Fargeau, qui, une fois la partie engagée, confiant qu'il était en son habileté à escamoter la coupe, aimait assez à jouer gros jeu.

Il se pencha vers Ballon et lui dit :

— Vous le croyiez bien mort, n'est-ce pas?

Ballon poussa un *pheuh!* plein d'épouvante, et regarda cet homme qui répondait ainsi aux plus intimes mystères de sa pensée.

— Ah! fit-il; ah! diable! vous êtes M. Fargeau?

— Votre Baptiste l'a manqué!... murmura Fargeau au lieu de répondre; et nous sommes bien près d'être perdus!

Romblon s'agitait en ce moment sous le regard de Mazurke qui était toujours debout au devant de la loge.

— Je puis vous apprendre, poursuivit doucement Fargeau, si toutefois vous l'ignorez, que cet homme-là sait parfaitement le petit service que vous lui avez rendu hier au soir...

— Vous pensez?... ah! diable!... Pou-ouh!...

Par le fait, il me regarde avec des yeux !... Papa aurait bien trouvé un moyen...

— Il y a un moyen tout simple, mon cher M. Romblon, interrompit Fargeau.

— Un moyen?

— Cet homme est un combattant hongrois... il a franchi la frontière sans passe-port... et le commissaire de police est justement dans sa loge, là-bas, vis-à-vis de nous.

— Ah! diable! fit Romblon dans un mouvement de joie ; le commissaire!

Ce mot fut prononcé trop haut. Mazurke l'entendit et tourna la tête vivement pour jeter un regard vers la loge indiquée où se tenait en effet le commissaire de police.

Quand Mazurke reprit sa position, il avait un sourire à la lèvre.

— Parlez plus bas, dit Fargeau à Romblon, et ne vous réjouissez pas si vite... Pour nous autres, dont les affaires doivent être désormais vidées sous trente-six heures, le moyen est bon ; en faisant arrêter cet homme, nous nous débarrassons de lui pour quelques jours, et cela suffit... mais pour vous, le moyen ne vaut pas le diable !

— Pou-ouh !... pourquoi cela?

— Parce que cet homme en prison ne s'en

trouvera que plus près du parquet pour dire que vous l'avez voulu faire assassiner.

— Oh! oh! pheuh! parlez plus bas vous-même!

— Soyez tranquille... et répondez-moi tout net... Avez-vous des hommes dans la cabale organisée par la marquise?

— Oui... quelques-uns.

— Les voyez-vous d'ici?

— J'en vois un... deux... j'en vois trois! dit Romblon qui avait mis le binocle à l'œil.

— Sont-ils meilleurs que vos assommeurs d'hier?

— Comment!... vous voudriez...?

— Je veux vous sauver parce que j'espère me servir de vous, M. Romblon... Écoutez-moi bien... Cet homme est là pour la Lovely... La Lovely a un autre nom..... Savez-vous cela?...

— Pheuh!...

— Vous ne le savez pas?... Peu importe!... Elle a deux autres noms... Si cet homme la connaît sous ses trois noms, nous chercherons tout à l'heure un joint pour le toucher... Si cet homme ignore le mystère, le joint est tout trouvé.

— Vous croyez, M. Fargeau?

— J'en suis sûr... Dans ce dernier cas, c'est-

à-dire s'il ne sait rien, il va la reconnaître tout à coup et s'initier brusquement à un roman plein d'émotion... Il va s'élancer dehors pour l'attendre à la sortie... La rue des Fossés-du-Temple est déserte...

— Ah! diable! monsieur, ah! diable! fit Romblon; à neuf heures et demie du soir?...

— Voyez, M. Romblon!... ça vous regarde! dit Fargeau qui reprit sa position et braqua indolemment sa lorgnette sur la galerie.

Mazurke, en ce moment, s'inclina avec grâce sur le rebord de la loge, et offrit ses hommages aux dames.

Il envoya même à Romblon un salut souriant où le gros homme crut voir bien des choses.

La marquise était glacée. Bien qu'il n'y eût rien jusqu'alors qui pût faire deviner au commun des hôtes des trois loges la gravité de la situation, une sorte de gêne pesait sur toutes les poitrines.

Mazurke seul avait l'air d'être parfaitement à son aise.

— Eh bien! dit-il en s'adressant à Guérineul, c'est donc nous qui allons donner le signal, M. de Monsigny?

— Vous en êtes, capitaine? s'écrièrent les nièces folles.

— Comment donc, si j'en suis, mesdames! répliqua Mazurke gaiement, on a oublié de me réserver un rôle dans la comédie, mais je vous jure bien que je vais m'en faire un tout seul!

— Charmant! charmant! firent ces dames et demoiselles; ah! nous allons bien nous divertir!...

XII

Neuf places d'orchestre.

C'était vraiment une cabale organisée dans la perfection, et tout à fait digne de la haine d'une femme. On n'en voit pas tous les jours de pareilles en de pauvres lieux comme le théâtre de Diane.

La marquise avait mis Romblon à contribution et bien d'autres encore.

A tous les étages de la salle, on voyait des figures impatientes et moqueuses. Il y avait un bon quart du public dans le complot.

La marquise toute seule, avec Romblon et

M. Fargeau, comprit le sens caché des paroles de Mazurke.

Guérineul tendit sa main aux doigts jaunis par le cigare.

— Eh bien! sacrebleure! dit-il, je suis content de vous voir avec nous... Vous allez voir comment ça va marcher quand je vais lever mon foulard... c'est le signal convenu.

— Ah! ah!.... fit Mazurke; nous allons voir ça!

Clémence était toujours immobile à la même place. Elle n'avait plus même la pensée de joindre Mazurke, tant elle sentait qu'il devançait l'avertissement.

D'ailleurs, elle suivait de l'œil les mouvements de l'homme qui était pour elle M. André Lointier, et qu'elle avait appelé si longtemps son père. Elle savait, car elle le connaissait, qu'il ne sortirait pas de cette loge sans tenter quelque tortueux méfait.

Elle ne craignait que lui pour Mazurke dont elle était désormais l'alliée.

— Eh bien! M. de Monsigny, reprit Mazurke toujours avec la même aisance, puisque vous êtes chargé de donner le signal, penchez-vous de mon côté, je vous prie, j'ai une bonne plaisanterie à vous suggérer.

— Oh! dites-la tout haut, M. le capitaine! supplièrent les nièces.

— Ah çà! murmura Paoli à l'oreille de la marquise, je n'aime pas son air, à ce bel homme!

La marquise était comme fascinée. Elle ne répondit point.

— Soyez tranquilles, mesdames, répliqua Mazurke aux jeunes filles; vous saurez tout.

— C'est une surprise?

— Oui... c'est une petite surprise.

Guérineul tendit la tête en avant.

— Encore! dit Mazurke.

Guérineul sortit à moitié de la loge.

— Encore!

— Nom de bleu! je tomberais.

— C'est égal.

— Comment! c'est égal!

— Encore!...

Et comme Guérineul hésitait, Mazurke l'attira en riant et le fit passer sans effort apparent de la loge dans la galerie.

Les nièces riaient de confiance.

Guérineul ne savait trop s'il devait se fâcher.

Mazurke lui frappa sur l'épaule en bon camarade.

— Maintenant, mon cher M. de Monsigny,

reprit-il, ayez la bonté de regarder au-dessous de nous.

Guérineul obéit.

— Que voyez-vous? demanda Mazurke.

— Je vois un orchestre bien garni, répliqua Monsigny qui était juste assez spirituel pour comprendre que s'il ne se fâchait pas tout rouge, il fallait entrer gaillardement dans la plaisanterie, sauf neuf stalles vides.

— Ces stalles sont à moi, mon cher M. de Monsigny, dit Mazurke.

— Ah! ah! fit Guérineul; j'en suis bien enchanté pour vous, M. le capitaine.

— A présent, reprit Mazurke, si vous n'êtes pas à bout de complaisance, veuillez lever les yeux et regarder la petite loge qui nous fait face.

— C'est la loge de la police, je crois.

— Précisément... Un de vos amis vient de me la faire remarquer sans le vouloir... Vous pouvez vous relever et vous asseoir là, près de moi, mon cher M. de Monsigny.

— Nom de bleu! s'écria Guérineul en riant, vous m'en donnez la permission?

— Oui, répliqua Mazurke qui baissa la voix; je vous en donne la permission.

Guérineul le regarda. Les yeux de Mazurke

étaient fixes et froids. Guérineul détourna la vue.

— Ah çà! que font-ils donc là tous les deux? se demandaient les nièces.

Mazurke leur adressa un petit signe de tête plein de malignes promesses.

La *surprise*, elles n'en doutaient pas, allait être triomphante.

— Hongrie! patrie! disait Sensitive; cet homme est comme un dieu, morbleu!... J'ai tous les éléments d'un chant magyar qui aurait un succès fou; mais je ne peux pas trouver de rime à Kossuth...

— Bismuth..., lui souffla M. Godanchet, chimiste à Limoges.

— Mon cher M. de Monsigny, poursuivit Mazurke, il faut que vos amis puissent croire que nous causons tous deux de bonne amitié...

— Mais...

— Faites-moi, je vous prie, le plaisir de vous taire, et souriez un peu, si cela ne vous contrarie pas.

Guérineul croyait être sous l'empire d'un cauchemar. Il était brave, et cependant il se sentait trembler rien qu'à l'idée d'affronter la colère de cet homme.

— Souriez donc! reprit Mazurke dont les sourcils se froncèrent légèrement.

Guérineul sourit.

— A la bonne heure!... Il faut vous dire d'abord, mon cher Monsigny... ou plutôt mon cher M. de Guérineul...

— Ah!... fit celui-ci en tressaillant; vous êtes le diable, vous!...

— Non... je suis seulement un de vos pays.

— Et vous vous appelez?...

— Tiennet Blône.

Guérineul fit un bond sur sa banquette.

Le boxeur à la poitrine crevée, les six Arabes fusillés et le major autrichien empaillé passèrent devant ses yeux éblouis comme une fantasmagorie.

— Sacrebleure! murmura-t-il; ah! nom de nom de nom!

— Souriez encore un peu, continua Mazurke, afin qu'on ne s'inquiète pas là, derrière nous... Bien! Voyez-vous, il est très-certain que je suis en position d'être arrêté par ce brave homme qui est en face de nous... comme vous êtes, vous, cher monsieur, en passe d'être lancé, tête première, dans l'orchestre....

— Comment? comment?...

Mazurke avait la bonhomie peinte sur le visage.

— C'est dans cette prévision, acheva-t-il dou-

cement, que j'ai loué ces neuf places en bas...

— Ah!... ah!... fit Guérineul étouffé.

— J'aurais pu n'en louer que quatre, dit encore Mazurke, mais on peut se tromper d'un pied ou deux, et jeter maladroitement son homme sur un innocent... ce qui est toujours fâcheux... Souriez, je vous prie, M. de Guérineul, et n'ayez pas peur, car, en définitive, rien ne vous est plus facile que d'éviter le saut périlleux... Il s'agit seulement de rester là près de moi, toujours souriant... de ne pas échanger un seul mot avec les trois loges... et d'attendre ma volonté pour faire ce fameux signal...

— Et si je ne voulais pas, moi, nom de nom! se récria Guérineul dont le sang s'échauffait.

Mazurke ne fit en apparence que lui toucher le bras.

La figure de Guérineul devint livide.

— Vous m'assassineriez devant huit cents personnes? grommela-t-il.

— Je vous étranglerais comme un chien, mon cher monsieur... Mais pour Dieu! souriez un peu, ou tout va se gâter!

Le pauvre Guérineul fit une grimace qui voulait être un sourire.

Les nièces disaient :

— Comme ils s'entendent tous deux ! Nous allons en voir de belles !

Mazurke se tut; Guérineul resta immobile auprès de lui comme un enfant qu'écrase le voisinage d'un pédagogue sévère.

Mazurke attendait, comme tout le monde désormais, le lever du rideau.

Et tout en attendant, il rêvait, ne pouvant s'arracher à la pensée de cette femme, la mère de Lucienne, et au labeur étrange qu'elle avait entrepris.

Quel courage il entrevoyait derrière ce masque que la pauvre mère avait attaché sur son visage! Que de douleurs mystérieuses! Quel dévouement et quels dangers!

Son esprit se perdait à vouloir pénétrer tous les détails du secret deviné.

Et aussi à chercher le nœud inconnu qui pouvait relier cette femme, selon lui si grande et si noble, aux machinations des Romblon, des Fargeau et des Guérineul.

Pas une seule fois la vérité n'essaya de se faire jour, car au milieu des choses de la vie, on repousse volontiers ces combinaisons qui semblent toucher au roman.

Et pourtant la vie réelle va si souvent au delà des fictions les plus hardies !

Mazurke était là, seul contre tous; la loi le menaçait au lieu de le protéger; un signe de cet homme qu'il tenait là, écrasé sous le poids de sa volonté souveraine, pouvait le perdre. Mais il ne songeait pas à sa situation.

Il était sûr de son pouvoir.

Ce qu'il craignait, c'était l'entrée du fils de cette pauvre femme; c'était le scandale qui allait peut-être briser ce noble cœur...

Au moment où le rideau se levait pour l'intermède de chant, un silence profond se fit dans la salle.

Une cabale bien troussée a sa solennité comme toute exécution mortelle.

Le drame, pour n'être plus tout entier sur les planches, n'en devient que plus intéressant.

Les rires cessèrent dans les trois loges.

On entendit courir, le long des galeries, le fameux :

— Chu-u-ut!

Les gens qui veulent absolument entendre!

Mazurke avait quitté sa place pour se mettre entre les loges et Guérineul.

— Attention! dit Fargeau à l'oreille de Romblon; regardez-le bien!

Il n'y eut pas besoin de le bien regarder.

A l'entrée de Lovely, qui fut saluée par quel-

ques applaudissements fidèles, Mazurke se dressa comme un ressort, puis il retomba lourdement sur la banquette.

Ses deux mains s'appuyèrent contre son cœur, tandis qu'un cri étouffé s'échappa de sa poitrine :

— Berthe!... Berthe!...

— Il ne savait rien! murmura Fargeau; il va vouloir lui parler... Voyez vos hommes!

Romblon ouvrit sans bruit la porte de la loge et se glissa dans le couloir.

Une seule personne remarqua ce mouvement : ce fut Clémence.

Lovely s'était avancée sur le devant de la scène, pâle comme une morte, mais toujours si belle que les yeux de la marquise s'allumèrent au feu de sa haineuse jalousie.

Elle eût voulu, en ce moment, devancer le signal et faire pleuvoir sur sa rivale le déluge des outrages préparés.

Pauvre Berthe! c'était comme si on eût frappé un cadavre.

Elle venait de subir, derrière ce rideau levé maintenant, le plus cruel de tous les martyres.

En quittant pour la première fois sa maison, après avoir lu la lettre de mademoiselle Grièche, elle s'était rendue en toute hâte au théâtre. Grièche l'y attendait.

Grièche, d'ordinaire si bienveillante, nous dirions presque si respectueuse, avait changé d'attitude. Elle dit à Lovely sans autres ménagements:

— Je veux mon argent.

— Si vous me l'aviez dit dans votre lettre, répondit Berthe, je vous l'aurais apporté.

Grièche secoua la tête et grommela :

— Si c'est comme ça, tant mieux ! je n'aurai rien à dire... Mais si l'on m'a conté la vérité, ma noble madame de Marans, gare à vous!

— Qui vous a révélé ce secret? demanda Berthe.

— Quelqu'un qui l'a voulu, ma noble dame... Allez me chercher mon argent.

Berthe remonta dans sa voiture.

Nous savons ce qui l'attendait au logis.

Son secrétaire ouvert, le dépôt enlevé !

Puis ce dernier coup donné par la propre main de son fils !

Ce fut Lucienne qui la rappela à la vie. Elle eut l'idée de mourir, tant l'abîme était profond et le salut impossible!

Oh! tous les coups de Fargeau avaient cette fois touché le but!

Mais sa double existence était connue. En mourant, elle laissait l'infamie derrière elle.

Ses enfants! ses enfants bien-aimés! Pour eux, le courage lui revint, et le courage chez elle était sublime. La longue douleur de sa vie l'avait fortifiée au lieu de l'alanguir. C'était la femme dans toute la vaillance de son dévouement; c'était la mère qui ne pouvait fléchir que morte.

Elle retourna au théâtre et demanda le directeur. Cet homme ne vivait guère que par elle, il lui refusa secours : c'est la règle.

Elle descendit au foyer où l'attendait Grièche.

L'heure du spectacle approchait.

— Mon argent! dit la duègne.

Berthe chancelait sous le poids de sa honte, car tous les acteurs étaient là rassemblés.

— Donnez-moi jusqu'à demain..., dit-elle d'une voix brisée.

La duègne était la meilleure femme du monde; mais cet argent, c'était le pain de sa fille. Et elle aussi aimait passionnément son enfant.

Elle était fière, cette pauvre Grièche. Pour certaines gens, le pain, c'est l'honneur, parce que la misère appelle l'infamie.

D'une bonne femme comme Grièche, dans tel cas donné, il n'y a point de compassion à espérer : ni pitié, ni délai, ni trêve. Elles sont impitoyables.

— Ah! s'écria-t-elle d'autant plus irritée qu'elle avait eu plus de confiance, ce qu'on m'a dit est donc la vérité !... Tu m'as volé mes pauvres dix mille francs, misérable !... et tu vas me le payer !...

Les artistes s'ameutaient. Grièche était folle de fureur. Au milieu du cercle curieux et hostile, Berthe se tenait debout, les yeux mouillés, le front livide; ses mains se joignaient, glacées. Elle ne devait jamais tant souffrir, même à sa dernière heure.

XIII

Martyre.

Elle n'avait jamais fait de mal à ses camarades, cette pauvre belle Lovely, bien au contraire. Mais pourquoi était-elle si aimée du public? Pourquoi tant de fleurs pour elle, chaque soir, et tant de couronnes?

De toutes les joies de ce bas monde le succès est la joie la plus brillante et la plus enivrante. Mais savez-vous ce que le succès engendre de haines sourdes et de colères envenimées? Ils sont là, tout à l'entour, un peuple d'impuissants et d'envieux!

Une nuée de chauves-souris que la lumière blesse et aveugle.

Ils sont là, faisant ombre autour de toute renommée, niant l'évidence du jour, regardant les fleurs qui tombent et disant : « Chardons! » écoutant le tonnerre des bravos et grommelant: « Moquerie! »

Ils sont là, orgueilleux, stupides, enragés, soit que le hasard leur ait mis une plume d'oie dans la main, soit qu'ils barbouillent la toile, soit qu'ils déclament ou qu'ils chantent.

O rois de la critique! Janin, opulent esprit, style radieux, pensée prodigue! Banville, amant heureux de la poésie, chère plume qui sculpte la phrase comme le ciseau antique taillait le marbre de Paros! Gautier, pinceau qui dore et qui réchauffe comme le soleil! Rolle, raison exquise, Minos assis au seuil de l'Élysée littéraire! vous tous qui jugez souverainement et sans appel, vous tous qui êtes bienveillants parce que vous êtes forts, si jamais le socialisme met ses pieds crottés dans le domaine de l'art, vous serez détrônés. Et que de fiel viendra tacher le velours illustre de vos siéges! que de fiel rentré, fermenté, aigri! Le citoyen de Cymodocée Tampon guillotinera la gloire de Rachel; l'ami de Fofolle

enverra Déjazet à Bobino; Zoé demandera la tête de Frédérick Lemaître.

Et Pervenche, la femme libre! et Narcisse Baldaquin! et Balanciel! et Bobinel!

Ils attendent, soyez sûrs, la grande révolution qui doit décidément niveler le champ artistique et raccourcir les géants à ce point qu'on verra un petit peu les nabots.

Et en attendant, ils grincent, ils ragent, ils aiguisent leurs dents. S'ils trouvent à mordre par fortune, quelle curée!

Pauvre belle Lovely! elle allait payer cher ces triomphes qui ne la touchaient point, mais qui faisaient tant de jaloux autour d'elle!

Encore une fois, pourquoi avait-elle ces grands yeux pensifs et doux, puisque Cymodocée Tampon ne pouvait éteindre la frange rouge qui bordait ses paupières? Pourquoi le sensible Zoé ne *faisait*-il plus *d'avant-scène* depuis qu'elle était entrée au théâtre de Diane?

Pourquoi sa voix merveilleuse emplissait-elle la salle où se perdaient les glapissements pointus d'Ida?

Pourquoi se mêlait-elle d'être une grande artiste et une adorable femme?

Est-ce que ces choses-là se pardonnent?

Les dames avaient mis de côté leurs crochets.

Zoé ne regardait plus la glace que d'un œil.

Paoli avait eu raison de dire que si une fois demoiselle Grièche se mettait à crier, on l'entendrait de la Madeleine à la Bastille.

Elle possédait une voix, cette Grièche!

— Voyez-vous, disait-elle les deux poings sur ses hanches et en approchant son visage de celui de Lovely; je lui aurais donné le bon Dieu sans confession à ce bel oiseau-là!... C'est que je la respectais, ma parole!

— C'est vrai, ça, appuya Cymodocée; elle en avait plein la bouche!

— C'est bon, risqua Zoé; à présent, elle en aura plein le dos.

Grièche lui jeta une œillade furieuse.

— Toi, quart d'homme, dit-elle, si tu la soutiens, je vas t'arranger!

Zoé n'était pas si chevalier que cela. Il ne se battait ni contre les hommes ni contre les femmes. Les poules lui faisaient peur.

— Soutenir une voleuse! se récria-t-il en dessinant une pirouette; vous ne me connaissez pas, maman Grichemar!

— Dieu merci, reprit Ida, l'amoureuse, personne ici ne la soutiendra... Nous sommes d'honnêtes femmes, nous autres!

— Ça va sans dire, ajouta Cymodocée.

Et Fofolle conclut :

— Dame! quand on cache de même son adresse, il y a du louche, bien sûr !

— C'est vrai! c'est vrai! s'écria Grièche, il faut que j'aie perdu l'esprit... cette créature-là m'avait ensorcelée... Quand je pense que je lui ai confié l'argent de ma fille sans même connaître son adresse !... Mais qu'en as-tu fait de mon pauvre argent? poursuivit-elle avec un redoublement de violence et en se retournant contre Lovely, qu'en as-tu fait ?... Qu'en as-tu fait ?...

Lovely n'avait pas encore ouvert la bouche. Elle était là immobile et comme insensible au milieu de ce groupe d'insulteurs. Ses bras restaient croisés sur sa poitrine; ses yeux étaient sans larmes.

La pâleur livide de son front et la ligne sombre qui se creusait sous sa paupière disaient seules sa souffrance.

Sa souffrance était horrible. Mais ce n'était pas l'insulte qui lui déchirait le cœur.

Grièche et tous ces êtres mâles ou femelles, ameutés autour d'elle, c'était la partie matérielle et grossière de son supplice.

Gabriel! Gabriel ! l'enfant adoré! Lucienne ! ceux qu'elle ne voulait plus revoir !

Dieu qui s'était servi, pour la frapper, de la main de son fils !

Oh ! la pauvre âme torturée ! la pauvre mère !...

— Réponds donc ! glapissait Grièche, qu'as-tu fait de mon argent ?

— On me l'a pris..., murmura Lovely.

Il y eut dans le cercle un rire d'incrédulité.

— On te l'as pris ! s'écria la duègne dont la colère montait ; ah ! on te l'a pris !... Et tu crois que je me payerai de ça ...?

— C'est drôle, fit observer Cymodocée Tampon avec l'autorité que lui donnait sa position sociale, tous les escrocs, ça a les mêmes rengaines... Ils ne sortent pas de là : *On me l'a pris*.

— Ah ! si ! repartit Fofolle, ils disent encore : *Je l'ai perdu*...

La duègne secoua le bras de Lovely.

Le sang lui venait aux yeux, et ses lèvres tremblaient.

— Écoute, reprit-elle, c'est à ma fille ces dix mille francs... Si tu veux me les rendre, je ne te ferai pas de mal.

— Je vous les rendrai, madame...

— Tais-toi !... ne me pousse pas... je deviens folle !... Misérable ! misérable ! Sais-tu ce que

c'est qu'une jeune fille qui n'a pas de pain?...

— Ah! dame! fit Ida, l'ingénue, faut bien manger!... c'est la nature qui le commande.

— Sais-tu qu'elle est honnête ma fille?...

Les dames se pincèrent la bouche.

— Un ange! dit Zoé à demi-voix, pure et candide comme la fleur des champs.

— Tiens! tiens! misérable! gronda la duègne dont les doigts se crispèrent sur le bras de Lovely; tu es cause qu'on insulte ma fille! Oh! j'ai envie de te tuer!

C'était vrai. Ces vieilles femmes, la rage les enivre tout de suite.

— Si vous saviez! dit Lovely dont la voix éclata en un sanglot désespéré, si vous saviez comme je voudrais mourir!

— Meurs si tu veux! râla la duègne, mais pas avant de m'avoir payée!

— Ah çà! murmura Fofolle qui était bonne fille au fond, ça devient de la tigresse!

—Allons, allons, maman! appuya le Colbrun du théâtre, faisons-nous une raison.

Il n'en fallait pas davantage pour porter à son dernier paroxysme la fureur de la duègne.

— Vous voyez bien que vous la soutenez! s'écria-t-elle avec des inflexions de voix extravagantes; parce qu'elle est belle et que je suis

vieille... parce qu'elle gagne cinq ou six cents francs par mois et que je joue la comédie pour un morceau de pain sec !... Jour de Dieu ! quand vous vous mettriez tous contre moi, ça ne m'empêcherait pas de lui arracher les yeux à cette noble dame!... Madame de Marans... qui a un fils docteur... et une demoiselle habillée de satin... du satin acheté avec l'argent de ma fille !... Ah! coquine ! coquine !

Elle écumait.

Ses cheveux gris s'étaient dénoués et tombaient en mèches roides sur ses épaules.

Elle avait l'air d'une furie.

Lovely ne bougeait pas et ne répondait plus.

Grièche, étouffée par la rage, essaya de trouver de nouvelles injures. Mais sa voix la trahit. Alors, exaspérée et folle, elle fit un mouvement pour se jeter sur Lovely.

Cymodocée et Ida la saisirent à bras-le-corps.

Ce n'était point pour protéger la pauvre Berthe.

Mais Berthe était habillée et coiffée avec des fleurs dans les cheveux, toute prête pour l'intermède.

La discipline théâtrale est rigoureuse comme la discipline militaire.

— Son entrée ! exclama Cymodocée ; ne la

frappe pas maintenant... tu vas lui faire manquer son entrée !

—Et l'amende! ajouta Ida ; voyons, sois sage, maman Grièche.

Maman Grièche ne se possédait plus. Cependant ses bras tombèrent. La raison d'État fut plus forte que sa rage.

Mais sa rage n'y perdait rien.

Elle écarta ses camarades d'un geste froid, presque tragique, et fit elle-même un pas en arrière.

— Je n'ai plus de quoi payer l'amende, ditelle en affectant ce ton calme des gens que la fureur affole ; soyons sage !... Et puis, pourquoi la frapper, cette femme-là?... Les coups ne nous font pas de mal à nous autres... J'ai mieux que cela à vous offrir, madame de Marans. Voyez-vous, s'interrompit-elle d'un accent vraiment effrayant, vous me payerez, fût-ce avec votre sang!... J'irai à votre joli hôtel de la rue du Regard... je m'installerai sur la porte... et à tous ceux qui passeront, je dirai : « C'est ici que demeure la noble madame de Marans, autrement nommée la Lovely, qui vole l'argent des pauvres... »

Berthe eut un tressaillement faible, mais elle garda le silence.

— Ida ! s'écria Zoé à l'autre bout du foyer, veux-tu répéter la scène du baiser ?

— Oui, Gaëtano, oui, répliqua l'amoureuse, mais ne m'embrasse pas pour du bon, parce que tes lèvres déteignent.

Zoé s'approcha tortueusement. Ida fit semblant de se diriger à tâtons dans la nuit.

ZOÉ. — C'est bien ici !... Le sycomore à droite... à gauche la madone... Griselda va venir...

IDA. — Je tremble... Voici la madone et le sycomore !

ZOÉ. — J'entends des pas...

IDA. — Il m'a semblé qu'un bruit léger...

ZOÉ. — Griselda !

IDA. — Gaëtano !

ZOÉ. — Oh ! merci, merci d'être venue ! merci, Griselda ! merci pour moi qui t'aime ! merci pour toi que je veux faire heureuse ! merci à toi ! merci à Dieu ! merci à la Vierge Marie !... Griselda ! Griselda ! merci à la nuit qui nous protége ! merci à l'astre nocturne qui a guidé tes pas jusqu'ici !.. Que sais-je ! la joie remplit mon âme et je délire !... merci pour ce bonheur ! merci pour ce transport ! merci à ta sainte mère qui t'a faite si belle !... Ta mère, Griselda ! oh ! ta mère ! ta mère ! Merci à ton père !

oh! ton père!... Griselda! ton noble père!...

FOFOLLE (*à demi-voix*). Merci à ta nourrice et à tes frères de lait!...

LE COLBRUN (*de même*). — Merci à ta tante!... oh! Griselda, ta tante!

FOFOLLE (*de même*). — Et bien des choses à ta marraine!... oh! ta marraine, Griselda!

ZOÉ (*continuant*). — Merci à l'étoile bleue qui nous sourit au ciel... Merci à la nature entière! Merci! merci! merci!

LE COLBRUN. — Quelle scie!

IDA. — Si le cruel Oloferno surprenait ce rendez-vous...

ZOÉ. — Oloferno! le lâche et l'infâme! le traître et le misérable! Oloferno le menteur! Oloferno le félon! Mon glaive est prêt... qu'il vienne!

LA CONCIERGE (*entrant*). — V'là le grog de mamzelle Ida, au rhum.

LE COLBRUN (*imitant Zoé*). — Merci à vous, portière, qui apportez ce timide breuvage!... merci au limonadier qui l'a préparé!... merci à votre conjoint! merci au chat qui fait votre orgueil! merci à l'ail qui vous parfume! merci, portière! merci! merci!.... oh! merci! merci!...

Ida but son grog, et Zoé s'en alla bouder dans un coin.

La voix de Grièche se faisait entendre de nouveau.

— J'attendrai tes enfants au passage, disait-elle, ton fils et ta fille... Tu les aimes bien, n'est-ce pas?... Oh! je leur apprendrai ce que c'est que leur mère... Une femme qui monte sur les planches... et une voleuse!...

On eût dit jusqu'alors que les coups de Grièche frappaient une statue de marbre.

Mais, à ce dernier trait, la Lovely passa la main sur son front et ses jambes chancelèrent.

— Pitié! murmura-t-elle.

Grièche éclata de rire.

— Pitié! répéta-t-elle. Dites donc, vous autres, elle demande pitié! Elle ne veut pas que ses enfants sachent ses histoires, la madame de Marans!

Berthe joignit ses mains tremblantes.

— Oh! murmura-t-elle tandis qu'une larme jaillissait enfin de ses yeux ardents, oh! mes enfants!... oh! mes enfants!...

— Eh bien, parbleu! s'écria Fofolle, si j'avais dix mille francs, moi, je te les flanquerais à la figure, vieille Grièche!

— Un peu d'or, un peu de boue! soupira Ida qui achevait son grog.

Grièche allait peut-être s'attendrir, car le

dernier cri de Berthe s'était échappé de son âme, déchirant comme une plainte d'agonie, mais cette malencontreuse diversion lui rendit toute sa colère.

Elle attira Lovely jusqu'au milieu du foyer.

— Ça vous ennuie! dit-elle en s'adressant à ses camarades; une pauvre vieille femme qui perd le pain de son enfant!... la belle affaire! L'enfant peut apprendre à cancaner comme Fofolle, n'est-ce pas? On gagne sa vie à ce métier-là... ou bien elle peut s'entendre avec les ouvreuses, comme mademoiselle Ida... Mais je ne veux pas, moi, reprit la duègne avec un grand mouvement d'énergie, je ne veux pas! Ma fille est pure : pour la garder pure, je prendrais le sang de cette femme-là jusqu'à la dernière goutte... Vous ne savez pas tout... ses enfants à elle vont dans le grand monde... J'irai, moi aussi... peut-être me refusera-t-on l'entrée des salons; mais, de la porte de l'antichambre, je crierai : « M. de Marans est le fils de la Lovely, la chanteuse! Mademoiselle de Marans est la fille de la Lovely la voleuse! »

On sonna pour l'intermède.

Berthe tressaillit et se redressa.

— Je vous demande vingt-quatre heures pour vous payer, dit-elle d'un ton froid et bref.

Et comme la duègne ouvrait la bouche pour répliquer, Berthe appuya sa main sur son épaule et prononça un mot à son oreille.

La duègne recula.

— Vous ferez cela! murmura-t-elle d'une voix changée ; vous !... Oh! Lovely... j'ai peut-être été trop dure avec vous... mais c'est que ma fille...

Berthe l'écarta du geste et se dirigea vers la scène.

Grièche fit un mouvement comme pour la suivre.

— Après tout, dit-elle en se ravisant, j'aime mieux que ce soit elle que ma fille... Pauvre femme... ah! pauvre femme!

Les crochets allaient leur train. Zoé se mirait. Le Colbrun causait avec le chien d'Ida. Fofolle chantait une *scie*. Altamore, le traître, se fourrait du charbon dans les sourcils.

La duègne, toute seule, pensait encore à Lovely.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

